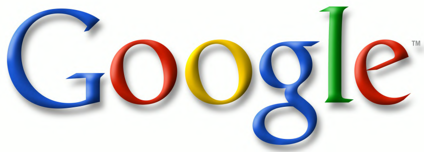


ANALYSE

DE LA

LANGUE ALBANAISE

ÉTUDE DE GRAMMAIRE COMPARÉE

PAR

Louis BENLŒW



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1879


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

AISE

E

LA

IS

IBRAIRES-ÉDITEURS

AIRE, 25

OLRÉANS, IMPRIMERIE DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

ANALYSE

DE LA

LANGUE ALBANAISE

ÉTUDE DE GRAMMAIRE COMPARÉE

PAR

Louis BENLŒW



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1879

PRÉFACE A LIRE.

Les pages que l'on va lire sont destinées à faire suite à un livre publié par moi il y a deux ans, ayant pour titre : *La Grèce avant les Grecs.* Appuyé sur des passages tirés des anciens historiens et géographes, j'avais groupé les éléments d'une civilisation antérieure des Hellènes, civilisation dont les noms propres de lieux, de fleuves et de montagnes, dont des légendes et d'anciennes traditions semblent avoir conservé la trace, bien qu'à demi-effacée. Je crois être parvenu, avec l'aide de la linguistique, à établir, sinon l'identité des

anciens Pélasges et des Albanais de nos jours, au moins l'extrême vraisemblance de ce fait considérable : que les aïeux des Skipétars ont tenu une large place parmi les premiers habitants de la presqu'île du Balkan. Ce résultat, qui pourtant n'a rien d'excessif ni même de surprenant, si l'on songe à la situation analogue des Bretons en France et en Angleterre et des Basques en Espagne, n'a pas été accueilli par tout le monde avec la même faveur. Je suis disposé à faire mon profit de toute critique sérieuse; mais je crois avoir le droit de n'avoir aucun égard à des jugements fondés, non sur des raisons, mais sur la malveillance gratuite. Puis il faut désespérer de convaincre des gens qui n'admettent rien dans l'histoire de la haute antiquité que sur la foi d'anciens textes ou d'inscriptions datant du IXe ou Xe siècle avant notre ère. Hélas ! ce n'est qu'au XIe après Jésus-Christ qu'il est fait mention pour la première fois des Albanais, et leurs traditions nationales ne semblent commencer qu'avec Skander-Beg.

Sans me laisser effrayer par des critiques aux yeux desquels la science comparative des langues ne serait qu'une collection de conjectures, — mais aussi sans être rendu trop confiant par des appréciations bien-

veillantes qui pourraient paraître intéressées, — j'ai persévéré dans mes recherches en prenant pour objet, cette fois, la grammaire et le vocabulaire des Skipétars. Ces recherches m'ont confirmé dans les idées émises par moi au cours du livre cité plus haut, et elles m'autorisent, je pense, à formuler les conclusions suivantes :

1° L'albanais n'est pas une langue indo-européenne dans le sens strict et étroit du mot.

2° Des formes et des tournures singulières en elles-mêmes, mais propres à l'idiome albanais, se retrouvant comme égarées dans le bulgare, le roumain, dans quelques dialectes italiens et néo-grecs, la langue shkipe a dû être parlée dans tous les pays où elle a laissé des traces de son passage, et il y a vraisemblance extrême que le peuple shkipe y a été établi dès la plus haute antiquité.

Dans une série de lectures qui ont eu lieu au commencement de l'été 1878, j'ai pu communiquer ces conclusions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. J'ai essayé de les corroborer par l'explication, à l'aide de l'albanais, de quelques noms propres pélasgiques (noms de dieux, de localités, de montagnes, etc.),

et de certains usages étranges des Albanais à l'aide de traits de mœurs analogues qui nous sont rapportés des anciens Cariens, Lyciens, etc. J'ai fait mon profit des observations qui m'ont été adressées. Un chapitre entier de mon travail m'a été suggéré par le traité de feu Deville sur le dialecte tzaconien, traité que M. Egger avait signalé à mon attention.

Quoique je me sois servi consciencieusement de tous les livres qui, depuis quarante ans, ont paru sur la langue albanaise, je sens mieux que personne ce qu'il peut y avoir encore de défectueux dans mon travail. Cette défectuosité tient surtout à l'état instable où flotte la langue qui nous occupe. Ceux qui la parlent n'ont pu tomber d'accord pour elle ni sur une orthographe invariable, ni sur un alphabet identique. Hahn s'était servi, pour la transcription des mots albanais, des caractères grecs encore maintenant en usage chez les Skipétars du Midi, les Tosques. Comme ils étaient insuffisants pour rendre tous les sons de l'idiome, il avait eu recours en même temps à quelques caractères latins, tels que *b*, *d*, *j*, et à des points « diacritiques » pour exprimer d'autres nuances de prononciation. Il distinguait ε̣ de ε̠ (*e* couvert), γ̇ (*gh*) de γ, σ de σ̇ et de σ̈ (*ch*),

χ de χ̇ (*h* et le ghain arabe). M. Camarda a adopté l'alphabet de Hahn en y introduisant quelques modifications. Les Albanais du Nord, au contraire, les Guègues, qui ont embrassé la religion catholique, ont reçu de leurs prêtres l'alphabet latin; et c'est cet alphabet dont on se sert pareillement dans les colonies albanaises de l'Italie et de la Sicile. M. de Rada, le poète national des Skipétars d'aujourd'hui, et son fils Giuseppe, écrivent leur langue avec des lettres latines auxquelles ils ont ajouté quelques lettres grecques en accommodant l'orthographe à la prononciation italienne. Il nous semble pourtant qu'ils n'ont pas réussi encore, pas plus que ne l'avait fait le savant Hahn à établir une règle invariable pour la fixation de l'orthographe. M. de Rada écrit souvent les mêmes mots d'une manière différente. Le dictionnaire de Hahn est insuffisant aussi pour les textes publiés par lui-même, les mots ne présentant pas toujours des formes identiques dans ceux-ci et dans celui-là. M. Miklosich, à coup sûr, se sert d'une méthode vraiment scientifique, et il serait à désirer que l'alphabet proposé par lui fût introduit dès à présent dans tous les ouvrages qui s'impriment et s'imprimeront en albanais. Mais en attendant que cela se fasse,

cet auteur a pris la précaution de reproduire les formes des mots albanais telles qu'il les trouve chez les écrivains, en ayant soin d'ajouter régulièrement les noms de ces derniers. C'est le système auquel je me suis conformé moi-même en retranchant les citations toutefois, de peur de multiplier les difficultés dans l'impression d'un livre déjà trop chargé de mots étrangers.

La grammaire de la langue albanaise présente la même instabilité que son orthographe : la déclinaison, la conjugaison, la construction et la phonétique surtout en fournissent cent exemples. Sans entrer dans trop de détails, j'ai été amené par les nécessités de mon travail à appeler l'attention des philologues sur les différences dialectales les plus considérables. Une grammaire complète de la langue shkipe reste encore à faire. Hahn en a jeté les fondements ; mais il s'en est trop tenu à l'idiome des Tosques. Giuseppe di Rada qui, comme il nous l'apprend lui-même, appartient par les liens du sang aux deux grandes branches qui constituent la nationalité albanaise (puisqu'il est issu d'un père tosque et d'une mère guègue), peut être consulté avec une confiance entière, lorsqu'il s'agit de fixer l'usage. Malheureusement son travail si précieux est beaucoup

trop court et comme fruste dans quelques-unes de ses parties les plus importantes. M. Dozon nous a rendu le très-sérieux service de nous faire connaître quelques traits de la syntaxe albanaise. Mais peu de linguistes l'approuveront, je le crains, d'avoir constamment rendu par la grosse diphthongue *œ* (français *eu*) l'*e* bref, presque mi-muet, des Albanais.

Il serait réellement désirable que Dora d'Istria, qui est entourée de la vénération et de l'affection enthousiaste de tous les Skipétars, fît un appel patriotique aux albanophiles de tous les pays, afin que réunis « en concile », sous sa gracieuse présidence, ils se missent d'accord pour fixer enfin l'orthographe, la grammaire et le dictionnaire de leur langue nationale, pour arrêter d'une manière définitive les textes de leurs chants anciens, ainsi que de leurs poètes modernes. Comment un pareil résultat ne serait-il pas obtenu par la collaboration d'hommes aussi remarquables que MM. de Rada père et fils, qui possèdent et écrivent si admirablement la langue de leurs aïeux; que M. Camarda, le savant linguiste qui a comparé dans un ouvrage plein d'érudition l'albanais aux idiomes indo-européens, et notamment au grec ancien; que M. le consul Dozon qui, ayant

vécu des années au milieu des Albanais, a fini par en parler couramment la langue, et qui s'est formé sous la direction de M. Cristoforidis, dans lequel il voit l'albaniste le plus profond de notre époque ; enfin que M. Miklosich, si justement célèbre par ses beaux travaux sur les idiomes slaves, par la pénétration et la sûreté de sa critique, dont ses recherches sur l'albanais sont un éclatant témoignage de plus?

Combien serais-je heureux de me joindre « septième » à ce groupe éminent, moins pour contribuer à ses travaux que pour profiter de ses lumières et en faire profiter « *pro virili parte* » les linguistes de la France!

Jamais réunion des sommités littéraires et scientifiques de l'Albanie n'aurait été plus opportune que dans le moment présent. Elle coïnciderait avec les démarches énergiques que le pays tente pour revendiquer son indépendance ou au moins une certaine autonomie sous la suzeraineté du sultan. A l'instar de la Servie et de la Bulgarie slaves, de la Roumanie latine, l'Albanie réclame le droit non seulement de parler sa langue et de suivre ses coutumes, mais d'être administrée, gouvernée par ses propres enfants; le droit enfin de

vivre de sa vie nationale! C'est un droit incontestable, sacré, qu'il serait inique de lui refuser. Les Skipétars sont certainement les plus anciens habitants de la terre qu'ils occupent. Ils ont à leur avoir, aux yeux de l'Europe chrétienne, la résistance héroïque opposée par leur chef Skander-Beg aux progrès du croissant, puis la part glorieuse qu'ils ont prise à l'affranchissement de la Grèce. Celle-ci ne devrait-elle pas avoir quelques égards pour des voisins qui lui ont rendu de si importants services, et ne devrait-elle pas cesser de leur disputer des lambeaux de territoire où la majorité des habitants n'appartient pas à la race hellénique? Par ses mœurs plus policées, par sa civilisation supérieure, elle devra essayer d'exercer sur sa sœur aînée, moins favorisée par le destin, une influence douce et bienfaisante; de l'attirer à elle par de bons procédés; de l'entraîner enfin dans les voies d'une politique commune et également profitable à l'une et à l'autre. Qui sait si un jour, quand une ambition excessive aura fait place chez les Grecs à une plus juste appréciation des moyens à l'aide desquels ils pourront s'assurer un avenir glorieux, l'Albanie ne demandera pas spontanément une alliance ou même une réunion qu'elle repousserait au-

jourd'hui, si l'on voulait la lui imposer? Faut-il dire toute notre pensée? Nous avons confiance dans la sagesse des grandes puissances qui, par le traité de Berlin, ont fait entrer la question d'Orient dans une phase d'apaisement où, nous l'espérons du moins, elles sauront la maintenir. Elles tiendront compte aussi assurément des revendications de populations pauvres, mais braves, qui, unies entre elles par les liens du sang, du langage et de coutumes immémoriales, n'aspirent qu'à conserver ces liens, tout au plus à les resserrer, afin de ne pas devenir la proie de voisins peu scrupuleux en quête d'agrandissements injustifiables.

Louis BENLŒW.

Passy-Paris, le 15 août 1879.

ANALYSE

DE LA

LANGUE ALBANAISE

INTRODUCTION

§ 1er. — Φύσις ou συνθήκη ?

La grammaire comparée, science toute récente de notre siècle, est née surtout de la connaissance approfondie que nous avons pu acquérir de deux familles de langues, les plus intéressantes et les plus importantes de notre globe, les langues indo-européennes et les langues sémitiques. Nous en connaissons en effet assez bien le présent et le passé, c'est-à-dire les phases différentes qu'elles ont traversées, comme nous admirons les aptitudes que plusieurs d'entre elles ont montrées dans la création de vastes et brillantes littératures. Chacune des deux familles a son vocabulaire et sa grammaire, partant un cachet d'unité

indéniable, malgré les innombrables variétés qui se produisent dans chaque idiome particulier. La nature ne créa jamais deux formes entièrement identiques ; mais elle ne procède pas non plus par soubresauts : *non facit saltus*. Nous pouvons suivre pas à pas les changements qu'ont subis les mots dans le cours des siècles, non seulement au sein de la même langue, mais encore en passant par la bouche de peuples différents, quoique appartenant à la même race. Ces changements ont lieu généralement d'après des lois qu'on a pu constater. L'ensemble des langues appartenant aux deux familles présente ainsi deux vastes trames où tout se tient, quoique tout n'y puisse être expliqué avec la rigueur d'une logique inflexible. Aussi M. Max Muller a-t-il eu soin de classer la science nouvelle parmi les sciences naturelles.

Est-ce à dire que la volonté réfléchie de l'homme n'aurait pas aussi exercé son influence sur la formation du langage? Sans parler de l'action des poètes, des orateurs et plus tard des écrivains qui le modifient et le fixent en l'ennoblissant, peut-on se figurer la création de formes aussi harmonieuses, aussi régulières, aussi conformes aux exigences de l'esprit humain que celles du sanscrit par exemple, sans le concours de castes initiatrices, dirigeant une population qui tâtonne et qui cherche sa voie? Il y a eu à l'aurore même de la civilisation une époque où les esprits les mieux doués travaillaient à l'établissement de la langue d'une nation comme à celui d'une institution. C'est cette conception à laquelle s'était arrêté évidemment Aristote lorsqu'il prétendait que les langues étaient avant tout une œuvre de convention (ξυνθήκῃ).

Reste à savoir si les hommes qui, à l'origine, prenaient en main la direction de l'esprit des populations ne doivent pas être considérés eux-mêmes, dans un sens plus élevé, comme des instruments, ou pour mieux dire, comme des ouvriers intelligents de la nature, si, au lieu d'avoir recours à une pensée réfléchie, ils n'obéissent pas plutôt à un instinct admirable. Qui sait s'ils ne se rendaient pas compte, obscurément peut-être, des ressources que peut offrir un idiome dont les premières traces existent déjà et des développements heureux qu'on peut lui donner? Dans ce cas, le principe que les langues sont le produit de la nature — *humaine,* bien entendu — (φύσει, le *naturwüchsig* des Germains) resterait debout et cesserait d'être en contradiction avec l'assertion du philosophe grec qui en faisait le résultat d'une convention entre tous les membres des familles et tribus primordiales.

§ 2. — TRANSFORMISME.

Mais de quelque façon qu'on envisage cette question, il est clair que les lois nombreuses découvertes dans les langues ne sont pas soumises à une immobile et absolue fatalité. Une doctrine nouvelle, représentée par de grandes autorités, nous montre l'infinie variété des êtres de notre globe sortis d'un petit nombre de types primitifs, même d'un premier et unique monère. Elle nous fait assister, en nous plaçant à un point de départ qu'elle ne fait que supposer, à une série d'évolutions déterminées par l'habitat, le climat et les nécessités d'existence de chaque espèce, et s'accomplissant avec une lenteur dont des

centaines de siècles forment les jalons et comme l'unité de mesure. Les espèces ne seraient par conséquent nullement perpétuelles; elles seraient incessamment modifiables, et l'action de l'homme pourrait intervenir à son tour pour les modifier à l'aide de combinaisons nouvelles. Cette doctrine, qui renferme sans doute quelques parcelles de vérité, mais qui est grosse de dangereux paradoxes, parviendra-t-elle à se faire accepter de la majorité des naturalistes? Nous l'ignorons; nous oserions affirmer toutefois qu'il faudra faire une certaine place au transformisme dans la linguistique, si l'on persiste à la ranger au nombre des sciences naturelles. Les lois qui régissent les langues humaines sont assurément moins immuables que celles qui ont présidé à l'origine des espèces et qui semblent veiller au maintien de leurs caractères essentiels.

Un exemple frappant de transformisme se reconnaît dans cette loi, qui conduit presque toutes les langues insensiblement de la phase de la synthèse à celle de l'analyse. La quantité prosodique, qui joue un rôle si considérable dans la poésie des anciens, cède à la prédominance de l'accent tonique; les désinences des déclinaisons sont remplacées par des prépositions; des verbes auxiliaires se substituent à certains temps simples des conjugaisons; la construction mobile et compliquée de la phrase antique fait place à un ordre de mots fixe et calquant, pour ainsi dire, la marche logique de la pensée. Les langues néolatines cependant, pour nous arrêter à cet exemple, ne diffèrent pas essentiellement de leur mère commune, le latin. Quels sont, après tout, les changements qu'elles ont subis? Quelques consonnances un peu heurtées ont été adoucies à l'aide de procédés que la grammaire désigne

par les noms d'aphérèse, d'apocope et d'ecthlipse ; ce qui est plus grave : la force créatrice de la langue qui avait donné naissance à un vaste système de formes flexives s'est affaiblie, pour ne pas dire épuisée; ces formes elles-mêmes, n'étant plus comprises, ont disparu. Dans la voie nouvelle où les idiomes de l'Europe moderne commençaient à entrer, elles n'étaient plus que des organes à peu près superflus, auxquels d'autres plus appropriés aux nouveaux besoins de la pensée devaient succéder. En réalité, ces organes nouveaux, préposition et verbes auxiliaires, etc., les langues n'étaient pas obligées de les inventer ou de les emprunter ailleurs ; elles les possédaient déjà en germe, si l'on peut s'exprimer ainsi; elles n'avaient qu'à les appliquer sur une plus large échelle, à en faire tout l'usage que comportait leur sens généralisé et rendu plus abstrait. C'est ainsi que les prépositions *de* et *ad* par exemple, qui jusqu'alors n'avaient indiqué que des rapports limités, déterminés, reçurent la mission d'exprimer (en français et en italien) les cas du génitif et du datif. Les *compertum habeo, probatum habeo,* tournures relativement rares dans la latinité classique, préludèrent aux : « j'ai appris, j'ai prouvé, » qui sont devenus chez nous l'expression typique du temps passé. Enfin la seconde partie du pronom démonstratif *ille, illa, illud* (ital. *lo*) a fourni les éléments de l'article défini, comme le nom de nombre *unus* a fourni ceux de l'article indéfini. L'un et l'autre, indispensables aux langues modernes, manquaient au latin. Lorsqu'on étudie la prose vulgaire des Romains des premiers siècles de notre ère, dans les actes publics et surtout dans les inscriptions et les chants populaires, on assiste à la lente transformation de la

langue latine, et les traces de tournures toutes modernes peuvent se poursuivre jusque dans les plus anciens monuments de la littérature de Rome.

Toutes les langues indo-européennes ayant débuté par la synthèse ont subi la loi du transformisme; mais, comme de raison, elles ne l'ont pas subie au même degré, et ce n'est que d'un pas inégal qu'elles se sont avancées vers l'analyse. La révolution a été plus complète dans les idiomes néo-latins que dans les langues germaniques (à l'exception de l'anglais toutefois), et dans les langues germaniques que dans les langues slaves. Les nations qui ont traversé les siècles dans un calme relatif ont conservé plus intacts et leurs mœurs et le cadre de leurs institutions : ils sont restés plus fidèles aux traditions et au langage des ancêtres. La vie *sociale* des Slaves a été moins bouleversée que celle des Germains; celle des Germains cantonnés entre le Rhin et l'Elbe, et même entre l'Elbe et l'Oder, a été moins exposée aux fluctuations que celle des populations comprises dans les limites de l'empire romain. Le mouvement de l'histoire va de l'est à l'ouest et du nord au sud. Les habitants des contrées méridionales se sentaient peu d'attraits pour les régions inhospitalières qui se rapprochent du pôle et n'exerçaient sur elles qu'une action lente et peu efficace. Dans les vastes étendues de pays qu'embrassait la *pax romana,* se pressaient au contraire des hommes de race et de langue absolument dissemblables, forcés de vivre ensemble et de s'entendre. Lorsque des peuplades parlant des idiomes différents s'entrechoquent sans que l'une supprime ou absorbe entièrement l'autre, l'impérieux besoin de s'expliquer et de se comprendre accélère la marche vers la

clarté et la simplification qui entraîne les langues. La synthèse compliquée des grammaires disparaît alors : il ne reste debout, d'abord à côté des mots importants du discours, conservés le plus souvent sous leur forme la plus simple, qu'une foule d'expressions servant à indiquer les rapports qui relient ces mots les uns aux autres et remplaçant leurs désinences tombées et désormais oubliées. Il résulte de cette observation, si elle est juste, que les langues seront d'autant plus vite et plus entièrement acquises au principe de l'analyse, que les contrées où elles se parlent auront été témoins de migrations et de conquêtes plus nombreuses, et auront vu se passer et se fondre sur leur sol plus d'essaims humains provenant des lieux les plus divers. Ne voyons-nous pas les Indous parler des dialectes totalement dépouillés du bagage synthétique du sanscrit? Ne voyons-nous pas la grammaire persane et la grammaire anglaise se réduire à un petit nombre de règles qui ne chargent guère la mémoire? C'est qu'en effet il n'y a pas beaucoup de pays dont le sol ait été plus disputé que celui de l'Angleterre, de la Perse et de la presqu'île du Gange.

§ 3. — CONFLIT DE LANGUES.

Mais lorsqu'au milieu du choc de deux peuples, deux langues se trouvent en présence et se combattent, quelle sera celle des deux qui l'emportera? Ce ne sera pas nécessairement celle du peuple vainqueur : témoins les Germains, qui n'ont pu imposer leurs idiomes aux races latines, et les Normands qui, quoique francisés, n'ont pu

faire adopter leur langage latin aux Anglo-Saxons, et les Arabes qui, après avoir soumis la Perse et l'Inde, n'en ont pu proscrire les langues nationales.

Ce n'est pas non plus le parler du grand nombre qui fera nécessairement la loi aux conquérants, lorsque ceux-ci ne forment qu'une petite minorité. La langue des Ibères a succombé à l'approche des colonies romaines, et le basque ne se parle plus que sur une étroite bande de terrain au nord et surtout au sud des Pyrénées. Le celte subsiste encore dans quelques provinces écartées de la France et de l'Angleterre; c'était jadis la langue d'un grand peuple. C'est que Rome n'a pas régné seulement par la force sur les nations qu'elle avait réussi à subjuguer : son gouvernement constituait le plus souvent un progrès réel pour ces dernières. Parler le latin, prendre les mœurs et les usages du vainqueur, s'élever jusqu'à lui, jouer un rôle, si modeste fût-il, dans le premier, le plus puissant des empires, c'était un honneur auquel aspiraient surtout ceux qui hier encore étaient barbares. Après la victoire violente et brutale, Rome a fait la conquête morale des pays qu'elle s'était annexés.

La soumission de la Grande-Bretagne, il est vrai, n'avait pu être complétée; le domaine de Rome s'arrêtait à la frontière de l'Ecosse. Les Bretons, que Rome avait trop réussi à civiliser, serrés de près par les Pictes, invoquèrent le secours des Angles et des Saxons. Ces derniers répondirent à l'appel, et de simples auxiliaires devenus maîtres, ils implantèrent sur un sol où rien de durable n'avait pu se fonder encore une langue, des mœurs et des institutions germaniques. Plus tard la conquête du pays par les Normands amena à sa suite l'introduction du système

féodal et de la langue francaise. Ce fut la dernière grande conquête des peuples de race tudesque (nous laissons de côté celle de la Prusse par les chevaliers de l'ordre teutonique) ; elle produisit une dernière révolution linguistique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et fit de la langue anglaise la plus moderne et la plus analytique de toutes les langues européennes.

Mais, malgré le nombre immense de mots latins que cette langue a reçus dans son sein, elle est restée une langue germanique; elle l'est par la nature de sa grammaire réduite à un petit nombre de règles, à un minimum de déclinaisons et de conjugaisons. D'un autre côte, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais (et le valaque) sont appelés des idiomes néo-latins, parce qu'ils ont conservé tous les traits essentiels de la vieille grammaire de Rome. Ils n'en renferment pas moins aujourd'hui un grand nombre de vocables allemands, grecs, arabes, celtiques, etc., dont l'origine et le sens primitif ne se devinent pas toujours à première vue. Ajoutons que quelque chose d'analogue peut se dire du persan et des dialectes néo-indiens. La masse de mots arabes qui y a pénétré n'a pu ôter à leur grammaire, quelque mutilée qu'elle nous apparaisse aujourd'hui, leur caractère indo-européen.

Certes, toutes les existences de la nature, toutes les créations de l'esprit humain sont sujettes au changement. La grammaire d'une langue qui n'est qu'un système de formes exprimant par le son articulé l'immense variété des pensées de notre cerveau est soumise à cette loi comme le reste. Elle n'en est pas moins comme le principe d'unité, comme l'âme de la langue. Lorsque la grammaire, de synthétique qu'elle était, devient analytique,

il est convenu que cette unité cesse, qu'un nouveau système commence, qu'une nouvelle langue est créée. Disons-le : dans ce cas, le dictionnaire et la phonétique sont en même temps profondément modifiés. Toutefois, ce n'est qu'une autre *génération* de langues qui fait son apparition avec la naissance du français, de l'italien, de l'espagnol, etc., avec celle du bengali, du mahratte, du persan moderne. Les idiomes nouveaux continuent à appartenir à la même famille.

Il faut en effet distinguer dans chaque langue ces trois choses : les mots, signes de nos idées qui constituent le fond de la langue, la grammaire qui nous en présente la forme, et la phonétique ou l'ensemble des combinaisons de sons, d'articulations et d'intonations par lequel elle saisit et frappe l'oreille. La phonétique est la manifestation de la langue par la voix humaine, abstraction faite de l'idée. On peut reconnaître les sons des langues anglaise, allemande, italienne, sans en distinguer le sens ; on peut même les reconnaître à la lecture lorsque ces sons sont écrits ou imprimés, sans les comprendre ; dans ce dernier cas, la phonétique peut être appelée la physionomie de la langue, et on peut la reconnaître comme l'on remet les traits d'un homme dont on ne connaîtrait ni l'esprit ni le caractère.

§ 4. — EMPRUNTS, ASSIMILATION.

Plus les hommes se mêlent et plus les langues agissent les unes sur les autres. De tout temps elles se sont fait des emprunts, et on rencontre aujourd'hui beaucoup de mots que notre civilisation a rendus communs à tous les

peuples de l'Europe. Seulement ces intrus ont dû se plier d'abord à la phonétique de la langue où ils ont pénétré. Ce ne sont pas seulement des mots isolés, mais des séries de mots ayant la même désinence; des locutions, des tours de phrase qui voyagent de pays à pays, de nation à nation. Mais les grammaires? Tout le monde comprend que, lorsque le latin et le basque, le vieux persan et l'arabe étaient aux prises, la fusion de deux formes de penser aussi complètement différentes eût été impossible. Il fallait que l'une des deux cédât le pas à l'autre. Mais lorsque la lutte s'engage entre des langues appartenant aux groupes différents d'une même famille, les grandes lignes de la grammaire peuvent-elles fléchir et même se confondre? Existe-t-il des grammaires mixtes? Si l'étude des langues pouvait nous répondre affirmativement, le transformisme régnerait en maître dans le domaine de la linguistique.

Le travail des siècles se fait sentir sans doute dans la phonétique des langues qui passent de la période de la synthèse à celle de l'analyse ; mais il s'y fait sentir différemment, suivant que les langues appartiennent au groupe germanique ou bien à la branche gréco-latine. Les premières, sous l'empire d'une accentuation tonique des plus énergiques, font ressortir les syllabes radicales et conservent soigneusement les consonnes, parce que c'est à elles surtout que l'idée s'attache; elles expulsent les voyelles, et elles abrégent les mots. Elles gagnent ainsi sous le rapport de l'expression ce qu'elles perdent du côté de l'harmonie. Qui pourrait nier que l'allemand de nos jours est plus dur que le gothique parlé par Ulfilas? Les langues méridionales, au contraire, ont tenu plus à être sonores que significatives; elles ont accordé la prédo-

minance à la voyelle. Le latin n'était pas une langue bien rude : elles l'ont adouci encore, elles l'ont énervé quelquefois. Cela peut se dire de l'italien surtout : dans l'*auctumnus* du latin on pouvait reconnaître encore la racine *augere* dont ce mot est formé ; on en pouvait saisir le sens intime. Qui peut le deviner dans l'*autunno* du Romain de nos jours ? Le français *automne* en conserve mieux la forme primitive. L'Anglais prononce le même mot de façon à le rendre méconnaissable pour des oreilles latines, car il porte l'accent sur la première syllabe, et il donne à la voyelle de la seconde le son presque d'un *e* mi-muet (*aútumn*).

C'est ainsi que le mot *natio, nationem*, rappelait aux anciens Romains le verbe *nascor* avec ses dérivés *nativus, natura, naturalis*, etc. Le français *nation*, formé de l'accusatif *nationem*, ne s'est guère éloigné de son prototype. L'anglais *nation* reproduit exactement l'orthographe du mot français ; mais prononcé par la bouche des insulaires d'outre-Manche, il ne conserve plus que le son d'une seule lettre, celui de l'*n* initial.

Ces observations prouvent à quel point est chimérique le projet toujours à nouveau mis en avant d'une langue universelle. Si elle pouvait être inventée, elle se ferait adopter bien difficilement ; si elle était adoptée, elle cesserait d'être universelle au bout de quelques heures. Elle se modifierait instantanément sur les lèvres des peuples qui la parleraient, et sa grammaire elle-même cesserait bientôt d'être la même sur tous les points du globe. En revanche, on pourrait penser sérieusement à introduire une pasigraphie au moyen d'une écriture purement idéographique.

§ 5. — MOTS ALLEMANDS DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

Les langues du Midi qui se sont donné des formes harmonieuses et sonores n'accordent pas aisément droit de cité aux mots appartenant aux idiomes plus rudes du Nord. Elles leur font subir d'abord des changements qui leur ôtent leur air étranger et tant soit peu barbare. On suppose que dans la langue française il y a un mot tudesque sur 12 ou 13 d'origine latine; ajoutons qu'il faut s'entendre un peu en étymologie pour retrouver les éléments de l'alliage. Prenons par exemple les mots allemands *Faltstuhl, schinden*, *Krebs*, et voyons à quels moyens le français a eu recours pour se les approprier. Le sens du mot *Faltstuhl* est *chaise à plier*, *pliant*. Le français a dissous en voyelle la liquide *l,* comme dans *faut* pour *fallit*, dans *chaud* pour *calidus;* il a retranché l'*s,* comme dans *âtre*, *être*, *fenêtre*, etc. Le second *u*, qui dans l'ancien allemand se prononçait *uo*, est devenu *eu* devant le second *l* qui s'est mouillé; c'est ainsi que nous avons fait *deuil* de *dolium*, *seuil* de *solium*. Ce n'est pas tout, et il y avait un dernier changement à faire pour donner au mot *Faltstuhl* une toilette française. L'accent, qui dans le mot germanique se trouve sur la première syllabe, a été porté sur la dernière, conformément à une loi bien connue de la phonétique française. Qui reconnaîtrait encore l'allemand *Faltstuhl* dans notre « fauteuil »?

Le verbe « *schinden* » répond à l'ancien allemand *skindan*. La bouche française a trouvé difficile à prononcer la consonnance double *sk* placée au commencement du mot; elle lui a donné pour étai un *e* initial, en sorte que

l'*s* fait partie de la première syllabe et le *k* de la seconde ; puis la désinence de l'infinitif allemand *an* a été remplacée par celle de l'infinitif français *er,* qui n'est que l'*are* latin abrégé. Nous avons ainsi le mot français *esquinter,* qui compte trois syllabes et qui, lui aussi, a l'accent sur la dernière. Le verbe allemand, au contraire, a conservé l'accent tonique sur le radical; il a réduit l'*a* de la seconde syllabe à un *e* semi-muet, en sorte qu'il ne renferme que la valeur d'une syllabe et demie et ne nous présente que la moitié de l'étendue du mot français *esquinter.*

Le mot allemand *Krebs* se disait anciennement *Krebiz.* La langue française a rendu la consonnance double initiale plus aisée à prononcer en la faisant précéder d'un *e;* elle a assuré la conservation de l'*s* final en le redoublant, — il répondait à un *z,* — et en le faisant suivre d'un *e* muet. Le mot *écrevisse,* qui a l'accent sur l'ancienne désinence disparue aujourd'hui, compte trois syllabes et demie, tandis que le mot allemand ne forme plus aujourd'hui qu'une seule syllabe.

Terminons, pour bien faire comprendre ce travail d'assimilation, par l'examen de deux noms de localités alsaciennes : *Schlettstadt* et *Zabern. Schlettstadt,* la ville des *Schlitteurs,* est prononcé *Schlettscht* par la bouche populaire. Ce n'est plus alors qu'un monsyllabe dur à l'oreille et dur à articuler pour la langue. Le français a dépouillé le mot de ses sons chuintants, puis il a fendu par le milieu la double consonnance *Sehl;* il y a introduit un *e.* Le nom de la petite ville alsacienne a désormais trois syllabes, et il a l'accent sur la dernière. *Selestadt* est un mot harmonieux dans lequel il est difficile de reconnaître un mot et un sens germanique.

Ce qui rend le mot *Zabern* très-dur, ce n'est pas tant le

son du *z* allemand ; c'est plutôt la triple consonnance *brn* par laquelle le mot se termine, car l'*e* qui sépare le *b* des deux consonnes *rn* ne s'entend en réalité qu'après elles ; c'est un *e* mi-muet. L'étendue du mot *Zabern* resserré dans les limites d'une syllabe forte et d'une syllabe faible est à celle du français Saverne comme 1 1/2 à 2 1/2. Mais grâce à la surface plus grande que ce dernier occupe, à une combinaison plus heureuse des sons, à l'adoucissement en *s* du *z* allemand, le mot français flatte l'oreille autant que le mot tudesque la heurte. En effet, dans *Saverne* l'accent a été reporté sur la terminaison allemande, et la double consonnance *rn* s'appuie sur un *e* qui la suit au lieu de la précéder.

Ne dirait-on pas que la langue française, si claire dans l'énonciation de la pensée, l'est déjà dans l'articulation des sons qui constituent ses mots? Quand elle accueille ces mots allemands qui sont contractés par l'accent tonique et comme durcis par l'âge, elle les déplie pour ainsi dire, et leur rend quelque chose de la souplesse et de la fraîcheur des premiers siècles.

§ 6. — MOTS FRANÇAIS DANS LA LANGUE ALLEMANDE.

Quels sont au contraire les procédés à l'aide desquels la langue allemande essaie de s'assimiler des mots romans en général et français en particulier? Lorsque ces mots ont des formes flexives, elle les retranche ou au moins les abrége ; mais du reste elle les change le moins possible, et surtout elle leur laisse leur accent. En effet, dans les mots *mancherlei, vielerlei, einerlei,* c'est l'accent frappant la dernière syllabe qui en révèle l'origine étran-

gère. Cette désinence, en réalité, n'est rien autre que le latin *legem,* l'espagnol *ley.* Il en est de même des substantifs féminins en *ei: Barbarei, Rœuberei, Spezerei,* formés à l'aide de la terminaison romane *ia, ie.* Cette terminaison tout exotique s'est acclimatée sur le sol germanique; elley est devenue productive, et elle a formé des mots tels que : *Heuchelei, Schmeichelei, Betrügerei.* Ce qui révèle sa provenance étrangère en dehors de l'accentuation, c'est le sens fâcheux que renferment la plupart des mots composés avec elle.

La classe la plus nombreuse de mots romans et surtout français accueillis par la langue allemande est formée des verbes en *-iren.* Leur naturalisation, d'après Grimm, date déjà du XII[e] siècle. En transformant des mots tels que parler, marcher, polir, en mots allemands *(parliren, marschiren, poliren),* les hommes d'outre-Rhin ont traité les désinences *er, ir, ier* (vieux français *marchier*) comme si elles faisaient partie des radicaux; ou plutôt ils n'ont pas su distinguer entre les désinences et les radicaux, et ils ont ajouté le suffixe *en* de l'infinitif allemand au suffixe *er* ou *ir* de l'infinitif français. Pour échapper à ce pléonasme, ils auraient dû dire : *marschen, parlen.* Au lieu de cela, ils ont laissé à ces mots transformés à moitié leur accent primitif qui portait sur le suffixe *(-iren),* et par cela même ils ont imprimé à ces verbes un cachet étranger. Ils sont donc moins bien assimilés que ne l'ont été par le génie de la langue française le petit nombre de mots allemands qui s'y sont fait accepter. Les Slaves ailleurs ont suivi sous ce rapport l'exemple que leurs voisins occidentaux leur avaient donné : *marcher* en russe se dit *mars'irovat,* et en tchèque *marcivorati.* Le suffixe *iren* n'en est pas moins devenu avec le temps productif

à son tour, et on dit aujourd'hui couramment dans les pays d'outre-Rhin : *halbiren, stolziren, hantiren,* etc.

Il est rare de voir des classes entières de mots germaniques se faire une place dans la langue française. Mais enfin le fait existe, témoins entre autres les mots en *ard* qui viennent de l'allemand *hard*, fort, dur, par exemple : *bavard, soudard, couard,* etc. Ce suffixe, qui a cessé d'être vivant et productif en allemand, sert encore à former des mots en français comme *chançard, communard*. Ce suffixe, comme celui de *ei* dans les mots allemands, exprime un blâme dans les nôtres.

§ 7. — MOTS ITALIENS ET TURCS DANS LE GREC MODERNE.

Si nous voyons dans l'occident de l'Europe langues néolatines et langues tudesques agir les unes sur les autres et se faire des emprunts mutuels, le mélange des populations et des races étant plus fréquent dans l'Orient, les idiomes parlés de ces dernières doivent s'en ressentir et présenter un caractère pour ainsi dire plus bariolé et même plus confus. Néo-Grecs, Serbes, Bulgares, Roumains, Turcs, de même qu'ils ne sont pas séparés par des frontières déterminées, paraissent vouloir ébranler les barrières qui séparent leurs langues sans pouvoir les abattre. Les Grecs font encore sentir leur influence aux Slaves et aux Roumains; mais les temps sont loin où, en enseignant leur propre langue aux enfants du Latium, ils arrêtaient le déclin du latin, qui tendait à devenir un idiome barbare. Malgré les efforts, peu intelligents suivant nous, tentés de nos jours pour ramener le grec moderne

aux formes du grec classique, on ne fera pas revivre de si tôt la devise : *Ex Oriente lux*. C'est l'Orient au contraire qui subit aujourd'hui l'influence de plus en plus profonde de l'Europe occidentale. Des flots de mots italiens ont pénétré dans la Grèce depuis les temps de la domination vénitienne. C'est ainsi par exemple que les Hellènes ont naturalisé chez eux bon nombre d'infinitifs en *are*, comme les Allemands les infinitifs français en *er* et *ir*.

Lorsque nous disons : j'arrive, l'Italien dit *arrivo*, le Grec moderne dit ἀριβάρω, ἀριβαρίζω, comme l'Allemand dirait : *ich arrivire*. C'est ainsi que l'on trouve κιαμαρίζω de *chiamare*, κουμανταρίζω de *commendare*, même ρεκομανδάρω de *recommandare*, κουμπαντάρω d'*accompagnar*, μερεταρίζω de *meretare*, ριζικάρω de *risicare*, σιγουράρω de *sicurare*, στιμάρω de *stimare*, etc. Dans les îles Ioniennes on dit même πενσάρω de *pensar*, et περδοναρέω de *perdonar* pardonner. Un verbe γλεντάω ou γλεντάρω je réjouis, vient du turc *eglenmek*. En effet, les mots turcs se sont glissés en assez grand nombre dans la langue des modernes Hellènes. Celle-ci a emprunté à l'idiome des conquérants tatares une série de verbes à l'aoriste, et de ces aoristes elle a fait des présents. Nous citerons d'après Miklosich : ἀσδίζω je suis orgueilleux, du turc *azmaq*, aoriste *asdym; καζαντίζω* j'acquiers, de *kazanmak, kazandym; μποιαντίζω* je teins, de *boyamaq, boyadym; σαστίζω* je m'étonne, de *shashmaq, shashdym,* etc.

Il est vrai qu'en revanche beaucoup de verbes et même de noms grecs ont pénétré dans le serbe, le bulgare, le roumain et, qui le croirait ? dans le turc. Je trouve dans les recherches albanaises de Miklosich (III, p. 5) ἀφορίζω j'excommunie, devenu *afurisesk* en roumain, et *aforos* en turc.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

L'ALBANAIS

§ 1. — SON VOCABULAIRE.

Presque toutes les langues de l'Europe, langues néo-latines, germaniques, slaves, font des échanges entre elles, prêtent et empruntent les unes aux autres des mots, des désinences, des tournures, tout en restant elles-mêmes et en conservant les bases de leur organisme. Ce dernier, en effet, doit faire preuve d'élasticité en s'assimilant avec plus ou moins de bonheur les éléments nouveaux au fur et à mesure qu'ils se présentent. Mais ne pourrait-il pas arriver qu'un idiome reçût tant de matériaux étrangers qu'il en fût pour ainsi dire submergé, et qu'il en perdît comme le sens de son unité et de son individualité? Nous avons vu que la langue anglaise, malgré le nombre immense de mots et de tours latins qui y avaient pénétré, a pu conserver son caractère germanique. C'est que les

Anglo-Saxons, à l'époque de la conquête normande, étaient déjà une nation à demi-civilisée. Mais lorsqu'il s'agit d'un peuple qui n'est entré dans l'histoire que depuis quelques siècles, et dont les traditions littéraires et scolaires sont peu anciennes, aurait-il pu conserver intacte, au milieu d'invasions et de conquêtes successives, l'âme de son idiome national? On voit que nous voulons parler de l'albanais. Cette langue nous intéresse par le mystère même qui semble l'environner. Elle a été parlée certainement par une partie des populations qui ont précédé les Hellènes sur le sol de la Grèce, et quoiqu'elle ait avec la langue de ces derniers des affinités nombreuses et profondes, que d'autres rapports semblent l'unir au latin, que des points de contact existent entre elle et d'autres idiomes encore, elle n'en paraît pas moins, à première vue, présenter une physionomie tout originale, qui l'éloigne quelque peu, si nous ne nous trompons pas, de la grande famille des langues indo-européennes.

La plus grande partie du vocabulaire albanais se compose de mots qui ne lui appartiennent pas en propre. Parmi ces mots il faut distinguer, entre ceux qui sont des emprunts récents et manifestes, les mots d'origine turque et slave, et ceux qu'il a pu avoir en commun depuis la plus haute antiquité avec les langues grecque et latine, avec les idiomes des Italiens et des Celtes peut-être.

§ 2. — LES MOTS TURCS DANS L'ALBANAIS.

Les emprunts les plus récents sont incontestablement les mots turcs; ils ne datent que de la conquête. Leur

nombre n'en est pas moins très-considérable ; ce qui a lieu d'étonner surtout, c'est que des suffixes formatifs de la grammaire turque aient pu trouver place dans la grammaire albanaise. Tel est le suffixe *lek* ou *lak*, qui donne naissance à des noms abstraits. On y trouve même des traces de la déclinaison turque, comme *babalar-et* parents, *pashalar-et* les pachas ; de même *austalar-et* les maîtres, *agalar-et* les agas. Ce n'est pas tout : l'albanais a pris au turc un certain nombre de verbes à l'aoriste, puis il y a ajouté la désinence *is*, comme s'ils dérivaient de l'aoriste de verbes grecs en ιζω, par exemple *braktis* j'abandonne, du turc *brakmaq ;* aoriste *braktim*. Comme on voit, la finale turque *ym* a été retranchée et remplacée par la désinence grecque ις de ισα. Sont formés de la même manière : *alest-is* j'ai coutume, d'*alys-dym ;* *bezdis* je trouble, de *besdym ; boyaldis* je m'évanouis, de *boyaldym ; gestise* je me promène, de *gesdym ; kondis* je m'installe ; puis : *ogradis* je moleste, *vidis* je range, *ts'altis* je fatigue, *hazdis-em* (verbe déponent) j'augmente, *haberdis* j'avertis, qui tous viennent de verbes turcs. *Lamparis* est formé comme s'il y avait eu un verbe λαμπαρίζω, au lieu de λάμπω. *Beffardis* dérive de l'italien *beffare*, auquel on a ajouté le *d* de l'aoriste turc, puis l'*is* de l'aoriste grec.

§ 3. — LES MOTS SLAVES DANS L'ALBANAIS.

Après les mots turcs, c'est l'élément slave qui se dégage avec le plus de facilité du fond de la langue albanaise. Quoique les Skipétars se soient mêlés, et sur beaucoup de points

ressemblent aux différentes populations appartenant à la race slave, telles que Serbes, Bulgares, Croates, etc., il est aisé de voir que leurs langues sont établies sur une autre base que l'idiome albanais. Miklosich compte dans ce dernier plus de trois cents mots d'origine slave. Il cite en outre six suffixes slaves qui y ont pareillement pénétré. Ce sont :

1° *iça*, par exemple *furcülitse* petite fourche.

2° *ishte*, par exemple *rapishte* forêt de platanes.

3° *ynji*, par exemple *ulkónye* louve.

4° *o*, par exemple *Cato* Catharine.

5° *nik*, par exemple *bes-nik* digne de foi; *los-nik*, toge, robe.

6° *aftsh*, par exemple *pordaftsh* « petardo, » Rossi.

Enfin le même linguiste signale un certain nombre de verbes slaves qui sont entrés dans l'albanais en gardant la forme de l'infinitif, devenu thème du présent; tels sont *gerdit* j'évite, de *gerditi ; gobit* j'impose une amende, du serbe *globiti; gostit* j'héberge, du serbe *gostili* (allemand *gast*, latin *hostis*, *hospes*) ; *grabit* je dépouille, du serbe *grabiti*. Il en est de même de *kosit* je fauche, *merzit* je hais, *perzit* je fais rôtir, *porosit* j'ordonne (serbe *poruciti*), *tshudit* j'étonne, *totschit* je verse. Ce procédé rappelle celui de la langue allemande, ajoutant à l'infinitif des verbes français en *er* et *ir* les désinences du verbe défini : *ich marschire, ich marschirte*, etc.

§ 4. — LES MOTS LATINS DANS L'ALBANAIS.

Quant aux mots albanais d'origine latine, M. Miklosich en a relevé neuf cent trente appartenant à tous les âges

des idiomes multiples parlés par les Romains, les Italiotes et leurs descendants, les Italiens. Il y en a peut-être dans le nombre qui datent de l'époque pélasgique et qui pourraient avoir été empruntés par les Latins eux-mêmes aux plus anciens habitants de la presqu'île du Balkan. Cette observation s'applique d'ailleurs aussi à quelques mots considérés par Miklosich comme faisant partie du trésor des langues slaves. Il y a toujours présomption qu'un mot tire son origine de l'idiome où il ne se trouve pas isolé, où il a pour ainsi dire sa famille, c'est-à-dire où il est défendu par tout un groupe de mots qui en dérivent ou avec lesquels il est apparenté.

Il est aisé de voir que les Albanais ont disposé du vocabulaire latin un peu comme de leur « chose » ; ils en ont usé et abusé. La plupart des mots latins sont sortis de leur bouche singulièrement changés et déformés ; ils n'ont pas été beaucoup mieux traités par les Celtes et les Valaques ; toutefois, il y a plus de violence et de gaucherie dans l'assimilation albanaise, et c'est là un des motifs qui nous font hésiter à considérer les Skipétars comme des Gréco-Latins, dans le sens étroit du mot. En effet, la grammaire albanaise a peu d'affinités avec la grammaire latine. Même en ce qui concerne les suffixes, on n'en trouve guère que trois ou quatre que les Skipétars semblent avoir empruntés aux Latins plutôt qu'aux Grecs ; tels sont :

1° *-me, -sme, -rme,* dans *poustousme* puissant (de *potestatem*) ; *marrisme* honteux, *lartsim* supérieur, *posterme* postérieur (latin *postremus*). Ce suffixe rappelle les *-timus, -simus, -tremus* des Latins.

2° *oule* (latin *ulus*), dans *akoule* froid mordant, glace ;

tjegoula tuile, *trouboule* trouble, *sakkoule* outre, *maskoule* mâle, etc.

3° *-ore, -are, -ar,* qu'on peut rapprocher du latin *arius*, par exemple *chaidiar* caressant, *margaritar* blanc comme une perle, *ljeimonar* compatissant (grec ἐλεημοσύνη), *diplar* double, *koupetore* intelligent.

4° *ke,* reste du latin *ica, icum,* par exemple *klotske* poule couveuse ; *petkou* l'avoir, *lodske* testicule, etc.

On peut y ajouter les suffixes augmentatifs en *oune* et *atse* qui paraissent se rattacher directement aux suffixes italiens *one* et *accio*.

§ 5. — LES MOTS GRECS DANS LA LANGUE ALBANAISE.

Personne, à coup sûr, ne voudra nier les rapports intimes qui unissent l'albanais à la langue grecque. Il a emprunté à celle-ci des mots innombrables et toute une série de suffixes. En s'assimilant les uns et les autres, il ne les a pas trop déformés, et nous comprenons qu'on puisse se laisser entraîner, comme l'a fait le savant Camarda (1), à considérer le grec et l'albanais comme deux langues sœurs, dont l'une aurait eu seulement une éducation plus soignée. Malheureusement, un examen strict de la question ne semble pas justifier cette manière de voir. Lorsque les Albanais veulent s'assimiler un mot grec, ils font comme faisaient jadis les Allemands lorsqu'ils voulaient se servir de mots français ou romans en général : ils n'en détachent que rarement la désinence ; ils la considèrent comme faisant

(1) Camarda, *Grammatologia albanese,* I, 161.

partie du radical, puis ils y ajoutent une désinence albanaise. Ils ont pris aux Grecs le suffixe -συνη, par exemple, formant des mots comme δικαιοσύνη, σωφροσύνη, etc. Eh bien! ils le gardent tout entier en l'augmentant du suffixe α, exposant dans leur langue de la plupart des noms féminins. Ils disent : ἀμελjεσίνε-α mets sucré, λjαγεσίνε-α humidité, θατεσίνε-α sécheresse, etc. Un certain nombre de noms abstraits du genre féminin sont formés en albanais à l'aide du suffixe ι, qui, augmenté du même exposant α (qui n'est autre que l'article postpositif), devient ια. Ainsi de *boukourè* beau, vient *boukouri* beauté, avec l'article *boukouria;* de *varfere* pauvre, *varferi* pauvreté, *varferia* la pauvreté.

Bopp compare ce suffixe au suffixe sanscrit *ya* (par exemple *mad'uryam* douceur), et au suffixe ι de l'ancien haut allemand (par exemple *chaltî* froid, *warmî* chaleur, *hohî* hauteur), et il explique comme quoi, par exemple, l'albanais κεκία méchanceté, ne saurait être considéré comme une forme dégénérée du grec κακία. C'est que κεκι est le nom abstrait dérivé de l'adjectif κεϊκ, et l'α agglutiné à κεκι n'a rien à démêler avec l'α final du grec κακία. De la même manière le latin *femina* répond à l'albanais *femene*, qui devient *femenea* ou même *femena* lorsqu'on y ajoute l'article postpositif *a*. Les deux mots, en se ressemblant fort, ne sont donc nullement identiques.

Bopp a signalé aussi le singulier emploi que les Albanais ont fait du suffixe -ιστος dans des adjectifs comme *velazerist* fraternel, *njezerist* humain, *mikjesist* amical, etc., ou l'usage bizarre qu'ils ont fait de la désinence -ταρ dans des noms comme *rrugetaar* voyageur, *luftetaar* combattant, *banjetaar* baigneur, etc. En ajoutant ainsi le

suffixe *-tar* à *rrug* rue, *lufte* combat (latin *lucta*), *banje* bain, ils prétendaient désigner celui qui s'occupe de la chose indiquée par le radical, qui la fait ou qui s'en sert. Les Albanais ne comprenaient donc pas le sens intime de ces terminaisons formatives ; ils les appliquaient gauchement, parce qu'elles leur étaient quelque peu étrangères, et qu'après tout ce n'étaient que des emprunts faits à l'idiome d'une nation voisine et amie.

Comment les Albanais s'y prenaient-ils pour naturaliser chez eux le plus de verbes grecs possible ? Ils s'adressaient à l'aoriste I, en -σα ; ils en supprimaient l'α final, et de cette forme ainsi mutilée ils faisaient le thème d'un verbe au présent. Il faut lire chez Miklosich (1) la longue liste de verbes ainsi formés — il y en a plus de cent cinquante — depuis *anakatós* ou *nakatós* je mêle (ἀνακατώνω), *anankàs* je force (ἀναγκάζω), *apikas* je suppose (ἀπεικάζω), jusqu'à *famás* je m'étonne (θαυμάζω), *ftés* je pèche (πταίω), *futeps* je plante (φυτεύω), *haristis* je remercie (εὐχαριστῶ), et *honeps* je digère (χωνεύω). Grâce à cette modification, les formes grecques primitives devenaient naturellement quelquefois tout à fait méconnaissables. Le moyen de deviner que *zepse* j'attelle, vient de ζεύγω, *nis* je commence, et *nisem* je me prépare pour le voyage, de κινέω (ἐκίνησα, κίνησα et νησα à la suite de l'aphérèse) ; *papse* je calme, de παύω ; *pohtis* j'acquiers, de ἀποκτῶ (ἀπέκτησα, puis ἀπόκτησα, puis πόκτησα). La langue habituée à s'assimiler des verbes d'origine étrangère à l'aide de cette forme flexive l'ajouta à des mots qu'elle empruntait au turc, par exemple *aratis* je crée, du turc *jaratmaq,* formé comme

(1) Albanische Forschungen, III, p. 5.

d'un verbe grec ἀρατίζω; *varavariss* j'égalise, du turc *baraber* égal; *lafōs* je parle, du turc *lâf* discours; *marasós* je rends malade, du turc *maraz* maladie; *sikletis* j'ennuie, du turc *siklet* importunité. On peut ajouter *kaparos* je donne des arrhes, du turc *kapara* albanais *kapar-i; ljaros* (dial. tosque), et *ljaroj* (gh.) je teins, et *lerós* je salis (grec moderne λερώνω), de l'ancien ἀλαρῦναι expliqué par Hesych: ῥυπᾶναι. Puis *mirós* j'amende, de l'albanais *mire* bon; *piskolis* je tire au pistolet, de *piskole-a* coq de fusil, etc.

Le nombre est grand toutefois des mots qu'on ne peut ramener avec certitude à aucune racine connue, et qui paraissent avoir appartenu, en partie du moins, à l'antique langage des Pelasges. Il faut avoir beaucoup d'imagination ou ne reculer devant aucune témérité pour identifier *siel* envoyer, avec le grec ἑλίσσω; *jet* monde, avec γῆ; *lulje* fleur, avec *lilium; gcrua* femme, avec γραῦς la vieille; *embelj* doux, avec ἄμπελος vigne. Ce procédé est appelé par M. de Rada, non sans raison, un « *distorquimento* ». M. Camarda ne s'avance-t-il pas beaucoup en mettant sur la même ligne σοχ je vois, et σοφός; δι je sais, et δαίω; χα je mange, χαγγρε je mangeai, et γραίνω; *vlâ* frère, et sanscrit *bhrâtar*, gr. φράτωρ; γοστάρ je germe, et βλαστάνω; γjελπανε aiguille, et βέλος; μαρρε je prends, et μάρπτω; μϐράζε je vide, et ἐράω, Fεράω? Qui, en effet pourrait déterminer quel degré de vraisemblance ont de pareils rapprochements (1)? Pourtant Bopp paraît être près de la vérité en affirmant que l'albanais a eu des contacts avec l'idiome primitif des Aryâs. Au moins le nom de nombre γjαστε six, ne s'explique-t-il bien que par

(1) Camarda, I, 60, 61.

la forme qu'il a eue, dans le sanscrit : *shash,* et mieux encore par celle que lui a conservée le zend : *csvas.* On est surpris de la ressemblance que l'albanais *ashti* os (plur. *ashtena-te*) présente avec le sanscrit *ashti* (plur. *ashtani*). C'est ainsi que *nate-a,* la nuit, se compare fort bien au lithuanien *naktis* et au sanscrit *naktam* nuitamment. Bopp a retrouvé le substantif *nate* dans l'adverbe albanais *sonte,* c'est-à-dire *hac nocte* (moyen haut allemand *hînt,* pour *hi-naht*). Il a reconnu dans l'*s* de cet adverbe l'antique pronom *sa,* dont il signale également la présence dans deux autres adverbes : *sot* aujourd'hui, et *sivjet* cette année (grec σῆτες).

CHAPITRE II

PHONÉTIQUE ALBANAISE

---

§ 1. — VOYELLES.

Si le vocabulaire de la langue albanaise nous présente comme une vaste mosaïque dont il est difficile de reconnaître le fond, sa phonétique nous paraît revêtir en

(1) Bopp, *Ueber das Albanische,* 1855, p. 1-3.

revanche un caractère original qui n'appartient qu'à elle seule. C'est une langue de montagnards, langue rude, *scabrosa lingua,* comme l'appelle un de ceux qui la parlent, mais langue énergique et nullement inhabile à exprimer des sentiments nobles, élevés et profonds. Giuseppe de Rada et Miklosich y comptent trente-huit sons dont sept voyelles et trente-six consonnes; c'est un nombre respectable qui prouve que les organes de la voix dans le peuple des Skipétars ne se sont pas énervés. Les sept voyelles ne sont pas absolument les mêmes dans les alphabets dressés par les deux philologues que nous venons de nommer. Miklosich, après *a, i, o, u* (français *ou*), cite deux *e*, un *e* simple et ouvert, et une autre voyelle brève et peu nette qu'il écrit *e* et qu'il assimile au français *eu;* puis enfin *ü* qu'il prononce comme un *u* français. De Rada, suivant en cela probablement la prononciation des Albanais domiciliés en Italie, ne connaît pas ce dernier son. Lorsqu'il le rencontre, il est obligé de le rendre par un *i* ou un *u* (ou). En revanche, il distingue trois *e : e* simple, *ē* = *eu* français, et *ë* muet capable de s'étendre (*distendersi)* et de prendre le son d'un *e* simple.

§ 2. — DES DIPHTHONGUES.

La langue albanaise est pauvre en véritables diphthongues (1). En réalité, elle n'en connaît que deux : *ai*, comme dans βαίζε jeune fille, et *ei,* comme dans τὂπειτ rapide; encore les deux voyelles de ces diphthongues ne se

(1) Hahn, *Grammat.,* p. 6.

confondent-t-elles pas toujours de manière à ne constituer qu'un son unique. C'est ainsi que le pronom αϊ (celui-ci) forme deux syllabes; il y en a également deux dans la seconde partie du verbe *bejeij* je suis à même. Les diphthongues grecques ευ et αυ, qui en grec moderne se prononcent *ef* et *af*, deviennent *ep* et *ap* en albanais, par exemple *martureps* je témoigne (ἐμαρτύρευσα), *futeps* je plante, *paps* j'arrête, j'apaise (ἔπαυσα); en revanche, on dit *kafse* pour le latin *causa*. Dans d'autres mots l'*u* est entièrement retranché : latin *laurus* fait *lar*, *aurum ar*, *Paulus* Pal (1).

La langue albanaise a une grande prédilection pour les diphthongues impropres; ce sont *oua* (comme dans κούαλεμ je tousse, γατουαιj je prépare), *oui* (comme dans κουιτοιj je rappelle), puis *i* suivi de toutes les voyelles (2). On voit par quelques-uns des exemples cités que l'albanais ne craint pas l'hiatus. Pour rendre notre assertion évidente, empruntons à Hahn (3) *bououroïn* espèce de serpent, et à Miklosich *pagouaoi* paon, *tomuaoi* timon, puis des formes flexives comme νδάου, κενδοϊ, etc., etc. (4).

§ 3. — ACCENT TONIQUE.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que l'albanais soit une langue sonore, harmonieuse, où la voyelle domine.

(1) Miklosich, II, p. 80.
(2) Toutefois, κρούα source; *bouïk* paysan, sont des mots bisyllabiques.
(3) Hahn, p. 24.
(4) Miklosich, II, 81.

G. de Rada a fait le relevé des lettres se trouvant sur sept pages d'albanais ; il y a trouvé 1,796 consonnes contre 1,446 voyelles. Sur ce nombre 624 appartiennent aux trois nuances de l'*e*, 372 sont des *i*, 224 des *a*, 141 des *u* (ou) et 128 des *o*, ce qui revient à dire que les sons minces et ténus de l'*e* et de l'*i* sont deux fois plus fréquents que ceux de l'*a*, de l'*o* et de l'*u* réunis. L'*a*, qui comme on sait tient une si large place dans les mots sanscrits, ne vient ici qu'au troisième rang. C'est la force de l'accent tonique qui en albanais, comme dans beaucoup d'autres langues modernes, a affaibli toujours et anéanti souvent les voyelles appartenant à des syllabes dépourvues d'accent. Ces syllabes ont péri quelquefois entièrement. Lorsqu'en français on est arrivé à dire *compte* pour *computum*, *forge* pour *fabrica, miége* (vieux français) pour *medicus*, *piége* pour *pedica*, *dé* pour *digitale*, il ne faut point s'étonner si les Albanais abrégent *caballus* en *kal*, *cantare* en *kenduem*, puis en *knuem*, *christianus* en *krsten* et même en *ksten*, *presbyter* en *prift*, *quadragesima* en *kresme*, *sanitatosus* en *senôs*, etc. (1).

Miklosich fait remarquer que l'*e* remplace quelquefois l'*a*, même dans les syllabes accentuées, notamment devant *m* et *n*, et il est frappé de la circonstance que le même fait se reproduit dans la phonétique roumaine, C'est ainsi qu'en albanais le latin *amita* devient *emte-a*, *camba kembe-a* (dialecte tosque). De même en roumain *fentene* pour *fontana*, *lene* pour *lana*, etc. (2). Le même linguiste signale la métathèse de l'*e* se plaçant avant les consonnes

(1) Miklosich, II, 79, 80.
(2) *Id.*, *ibid.*, 77.

l et *r*, au lieu de les suivre. C'est ainsi que le latin *fricare* devient *ferk-uem* et *fajk-uem* en albanais, *frek* et *fetsuesk* en roumain; *frigere, ferg-uem; græcus, grek* et *gerk; turbare, treb-uem* et *terb-uem*, etc. Cette métathèse de l'*e* se retrouve aussi dans le bulgare, tandis que l'ancien slave la repousse; on trouve en effet dans le bulgare *bredo* à côté de *berdo, belhe* à côté de *blehe*. Cette particularité du bulgare pourrait s'expliquer par la parenté qui unissait la population primitive de ces contrées aux Illyriens, aïeux des Albanais actuels (1).

§ 4. — CONSONNES.

La langue des Skipétars présente plus d'une singularité dans le système de ses consonnes. Elle possède six consonnes mouillées *(jotirte consonanten)* (2); ce sont *l', n', k', g', s', z'*. Ajoutons que le *jota* se fait souvent entendre après d'autres consonnes quand celles-ci commencent des syllabes accentuées, par exemple *pesca*, albanais *pjeske ; vetus, veterem*, albanais *vjetere ; medicus*, albanais *mjek ; castellane*, albanais *castjel'*. Des faits analogues se produisent dans la langue roumaine et dans le dialecte italien de Naples : *lietto* de *lectus, apierto* de *apertus ; viento* de *ventus, diente* de *dentem* (3).

Le cumul des consonnes, sans être évité à l'intérieur des mots, est particulièrement recherché à leur commencement.

(1) Miklosich, II, 77.
(2) *Id., ibid.*, 82.
(3) *Id., ibid.*, 83.

Tous les idiomes n'ont pas des consonnances comme celles-ci : *fsh* (par exemple *fshati, fshesh, fshej*), tχ (par exemple *tχol*), *tsh* et même *tshk* (par exemple *tshkjep, tshkre*), *tshm* (par exemple *tshmoj*), *tshp* (par exemple *tshpek, tshporr*), *tshf* (par exemple, *tshfakj, tshfrij*) (1), *tsv* (par exemple *tsvard, tsvras*), *tsg* (par exemple *tsgezem*), *tsp* (par exemple *tspoδisem, tsfurcu*), *shkj* (par exemple *shkjipoj, shkjittem, shkouaij*), *mps* (par exemple *mpsikeze, mpsoij*), *mtz* (par exemple *mtzoij*), *mr* (par exemple *mreje*). On peut y ajouter *svr* (par exemple *svres* ou *zvres* et *dzvres*), *sg, sgj* (par exemple *sgiθ* ou *dsgiθ* ou *dzgiθ*), *sgr* (par exemple *sgrip*), *sdr* (par exemple *sdrup*), puis *nδj* (par exemple *nδjes, nδjerre*), *blj* (par exemple *bleij*), *dzr, dzj, dzgj* (par exemple *dzvad, dzjeδe, dzgjouaij*), *dsv* (par exemple *dsves*), *zb, zbr* (par exemple *zbout, zbritoure*), *zgj-* (par exemple *zgjeθ*), enfin *kθ* dans *kθeij*.

Ce qui frappe plus que tout le reste ceux qui parcourent pour la première fois un livre albanais, c'est l'abondance des nasales en général, c'est leur fréquence au commencement et même à l'intérieur des mots. Nous citerons d'après Miklosich (2) *engalkuem (caballicare), engusuluem (consolari), ngieruem (gyrare), nginuem (jejunare), mblaturi (oblata), ndrijtat (trinitas), ndotuem (natare)*, etc., puis : *mvluem (velare), mgnile (vigilia), nepertke (vipera)*. Dans *mbret (imperator), embluem (implere)*, etc., la nasale se justifie par l'étymologie.

(1) Dans bon nombre de ces cas, le *t* appartient au dialecte des Tosques, notamment de ceux de Tepelen. Ces derniers aiment à renforcer les sifflantes et les chuintantes en leur préfixant un *t*. C'est ainsi qu'ils mettent δ*z*, *ts* et *tsh* pour *s* et *sh*. (Hahn, *Grammat.*, p. 26.)

(2) II, p. 82.

A l'intérieur nous trouvons : *ghinkalea (cicala* pour *cicada), drangouaoi (draco), mendafsi* (μετάξι), *pengea (pedica),* auxquels on peut joindre *pendea (penna), pelambea (palma), remba (remus),* etc. Il est curieux que le roumain ait absolument le même penchant pour la nasalation (1), comme le prouvent des formes telles que *enkalek (caballicare), enkred (credo), ennot (nato), envelesk (velo),* etc. Wentrup fait remarquer qu'à Naples on dit couramment *nce* pour *ci, à Nnapoli, mbè* pour *bene, mperò* pour *peró.* M. Miklosich ne manque pas d'appeler l'attention sur la concordance de la phonétique albanaise avec celle des dialectes méridionaux de l'Italie. Ce qui n'a pas lieu de nous étonner, c'est que l'usage pléonastique de l'*n* ait pénétré même dans le grec moderne, par exemple νοικοκύρις pour οἰκοκύρις, νοοβόρος pour *obor* (slave), νουρά pour οὐρά, νῶμος, pour ὦμος, Navarin pour Ἀβαρῖνος.

Mais le trait le plus original de la phonétique albanaise est peut-être sa *répugnance pour les nasales à la fin des mots; on* y devient *ua, ue.* On dirait que l'*n* se perd dans les profondeurs de la voyelle sombre qui a elle-même une certaine parenté avec les nasales. C'est ainsi que les Skipétars disent *balkue* pour *balcone, capue* pour *caponem, ftuaoi* pour *cydonium, dranguaoi* pour *draconem, paguaoi* pour *pavonem* (grec moderne παγόνι), *timue* pour *temonem.* Ajoutons quelques mots d'origine albanaise pure : *krua, kroi* (fontaine), pluriel *kronje; perruaoi* (lit de fleuve), pluriel *perronje; θoua, θoi* (ongle), pluriel *θonje.*

(1) II, p. 76.

§ 5. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Si l'on ajoute aux traits cités par nous le retour fréquent de la liquide *r*, qu'elle soit simple ou renforcée *(rr)*, et de la dentale *t*, laquelle s'ajoute comme article défini aux cas du singulier et du pluriel des substantifs et des adjectifs, et peut, suivie de la voyelle *e*, servir de conjonction (signifiant *que*), de préposition (signifiant *dans*), de désinence à des abstraits féminins (par exemple λjεχετε légèreté, λjαργετε éloignement), et à des adjectifs comme πλjο-τε plein, φτόχετε froid, χάπτε ouvert, etc., on comprendra que l'idiome albanais a son cachet à lui, facile à reconnaître pour un homme versé dans l'étude des langues, quand bien même il n'aurait jamais vécu au milieu des Skipétars (1). D'un autre côté, cet idiome, comme nous venons de voir, a certaines affinités phonétiques avec le roumain. En dehors de celles que nous avons déjà mentionnées, M. Miklosich signale la permutation de *mj* et *nj*, de l'*n* et de l'*r* si familière aux Tosques et aux Guègues (comparez en roumain *cunune* = *corona*, *suspiná* = *suspirare*) ; de *ks* et *fs*, latin *eoxa*, albanais *kofsea*, roumain *coapse ;* de *kt* et

(1) De Rada, qui sur sept pages d'albanais a relevé 1796 consonnes, compte parmi ces dernières 227 *r* simples et 24 *rr* (en tout 251), puis 228 *t*. Voici maintenant la statistique des autres consonnes, que nous ne donnons d'ailleurs nullement comme un résultat définitif, et ayant un caractère scientifique : 145 *m*, 23 *n*, 44 *nj* ou *n'*, 83 *l*, 63 *lj* ou *l'*, 118 *s*, 83 *sh* ou *s'*, 69 *j*, 54 *v*, 44 *b*, 92 *p*, 25 *f*, 71 *c*, 27 *k*, 111 *ch* ou χ, 3 *g*, 17 *gj*, 40 *gh*, 18 *gch*, 37 δ, 38 *d*, 27 θ, 29 ζ, 9 *z*, 4 *zh*, 9 *x*, 1 *sg*. Total, 1796, à savoir : 1° labiales, 360 (*b, p, f, m, v*) ; 2° gutturales, 617 (*c, k, ch, g, gs, gh, gch, j, x, r, rr, sg*); 3° dentales, 618 (*p, d, l, n, nj, t,* δ, ζ, *z, zh, lj*) ; 4° sifflantes, 200 (*s, sh*).

ft, comme dans le roumain *doftor* et *doctor*. L'albanais, en outre, partage la transition de *rn* en *rr* avec le dialecte sarde : latin *furnus,* albanais *furre*, sarde *furru,* etc.; celle de *pj* en *kj,* de l'*n* en *r,* de l'*r* en *d* et du *d* en *r* avec le dialecte napolitain (1). — On pourrait soutenir que ces concordances ont été amenées par l'influence exercée sur l'albanais par les patois italiens. D'après notre conviction, toutefois, la grammaire fournit plutôt quelques preuves d'une action en sens inverse, ou au moins d'une action réciproque. Mais lorsque nous voyons le roumain seul de toutes les langues néo-latines et le bulgare seul de toutes les langues slaves s'accorder avec l'albanais, non seulement dans quelques singularités de la phonétique, mais encore dans quelques principes fondamentaux de la grammaire, la logique elle-même semble nous amener à cette conclusion, que les aïeux des Skipétars ont couvert à une époque fort ancienne déjà la plus grande partie de la presqu'île du Balkan, et que les populations étrangères qui ont pénétré au milieu d'eux, et les ont jusqu'à un certain point absorbés, ont gardé des traces profondes de ce contact.

(1) Miklosich, II, 83, 84, 85.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

DES SUBSTANTIFS.

DES THÈMES

Il est difficile de parler de racines dans une langue dont l'histoire pour nous date à peine de cinq siècles, et qui a emprunté une si grande partie de son vocabulaire aux lexiques des nations étrangères. L'origine même des thèmes des mots indigènes et la formation de leurs dérivés sont le plus souvent enveloppées d'épaisses ténèbres. Ces thèmes pourtant sont, dans un grand nombre de cas, des monosyllabes, et ils constituent, à la différence de ce qui se voit dans le sanscrit, le grec et le latin, des mots véritables ayant un sens complet *(un senso pieno*, comme dit de Rada). D'après le même savant, le thème du verbe serait fourni par l'impératif, par exemple *shcà* glisse, *ngà* chemine, *shit* vends, *mirr* prends, *tax* promets, etc. Quant aux noms qui, en albanais, sont pourvus, comme les adjectifs le sont en allemand et dans les langues slaves, d'une déclinaison double, le thème dépourvu au nominatif de toute désinence en indique l'idée générale, indéfinie.

On sait que les abécédaires présentent à l'œil des enfants, auxquels il s'agit d'apprendre à lire, des séries de voyelles sans signification aucune. Eh bien ! lorsque ces syllabes renferment trois lettres avec la voyelle au milieu, un tiers de ces syllabes constitue des mots véritables dans un abécédaire albanais. Nous ne citerons dans la liste de M. de Rada que les syllabes significatives ; on remarquera qu'elles contiennent quelques thèmes verbaux :

Bôb gras, *bub* petite pustule.
Bim pourceau de deux mois, *bēm* (*fac mihi*).
Bâr herbe, *bir* fils, *bōr* neige.
Barr bagage, *burr* homme.
Bot craie, *but* doux, délicat.
Paa (il a vu), *pee* (*fi l-* j'ai vu), *pii* je bois.
Pach (peu), *pich* goutte.
Pash (*utinam habeas*), *pish* torche, *push* peluche.
Pat (*habuit*), *pet* gâteau.
Mal désir, *mîl* gaîne, *mōl* pomme, *mùl* ventricule.
Marr je prends, *merr* il prend, *mirr* prends, *morr* poux.
Mas mesurer, *mes* milieu, *mos* (*ne, minime*).
Mish viande, *mush* petit chat.
Mat mesurer, bord, *mət* (*palearum congeries*), *mōt* temps, *mut* boue.
Veer vin, *viir* suspends, *veer* (pose, place, tour).
Varr sépulcre, *verr* aune, *virr* (cri de porchers), *vurr* beurre.
Vash jeune fille, *vesh* oreille, *vesh* (*venias*), *vēsh* (*ponas*).
Vet seul, *vit* année.

Si les racines de la langue albanaise avaient eu dès l'origine un sens complet, et que leurs désinences flexives et formatives eussent été toujours mobiles, c'est au turc et aux langues tatares en général qu'il faudrait comparer l'idiome des Skipétars, et non pas aux plus anciennes des langues indo-européennes. Dans celles-ci, racines et terminaisons constituent un tout organique : les mots γυνή, οἶκος, ναῦς, φιλῶ existent, mais les racines γεν, οἰκ, ναF, φιλ

n'existent pas réellement. Peut-être, au lieu de rapprocher l'albanais du grec et du latin, M. de Rada aurait-il mieux fait de chercher ses points de comparaison dans les langues modernes. Dans l'anglais comme dans l'albanais, chaque mot, dans sa forme la plus simple, a un sens absolu. Exemple : suivant que *remember* se trouve précédé d'un des petits mots *I, we, you, they, to,* ou qu'il n'est accompagné d'aucun de ces monosyllabes, ni des verbes auxiliaires *shall, will,* etc., il sera la première personne sing., la première, deuxième, troisième personne plur. du présent, l'infinitif, l'impératif ou le futur du mot dont le sens est : *se souvenir.* — Il y a d'ailleurs dans d'autres langues modernes, dans l'allemand par exemple, et même dans le français, une foule de mots, de noms surtout très-souvent monosyllabiques, qui ne paraissent pas tout d'abord être des mots dérivés, et qui pourraient passer pour primitifs au même titre que les mots albanais cités plus haut, si nous n'en connaissions pas exactement l'étymologie.

Il ne serait donc pas absolument impossible que l'albanais en fût aujourd'hui à son second âge synthétique. Des traces d'une synthèse nouvelle ne se trouvent-elles pas dans plus d'une langue moderne? Qui ne sait que dans la langue gothique, par exemple, l'imparfait des verbes faibles s'est formé par l'adjonction au radical d'un temps du verbe *thun* faire, et que dans les langues néolatines le futur est né de la combinaison de l'infinitif du verbe conjugué avec le présent du verbe auxiliaire *avoir* (français j'aimer-ai, *dir-ò, vedr-ò,* etc.). — Mais ne nous laissons pas aller à des idées préconçues; commençons par étudier à fond le système des déclinaisons et des conjugaisons albanaises.

CHAPITRE II.

DÉCLINAISON.

§ 1er. — PLURIEL DES SUBSTANTIFS.

Giuseppe de Rada a le mérite d'avoir le premier nettement séparé les formes de la déclinaison définie de celles de l'indéfinie. Cette dernière est évidemment la plus ancienne : elle ne distingue pas les genres au nominatif singulier, lequel d'ailleurs n'a pas de terminaison ; il présente la forme du thème. Dans les autres cas du nombre singulier, le masculin se distingue du féminin. Au pluriel, l'un et l'autre ont en commun les désinences qui marquent les cas obliques ; mais il n'en est pas de même au nominatif et à l'accusatif. Les féminins, quand ils ont une terminaison pour ces cas, — car il y en a qui n'en ont pas, — les désignent le plus souvent à l'aide de la voyelle *a*, plus rarement par l'adjonction d'un *e*, etalors le pluriel ressemble encore au singulier (1). Un petit nombre de féminins ont des désinences tout à fait irrégulières.

Quant aux masculins, M. de Rada est d'avis qu'il n'y a pas de règle à établir. Ceux qui désirent connaître les formes si variées de leurs pluriels sont renvoyés par lui aux dictionnaires. Malheureusement, ces derniers, généralement fort incomplets, sont de plus très-souvent muets sur

(1) De Rada, *Grammatica della lingua Albanese*. Firenze, 1870, p. 11.

ce point. Il sera donc indispensable de passer en revue la longue liste de mots masculins que nous présente le savant albanophile, suivis de leurs formes plurielles; nous essaierons même de la compléter et de dégager quelques règles qui semblent avoir échappé à sa perspicacité, si rarement toutefois en défaut.

La première découverte que nous fait faire cet examen, c'est que les Albanais, en dehors de la distinction d'une déclinaison définie et indéfinie, connaissent encore celle d'une déclinaison forte et d'une déclinaison faible. La première, qui forme le nominatif pluriel à l'aide d'une modification de la voyelle radicale, ne comprend qu'un nombre limité de substantifs; la seconde, qui forme le même cas par l'adjonction de suffixes, embrasse la majorité des noms. L'analogue du premier genre de flexion se rencontre, comme on ne l'ignore pas, non seulement dans les langues teutoniques, mais encore dans la grammaire arabe.

§ 2. — PLURIELS MASCULINS EN *era*.

Commençons par le pluriel formé à l'aide de suffixes. Ces derniers sont : 1° *era-ra* (*er*), 2° *a*, 3° *-e* (*je*), 4° *ez;* enfin il y a : 5° les indéclinables. La plupart des pluriels masculins se terminent en *e;* quelques-uns cependant ont la désinence *a*. La plupart des pluriels féminins se terminent en *-a;* quelques-uns pourtant ont la désinence *e*. Quelques féminins aussi ne distinguent pas le nominatif singulier du nominatif pluriel.

PLURIELS EN *era* (*ra*, *er*).

Asht **os, pluriel *ashtera*.**

At père, pl. *atera.*
Bar herbe, pl. *barera.*
Bitsi veau, pl. *bitsere.*
Bors (fringilla), pl. *borsera.*
Chragh bras, pl. *chrăghera* et *-ghe.*
Avlhak sillon, pl. *avlhakera* et *avlhake.*
Culuk (gorgée), pl. *culukera.*
Cucuvi chouette, pl. *cucuvira.*
Draa (*amurca*), pl. *draara.*
Dee terre, pl. *deera.*
Diel soleil, pl. *dielera.*
Dicculj (*bidens*), pl. *dicculjera* et *dicculje.*
Deit mer, pl. *deitera* et *deite* (v. Hahn).
Druu bois, pl. *druujer, druunje* et *druu.*
Ere air, pl. *erera.*
Elbe, orge (ἄλφιτον?), pl. *elbera.*
Gjak sang, pl. *gjakera.*
Gjii (sein, giron), pl. *gjiera.*
Gjiiθ ortie, pl. *gjiiθera.*
Ghjist doigt, pl. *ghjistera* ou *-ere.*
Ghjum sommeil, pl. *gjumera.*
Zot (seigneur), pl. *zotera.*
Kengje agneau, pl. *kengjera* et *kengje.*
Kiel ciel, pl. *kielera* et *kieje.*
Kift milan, pl. *kiftera.*
Krie tête, pl. *krera* et *krie.*
Karte papier, pl. *kartera* (quoique féminin?).
Kjelp pus, pl. *kjelbera.*
Kets chèvre, pl. *ketsera* et *kertsinje* (Hahn, p. 31).
Korp corbeau, pl. *korbere.*
Kofste jardin, pl. *kofstera.*
Lhivan encens, pl. *lhivanera.*
Ljume fleuve, pl. *ljumera.*
Lhesh laine, pl. *lheshera.*
Ljuft lutte, pl. *ljuftera* et *ljufta.*
Musgich âne, pl. *musgichera.*
Mii souris, pl. *miira.*
Miel farine, pl. *mielera.*
Mundash soie, pl. *mundashera.*
Mish viande, pl. *mishera.*

Mout **boue, pl.** ***moutera.***
Nengj **nœud, pl.** ***nenghera*** **et** ***nenghje.***
Nipp **petit-fils, pl.** ***nippera*** **ou** ***-ere.***
Noun **parrain, pl.** ***nounere.***
oui **eau, pl.** ***ouira*** **et** ***ouje.***
Ounkj **(oncle), pl.** ***ounkjere.***
Ouk **loup, pl.** ***oukjere*** **et** ***oukj.***
Ousht **épi, pl.** ***oushtera*** **et** ***-ere.***
Ouδe **route, pl.** ***ouδera*** **et** ***oud*** **(contesté par de Rada comme étant féminin).**
Pee **fil, pl.** ***peera.***
Pients **(*ventriculus*), pl.** ***pientsera.***
Rob **serviteur, pl.** ***robere.***
Shtocë **(*tomentum*), pl.** ***shtocera.***
Strate **lit, pl.** ***stretera.***
Shi **pluie, pl.** ***shira.***
Vaa **gué, pl.** ***vaara.***
Fre **frein, pl.** ***frere*** **et** ***fre.***
Fshat **(bourg), pl.** ***fshatera.***

Bopp a essayé d'expliquer le suffixe *ra* par une syllabe -ηρ, -αρ, perdue au singulier, et qui aurait existé en grec, en latin et même en sanscrit. *Profitera*, pluriel de *profite,* viendrait d'un ancien προφητηρ, comme *priftera,* pluriel de *prifte,* en dialecte napolitain; *prevete* rappelle le latin *presbyter* (grec πρεςβύτερος) ; *mbretera* de *mbret,* l'osque *embratur* et le latin *imperator;* puis *nippera* (singulier *nipp*), le sanscrit *naptar* (latin *nepos*) ; *bitsere* de *bitse,* le sanscrit *vatsa* (latin *vitulus*).

On peut ajouter qu'un certain nombre de noms albanais se terminent réellement en *-er* au singulier, et leur pluriel ressemble alors à la majorité des pluriels en *a* et en *e.* Tels sont *gjarper* serpent, *gjarpera* (et *gjarpinje*), *bresher* (grêle), plur. *breshera, shtier* agneau, plur. *shtierra; zinzerr* la cigale, plur. *zinzerra;* et même *derr* sanglier, plur. *derra.*

Nous sommes convaincu que *-era*, *-ra* était un suffixe destiné à exprimer le pluriel en albanais aux premiers âges de la langue, et personne, à coup sûr, ne pourra s'étonner que ce suffixe ait été réduit à un simple *a* dans des mots déjà terminés en *ar* ou *er;* mais il a été abrégé dans une foule d'autres cas, où sa conservation n'aurait pas produit de cacophonie. Nous en avons la preuve dans des mots comme *avlhak, chragh, dicculj, deit, kingje, kiel, krie, nengh, ljuft, ouj, ouk* ou *oulk, frê,* et peut-être même dans *ouŝ* route, quoiqu'il soit féminin et que, d'après de Rada, aucun féminin ne fasse le pluriel en *-ra.* N'en peut-on pas conclure que la plupart des noms qui, au pluriel, se terminent en *e* et en *a* ou qui l'ont, au nominatif au moins, entièrement égal au singulier, se formaient autrefois en *-ra* ou en *era?*

M. Camarda voudrait voir dans ce suffixe étrange le *-ra* du comparatif des langues indo-européennes (plus souvent *-tara*, τερο). L'albanais, à l'instar d'un grand nombre de langues modernes, forme le comparatif d'une manière toute analytique, c'est-à-dire à l'aide de l'adverbe *mē* plus. Nous serions plutôt disposé à y voir un mot indigène tel que *era* s'enfler, ou *ra* nuage, *erre* ténèbres. Dans les langues de l'Asie centrale, *tamam,* qui signifie *obscurité,* est employé pour désigner le grand nombre. Mais quelle que soit l'origine de notre suffixe, il paraît certain qu'il est ancien, et nous le trouvons dans des langues parlées de peuples qui ont eu des rapports intimes avec les Skipétars. C'est à ces derniers qu'ils ont dû l'emprunter, puisque la supposition inverse paraît absolument inadmissible. Le suffixe déclinatif *-ra* est en effet, de sa nature, étranger aux langues néo-latines, telles que l'italien et le

roumain. Et pourtant il se trouve dans ce dernier idiome des pluriels comme *jugu-ri, dugu-re* (1). On rencontre dans le dialecte sicilien des formes comme *voscura* pour *boschi, ramu-ra* pour *rami, loghira* pour *luoghi, nomira* pour *nomi, sonu-ra* pour *suoni*. Enfin l'ancien italien paraît avoir connu des pluriels tels que *ramura, ortura* et d'autres encore (2). Faut-il conclure de ces concordances singulières que les Albanais ont fait pénétrer quelques-unes des formes grammaticales de leur langue dans celles des populations au milieu desquelles ils ont fondé des colonies? Ou plutôt n'auraient-ils pas précédé eux-mêmes, dans une haute antiquité, d'autres populations sur le sol dont ils n'ont pas su rester les maîtres et uniques possesseurs? Dans ce dernier cas, les pluriels cités par nous, comme un grand nombre de singularités phonétiques que nous avons mentionnées plus haut, seraient autant de preuves en faveur de l'ancienne extension des populations pélasgiques.

§ 3. — PLURIEL EN *ez*.

Un certain nombre de substantifs albanais forment leurs

(1) *Ascoli stud. critic.*, p. 76.

(2) *Canti siciliani* par *Vigo*, chez Camarda, *Grammat. alb.*, p. 200. Je ferai remarquer qu'une population du Caucase, les Suanes (appelés par Ptolémée Suano-Colchi), forme le pluriel de ses substantifs pareillement en *ar* ou *ra*, quelquefois en *ral* ou *lar*, formes qui rappelleraient les pluriels turcs. Nous citerons *cham* porc, pl. *chamar; s'ia* main, pl. *s'iar; gu* cœur, pl. *guar; ghab* abeille, pl. *ghabar;* mais aussi *kogho* moustique, pl. *kogholar; lgré* œuf, pl. *lgral*; *maré* homme, pl. *marel*, etc. (Voir Rosen, *Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische*, p. 59.)

pluriels en *ez*. Le plus connu de ces pluriels est *njerez* hommes, du singulier *njeri* homme. Camarda en cite un certain nombre qui, d'après lui, se trouveraient dans plusieurs dialectes, notamment dans ceux de la Sicile, par exemple *iljez* ou *ijez* étoiles, du singulier *ile* (ou *yle?*). Les Tosques, il est vrai, qui disent υλε, laissent le mot invariable au pluriel, et en lui donnant l'article défini ils disent υλετε ou υλτε les étoiles. Camarda nomme encore *pelembez* ou *pelemes-ete* (grec moderne παλάμαις) (1), *vassaz* jeunes filles, du singulier *vassa* ou *vassja; pouarez* fables, du singulier *pouare,* et de Rada cite *ninaz* du singulier *nine* image, qui est un nom féminin. — Les pluriels en *z*, *ez*, sont particulièrement fréquents dans les rhapsodies d'un poème albanais recueillies dans les colonies napolitaines par Girolamo di Rada. Nous choisissons au hasard, p. 22, *shochyzit emii* mes compagnons; p. 29, *pendezit* ailes; p. 42, *vasha mârr ti golazit, ti golat .ti bardazit* (de Rada : *La vergine raccolte le fine, le sue fine biancherie*); p. 48, *skepezy* voiles; p. 49, *duarzit* les mains; puis p. 57, *shkyntezit* les étoffes, *buchyzit* les pains; p. 58, *zakonezit* les coutumes; p. 60, *craghyzit* les plumes des ailes; *kelhekezit* les tasses, etc., etc.

Peut-être faut-il considérer toutes ces formes comme des pluriels de diminutifs tels que *doreze* petite main, *kokeza* petite tête, *kembeza* petit pied, etc. (2). Mais alors naîtrait la question : s'il n'existerait pas quelque rapport caché entre la désinence des diminutifs et celle des pluriels en *ez*. Bopp a voulu retrouver dans *njerez* le *naras* du

(1) Le grec moderne ajoute volontiers, comme on sait, un ς aux nominatifs pluriels en αι.

(2) Hahn, *Alb. Grammat.*, p. 41.

sancrit et l'*ἀνέρες* des Grecs. Nous avouerons que cette homophonie nous semble due à un pur hasard. Nous conjecturerions plutôt que le suffixe *ez*, *az*, *z* doit son origine aux pronoms *τσα* quelques-uns, *τσε* quelque chose, qui se retrouvent sans doute dans les composés *διτσα* et *σετσ'*. La ressemblance entre le suffixe des diminutifs et celui du pluriel en *z* se justifierait ainsi d'elle-même. Il convient, avant de passer à un autre paragraphe, de mentionner le pluriel *velazer* ou *velezer* (avec l'article défini *velezerit*), dans lequel Bopp voudrait voir une forme corrompue du scr. *bhrataras*. Nous croyons, nous, que *vela*, *vla* est un mot indigène n'ayant aucun rapport avec *bhrâtar*, que la syllabe *ez* qui est venue s'y joindre représente le suffixe de l'ancien pluriel en *ez*, et celle de *er* celui du pluriel en *era*. En un mot, le pluriel dans *velazer* serait exprimé deux fois.

§ 4. — LE PLURIEL DES SUBSTANTIFS MASCULINS EN *on*.

La liste de M. de Rada renferme ensuite un certain nombre de substantifs, dont le pluriel se terminant en *nj*, *nje* est considéré comme également irrégulier par les grammairiens. Ce sont :

Bugua poudre, pluriel *bugonje*.
Crua source, pl. *cronje*.
Druu bois, pl. *druunje*.
Θoua ongle, pl. *θonje*.
Gjuu genou, pl. *gjunje*.
Guu marais, pl. *guunje*.
Ljēēm aire, pl. *ljemenje*.
Pee fil, pl. *peenje*.
Perrua torrent, val, pl. *perrenje*.

M. Camarda mentionne encore *θeljpi* noyau, pl. *θeljpinje ; kertsi* (génitif *kertsiri*); *skop* bâton, pl. *skopinje ; pljaf* couverture de laine, pl. *plefinje ; χou* (génit. *χouri*) pieu, pl. *χounje* ; enfin *gjarper* (qui, dans le dialecte des Guègues, fait *gjarpen*), pl. *gjerpanje*.

Tous ces pluriels n'ont de l'irrégularité que l'apparence. Nous avons vu plus haut que les Albanais, à l'exception des Guègues, n'aiment généralement pas la nasalation à la fin des mots. Des formes comme *θoua, kroua, bugua, perrua* tiennent lieu des anciennes formes *θon, krôn* (encore aujourd'hui à Scodra *kroni* au nominatif déterminé), *bugon, perron*. L'*n* qui a disparu au nominatif indéfini reparaît au pluriel, mais soutenu par un *i* qui le rend mouillé et suivi d'un *e*, désinence de la grande majorité des masculins au pluriel. Des pluriels comme *iatronje* (de *iatrós* médecin), *zygonje* (du grec ζυγόν *joug*), et comme *te medenje-te* les grands, *te kekjinje-te* les méchants, ont été créés d'après une fausse analogie. D'ailleurs le Skipétar aime l'épenthèse d'une syllabe qui contient une nasale.

§ 5. — DES PLURIELS FÉMININS EN *e* ET DES PLURIELS MASCULINS EN *a*.

Nous avons déjà fait remarquer que l'*e* caractérise plus particulièrement le pluriel des masculins, l'*a* celui des féminins. Il y a, toutefois, des féminins qui admettent la désinence en *e*, puisqu'au pluriel défini on dit aussi bien *kembe-te* que *kemba-te, poulje-te* que *poulja-te* (1). On

(1) Camarda, p. 198.

trouve de même des masculins nombreux qui peuvent former le nominatif pluriel en *a*. M. Camarda cite notamment ceux qui se terminent en *mp* et *me,* par exemple *plump* plomb, plur. *plumba-te; demp* dent, plur. *dembate* et *dembete;* puis *mennime* pensée, plur. *mennime-te* et *mennima-te; pessime* souffrance, *vaitime* lamentation, *bakezime* baptême, etc. Prennent encore le nominatif pluriel en *a* les substantifs *bourre* homme, plur. *bourra; dem* veau, plur. *dema; derr* porc, plur. *derra; ljiss* arbre, plur. *ljissa; trim* jeune brave, plur. *trima,* etc., etc. Nous inclinerions à voir dans l'*a* de ce pluriel le reste du suffixe *era* dont la première partie aura été supprimée par voie de syncope. Dans le mot *derra* cette syncope paraît manifeste : *derrera* aurait été une véritable cacophonie.

§ 6. — DES INDÉCLINABLES DU NOMBRE.

Le grand nombre des masculins se terminant au nominatif pluriel en *e*, comme *shchemb* rocher, plur. *shchembe; zerch* cou, plur. *zerche,* etc., nous n'avons pas besoin d'en dresser la liste. Mais M. de Rada en cite qui ont perdu jusqu'à cette dernière marque de la différence du nombre, et sont devenus indéclinables, au moins quant au nominatif et accusatif pluriel de la déclinaison indéfinie. Les voici : *cazzik* chèvre, *golj* ruche, *men (morus)*, *gcuur* pierre, *lhes* chêne, *ljesh* cheveu, *veθ* pendants d'oreilles. *Sinaχé* pituite, et *stomaché* poitrine, élargissent au pluriel le son de l'*e*. *Druu* bois, qui généralement fait *drunje* au nominatif pluriel, reste quelquefois indéclinable.

Nous ne détacherons pas de la série des féminins que

contient la grammaire de M. de Rada ceux qui forment le nominatif pluriel en *a*. C'est, bien entendu, le grand nombre. Nous nous bornons à constater que beaucoup d'entre eux ont aussi la tendance à devenir indéclinables. Ce sont *argcoom* jachère, *ciuch* sommet, *deegch* rameau, *eem* mère, *eend* plaisir, *friim* souffle, *gcrich (os oris)*, *gjeem* tonnerre, *ljop* vache, *vap* chaleur, *voogh* vapeur. Sont absolument indéclinables au nominatif pluriel les féminins (et à coup] sûr ils n'ont pas été cités tous par M. de Rada) : *baθ* fève, *bes* foi, *boor* neige, *buuz* lèvre, *chepuz* chaussure, *delhe* brebis, *dit* jour, *drii* vigne, *gcoolj* bouche qui parle, *gjel* (la) vie, *gadii* et *chaadii* noblesse de port, *gcherreer* râteau, *guund* narine, *kiaf* nuque, *ljot* larme, *loob* tunique, *macce* chatte, *nepremte* vipère, *vool* courroux, *vuz* tonneau.

Il paraît résulter de ces recherches que les féminins sont bien plus encore que les masculins disposés à abandonner les suffixes qui caractérisent le nominatif et l'accusatif du pluriel indéfini.

§ 7. — PLURIEL FORMÉ A L'AIDE DE LA MODIFICATION DE LA VOYELLE RADICALE.

Les mots albanais formant leur pluriel à l'aide de la modification de la voyelle radicale ne sont pas très-nombreux; mais ils sont d'autant plus importants qu'ils ne paraissent pas avoir été empruntés à des idiomes étrangers et que le principe en vertu duquel ils sont fléchis doit avoir ses racines dans les viscères mêmes de la langue. Quelques-uns *semblent* adoucir la voyelle radicale

sous l'influence d'un *i* (ou peut-être d'un *u?*) renfermé dans la désinence, comme cela est arrivé dans les langues germaniques à partir de l'ancien haut allemand. Tels sont : *dash* bélier, plur. *desh ; gcard* haie, plur. *gcjerde ; gach* sanglier, plur. *gheke ; kaa* bœuf, plur. *kee ; ljach* réseau, plur. *ljéke ; natta* nuit, plur. *nette ; nappe* étoffe transparente, plur. *neppe ; plach* vieillard, plur. *plek ; rape* platane, plur. *repe ; sclave* esclave, plur. *scleve ; ziap* bouc, plur. *ziep. Djalje* ou *djalj* garçon, fait au pluriel *djelme,* comme s'il existait un singulier *djalme ; strate,* sous l'influence apparemment de l'*e* de la seconde syllabe, *stretera.* Dans les pluriels *gjerpinje* (tosque), *gjirpanje* (ghèg.), et *gjerpera* (albanais sicilien) qui vient d'un singulier *gjarpe* ou *gjerpe* (grec ἕρπης, ἑρπετόν?), il faut reconnaitre surtout des différences dialectales. Dans *derch* truie, plur. *dirk ; brek* colline, plur. *brigje ; stek* raie des cheveux, plur. *stigje,* on retrouve la série *teneo, continui ; lego, colligo,* etc.; dans *demb* dent, plur. *deemb,* celle de *venio, vēni ; lego, lēgi.* Il paraît bien évident que dans ces derniers exemples nous n'avons plus affaire à l'inflexion (*umlaut*), mais plutôt à la déflexion ou apophonie (*ablaut*).

L'apophonie a un caractère particulièrement albanais dans *recùal (cardus),* plur. *rrecolj ;* dans *rreshiel (soncus),* plur. *rreshelj ;* dans *kaal* cheval, plur. *kouej* ou *quelh.* Elle passe de l'*e* à l'*a* dans les masculins *θes* sac, plur. *θas ; rreθ* cercle, plur. *rraθ ;* et dans les féminins *ve* veuve (avec l'article défini *ve-ja*), plur. *vâ* (avec l'article défini *vâ-te*), et dans *re* (déf. *reja*), plur. *râ* (déf. *râ-te*) (1). Le même passage

(1) *Re* nuage, peut faire dans la déclinaison définie au génitif et datif singulier *ras* au lieu de *rees*, et à l'accusatif *ran* au lieu de *reen.*

de l'*e* à l'*a* se trouve encore dans *arez* guêpe, qui fait au pluriel *araz ;* l'*a* d'*arez* serait-il une simple prosthèse n'ayant pas de caractère radical? D'autres formes de l'apophonie se présentent dans les féminins suivants : *deer* porte, plur. *dier ; door* main, plur. *duar ; gcrua* femme, plur. *gcraa.*

§ 8. — CARACTÈRE PARTICULIER DU NOMINATIF DANS LA DÉCLINAISON ALBANAISE.

Les pluriels désignés par l'inflexion et l'apophonie portent une marque indélébile. Il n'en est pas de même de ceux qui sont exprimés par des désinences, si longues fussent-elles. Le progrès de l'analyse les réduit de plus en plus quand il ne les détruit pas tout à fait, comme cela arrive fréquemment dans l'albanais. Il y avait d'ailleurs des raisons particulières pour affaiblir de plus en plus les suffixes du nominatif pluriel. Ce nominatif, comme nous le verrons plus tard, avait encore une désinence spéciale dans la déclinaison définie, et cette seconde désinence rendait le maintien de la première moins nécessaire. Puis le nominatif n'est pas placé dans l'idiome des Skipétars sur la même ligne que les autres cas, comme cela arrive dans les langues indo-européennes. Il y forme comme le thème du pluriel tout entier, auquel les suffixes qui désignent les autres cas viennent s'ajouter. C'est le système adopté par le turc et le magyar. Dans l'ossète, quoique cet idiome passe pour être un membre de la famille indo-européenne, le pluriel a son exposant à lui qui est inséré entre le radical et les suffixes des cas restant les mêmes

que ceux du singulier. Voici un échantillon de ce genre de déclinaison :

	SINGULIER.	PLURIEL.
Nom., acc., voc.	*tsiw* moineau.	*tsiw-t'-a.*
Génitif, locatif.	*tsiw-i.*	*tsiw-t'-i.*
Datif.	*tsiw-én.*	*tsiw-t'-en.*
Instrum., ablat.	*tsiw-ei.*	*tsiw-t'-ei.*

On voit que l'ossète emploie un procédé beaucoup plus logique que le grec et le latin, qui ont au pluriel des terminaisons qui diffèrent absolument de celles du singulier.

§ 9. — DÉCLINAISON DU PLURIEL INDÉFINI.

Le pluriel indéfini ajoute au génitif et au datif, à la forme du nominatif devenue thème, le suffixe *ve;* seulement, lorsque le nom est au génitif, il doit être précédé en même temps du pronom démonstratif *te.* Le génitif peut encore se terminer par *sh* et l'ablatif par *shi*, lorsqu'il n'est pas rendu par la préposition *câ* (ou *ncâ*) qui régit le nominatif (1). L'accusatif est identique au nominatif. Les désinences de tous les cas, excepté naturellement le nominatif, sont d'ailleurs les mêmes pour les masculins comme pour les féminins.

PLURIEL INDÉFINI DES MASCULINS.

Nom.	*Vel-ez-er* frères.	*Ronz-e* lacs.	*Kee* bœufs.
Génit.	*Vel-ez-er-sh* ou *te velezerve.*	*Ronz-e-sh* ou *te ronz-e-ve.*	*Kee-sh* ou *te kee-ve.*

(1) D'après de Rada, les prépositions *câ* (gr. ἀπό) et *te, tech* dans, sont à proprement parler des adverbes. *Câ ai,* c'est-à-dire *ab* ou *ex illo,* se dirait pour *câ ēē ai,* c'est-à-dire *unde est ille,* et *tech ai* en lui, pour *te cu ēē ai* là où il est. (*Grammat.,* p. 91.)

Datif.	*Vel-ez-er-ve.*	*Ronz-e-ve.*	*Kê-ve.*
Acc.	*Vel-ez-er.*	*Ronz-e.*	*Kee.*
Abl.	*Vel-ez-er-shi* ou *cà vel-ez-er.*	*Ronz-e-shi* ou *cà ronz-e.*	*Kê-shi* ou *câ kee.*

PLURIEL INDÉFINI DES FÉMININS.

Nom.	*Vash-a* jeunes filles.	*Ljulje* (1) ou *Ljuljie.*	*Dier* portes.
Génit.	*Vash-a-sh* ou *Te vash-a-ve.*	*Ljulje-sh* ou *Te ljulje-ve.*	*Dier-sh* ou *te dier-ve.*
Datif.	*Vasha-a-ve.*	*Ljulje-ve.*	*Dier-ve.*
Acc.	*Vash-a.*	*Ljulje* ou *Ljuljie.*	*Dier.*
Abl.	*Vash-a-shi* ou *câ vasha.*	*Ljulje-sh* ou *câ ljulje.*	*Dier-shi* ou *câ dier.*

§ 10. — DÉCLINAISON DU PLURIEL DÉFINI.

Pour former du pluriel indéfini le pluriel défini, il suffit d'ajouter le *t* démonstratif aux désinences de tous les cas, y compris, bien entendu, le nominatif. Seulement le suffixe *sh* n'est plus admis au génitif, apparemment pour éviter le cumul des consonnes, surtout dans des noms terminés par une consonne et indéclinables, comme *cazzik* (*hœdus*). D'un autre côté, le petit mot *te* qui précède tous les noms au génitif de la déclinaison indéfinie est transformé en *se* devant les noms *féminins,* l'*s* étant considéré par les Skipétars comme une lettre plus douce et étant employé par eux de préférence pour désigner le genre féminin. C'est ainsi que les Albanais disent *attij* à lui, mais *assai* à elle; *chetiij* à celui-ci, *chesai* à celle-ci, *i tiij* (appartenant à un nom du genre masculin, allemand *sein*), *c sai* (appartenant à un nom du genre féminin, allemand *ihr*), etc. Il suffira de présenter les paradigmes d'un mas-

(1) Cette forme est semblable au nominatif de la déclinaison définie.

culin et d'un féminin pour donner une idée très-nette du pluriel défini :

	MASCULINS.	FÉMININS.
Nom.	*Velezer-t* ou *velezer-it* (*i* euphonique) les frères.	*Ljulje-t* ou *Ljuljie-t* les fleurs.
Génit.	*Të velezer-ve-t.*	*Së ljulje-ve-t.*
Datif.	*Velezer-ve-t.*	*Ljuljie-ve-t.*
Acc.	*Velezer-it.*	*Ljulje-t* ou *ljuljie-t.*
Abl.	*Velezer-shi-t* ou *cà velezer-it.*	*Ljulje-shi-t* ou *cà ljuljie-t.*

Nous ne partageons pas l'avis de M. Camarda, d'après lequel le suffixe *ve* serait identique au sanscrit *abhi* et au grec φι. Bopp a mieux vu (1) en identifiant *ve, vet* avec le pronom *vete* soi-même, dont le premier sens paraît avoir été *seul, isolé*. Ce pronom est adjectif aussi, et comme tel il désigne des hommes veufs ou des femmes veuves (*bour i vè* et *gcrua e vê*). Quant au suffixe *shi, sh,* Bopp se demande (2) s'il faut le rapporter au suffixe du génitif pluriel primitif en *sam* ou *shâm*, ou aux locatifs pluriels en *su, shu,* formes abrégées du pronom réfléchi *svá*. Mais le suffixe *shi* servant, en albanais surtout, à marquer l'ablatif, nous serions plutôt disposé à y voir une forme adoucie de *tshe,* qui, chez les Guègues, a le sens de : *à partir de* (3). — Dans le *te* qui précède le génitif, nous ne pouvons pas, comme fait M. de Rada, reconnaître la préposition qui s'écrit de la même manière, et dont la forme la plus compléte est τεκ. Non, ce *te* est purement pronominal ; comment se transformerait-il sans cela en *se* devant le génitif du pluriel défini des féminins? Il est vrai qu'il subsiste

(1) Page 62, note 16.
(2) *Ueber das Albanische,* p. 5-7.
(3) Hahn, *Dictionnaire alb.,* p. 233, à l'article *Von-an.*

quelques difficultés en dépit de cette explication. Pourquoi changer *te* en *se* dans le génitif du pluriel défini, quand on ne le fait pas dans le génitif du pluriel indéfini? *Réponse :* Précisément parce que, lorsque le pluriel est indéfini, la langue ne tient pas à y faire ressortir le genre. — Mais pourquoi, lorsqu'on change *te* en *se,* ne pas changer en même temps en *s* le *t* de la désinence du génitif pluriel défini, comme on fait le génitif singulier défini? *Réponse :* Justement parce qu'il importe de désigner le genre d'une manière plus nette dans les objets isolés, et que le *t* était destiné, une fois pour toutes, à désigner le pluriel défini des masculins aussi bien que des féminins.

§ 11. — REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA DÉCLINAISON DES PLURIELS DÉFINIS ET INDÉFINIS.

Lorsqu'on embrasse d'un seul regard le tableau de la déclinaison du pluriel en albanais, on découvre aisément la cause qui a amené déjà et qui amène tous les jours davantage la chute des suffixes *-era* et *-ez* qui, à l'origine, paraissent avoir caractérisé le pluriel (défini ou indéfini) d'un nombre beaucoup plus grand de substantifs masculins. Ce sont les désinences des cas d'abord auxquelles est venu se surajouter l'article défini postpositif *te* ou plus court *t* (chez les Guègues et même chez les Tosques on entend encore aujourd'hui *te?*) qui ont pesé de tout leur poids sur les thèmes et qui tendent à les réduire à leur plus simple expression. Le plus souvent ces thèmes ont conservé au nominatif pluriel les suffixes *a* et *e*. Mais beaucoup d'entre eux les laissent tomber, l'article postpositif *t* suffisant à

signaler la présence d'un nom au pluriel. La langue, comme on sait, est économe dans l'emploi de ses moyens; elle les simplifie autant que possible : c'est par le plus petit effort qu'elle veut atteindre son but, qui est de rendre clairement la pensée. La langue des Skipétars s'offre à nous dans un état de transition. Si elle ne se fixait pas, dans ce moment même, entre les mains de poètes et d'écrivains de renom, elle nous serait apparue peut-être un ou deux siècles plus tard sous la forme d'une langue complètement analytique.

L'article postpositif *t* s'attachant au thème, le ronge quelquefois et le mutile. Cela arrive surtout lorsque le thème se termine en *l* et *lj*, par exemple *djalj* diable, plur. *djajte; kopilj* domestique, plur. *kopijte; deli* veine, plur. *dejte; engjel* ange, plur. *engjejt;* fil (*filum*) plur. *fijte; kiel* ciel, plur. *kielte* et *kjeijte;* υλὶ étoile, plur. υλετ, υλτ, υjετε et υjτε; φενδυελ alène, plur. φενδύειjτε; *i vogeli* le petit, plur. *vogeijte* ou *vegjijete* (albanais de la Sicile); *kalj* cheval, plur. *kouajte*, σουαλ semelle, plur. συειτε.

Mais non seulement la liquide *l*, d'autres liquides, l'*n* et l'*r*, succombent pareillement dans l'union du thème et de l'article, par exemple *kekjijte* les méchants, pour *kekjinte;* γjερπιjτε pour γjερπινjετε, σκεμβιjτε, pour σκεμβινjετε, et *bijte* pluriel de *bir* fils (1).

Nous citerons enfin comme tout à fait irréguliers *δente* les brebis, du singulier *δelje* (déclinaison définie *δeljeja*), et *shyeite* râteaux, de *shati*. Chez les Guègues, le pluriel de ce substantif est *shata-te*.

Dans une foule de cas, le thème du pluriel se réduit à

(1) Camarda, p. 200.

sa plus simple expression et devient pour ainsi dire indéclinable, par exemple dans *fre-te* les freins pour *frere-te;* dans *kjen-te* les chiens (pour *kjenete*), dans *grour-te* les blés, de *grour*. — Les Guègues préfèrent dire *groun*, *grounte*. C'est ainsi que l'on peut dire *vrektouarete* assassins, et *vrektouar-te,* etc. (1).

Note. — Nous avons vu qu'il y avait une certaine relation entre la désinence *ez* du nominatif pluriel et le suffixe *eza, eze* des diminutifs. Une relation analogue subsisterait-elle entre la désinence *onj* du pluriel et la même désinence servant à former des féminins? Nous signalerons *skjipon* (défini *skjiponi*) vautour, *skjiponje* femelle du vautour; *ouik* loup (défini *ouikou*), *ouikonje* louve; *mize* mouche (défini *mïzea*) et *mishkonje* cousin (les deux formes ici appartiennent à des féminins) (2). Ces coïncidences seraient-elles l'effet du hasard, ou faudrait-il admettre que l'être féminin, considéré comme véhicule de reproduction, ait été traité par la grammaire comme un être collectif, sans que pour cela ce collectif d'un nouveau genre puisse entraîner, comme d'autres mots de même espèce (*bota* monde, *χalk* foule, *asker* armée, et même *tshe* ce qui), le pluriel du verbe (3) ?

(1) Hahn, *Gramm. alb*, p. 33.
(2) Id., *ib.,* p. 41.
(3) Id., *ib.,* p. 39.

CHAPITRE III

DÉCLINAISON DU SINGULIER. — DU SINGULIER INDÉFINI

§ 1er. — PRINCIPES ET RÈGLES.

Ce qui caractérise la déclinaison albanaise au singulier indéfini comme au pluriel indéfini, c'est que le nominatif, en tant que cas, n'a point de terminaison. Le suffixe que le plus souvent il prend au pluriel ne sert qu'à indiquer le nombre et diffère, en général, suivant qu'il s'agit de substantifs masculins ou de substantifs féminins. Le nominatif sert simplement de thème auquel viennent s'ajouter les désinences des autres cas, ainsi que l'article défini. Au singulier indéfini, le nominatif est figuré par le thème *nu*, sans distinction du genre; *velà* frère, *ronz* lac, *caa* bœuf, *krache* épaule, etc., sont masculins; *vash* jeune fille, *ljulje* fleur, *dêre* porte, sont féminins; ils restent, les uns et les autres, invariables dans les cas directs; c'est seulement dans les cas obliques que les genres sont marqués par des suffixes différents. Les suffixes sont *u* et *i* pour les masculins, *ie* pour les féminins. Le nom au génitif, à quelque genre qu'il appartienne, est précédé du pronominal *te*.

Les suffixes *i, u, ie* n'indiquent nullement *la nature* des rapports qui unissent les noms aux verbes ou à d'autres noms. Comment les indiqueraient-ils, puisqu'ils res-

tent les mêmes dans les trois cas du génitif, du datif et de l'ablatif? Ces rapports ne peuvent être rendus d'une manière un peu précise que par des prépositions ou le pronominal *te*. Les suffixes ne sont donc que des exposants de genres, de véritables articles, un premier degré de détermination. L'article masculin est *u*, lorsque le thème se termine par une gutturale ou les voyelles *a, e* et *i*, par exemple *bark-u* le ventre, *fik-u* la figue, *vela-u* le frère, *njer-u* l'homme, *Noè-u* Noé. Il est *i* dans *gur-i* la pierre, *prift-i* le prêtre, *zot-i* le maître, *Demetro-i* Demétrius, *Nicolo-i* Nicolas (1). Toutefois, cette règle, qui se retrouve aussi dans la conjugaison, n'a rién d'absolu. Hahn, au lieu de *vela-u*, écrit *vela-i;* et, en général, tous les thèmes terminés par les voyelles *e, a* et *u* peuvent prendre l'article *i* lorsqu'il est séparé du nom par un *r* épenthétique, par exemple *gje-r-i* la chose, *gji-r-i* le sein, *δre-r-i* la biche, *zê-r-i* la voix, *fre-r-i* le frein, *χou-r-i* le pieu, etc. Les Guègues remplacent volontiers l'*r* par une nasale qui alors est considérée comme la dernière lettre du thème. Ainsi de *tra* poutre, les Tosques forment *tra-u* ou *tra-ri;* les Gnègues, au contraire, de *trã, tra-n-i*. Ces derniers disent *lĩ, li-n-i; mĩ* souris, *mi-n-i; frê, fre-n-i; kuseri, kuseri-n-i;* les Tosques, au contraire, *lĩ, li-ri; mî, mi-u; kuseri, kuseri-u; frê, frê-r-i*. En roumain on trouve *frẹnu, frẹu*. Remarquable est *luã, lua-n-i*, où l'*u* du thème paraît avoir été amené par la consonne *l*.

C'est le latin *leo, leonem*. L'albanais a remplacé l'*o* primitif par la diphthongue *ua*. Hahn cite encore comme admettant deux formes :

(1) Miklosich, II, p. 80.

Trou-r-i cervelle ou *trou-ja* (féminin).
Drou-r-i perche ou *drouja* (féminin).
Bri-r-i corne ou *bri-u.*
Muli-r-i moulin ou *muli-u.*
Ouli-r-i olivier ou *ouli-ou* (plur. *oulinjte*).
Sy-r-i œil ou *sy-ou* (1).

§ 2. — PARADIGMES.

Voici maintenant quelques paradigmes du singulier indéfini :

MASCULINS.

Nom.	*Velâ* frère.	*Zogch* oiseau.	*Ronz* lac.	*Caa* bœuf.
Génit.	*Të vela-u.*	*Të zogch-u.*	*Të ronz-i.*	*Të câ-u.*
Datif.	*Vela-u.*	*Zogch-u.*	*Ronz-i.*	*Câ-u.*
Acc.	*Vela.*	*Zogch.*	*Ronz.*	*Caa.*
Abl.	*Vela-u* ou *cà velà.*	*Zogch-u* ou *cà zogch*	*Ronz-i* ou *cà ronz.*	*Ca-u* ou *encâ caa.*

FÉMININS.

Nom.	*Vash* jeune fille.	*Ljulje* fleur.	*Gcrua* femme.	*Dere* porte.
Génit.	*Të vash-ie.*	*Të ljulj-ie.*	*Të gcrua-je.*	*Të der-ie.*
Datif.	*Vash-ie.*	*Ljulj-ie.*	*Gcrua-je.*	*Der-ie.*
Acc.	*Vash.*	*Ljulje.*	*Gcrua.*	*Dere.*
Abl.	*Vash-ie* ou *cà vash.*	*Ljulj-ie* ou *cà ljulje.*	*Gcrua-je* ou *cà gcrua.*	*Der-ie* ou *cà dere.*

§ 3. — OBSERVATIONS SUR LES SUFFIXES *i*, *u*, *ie* (ET *e*).

Nous n'hésitons pas à dire avec M. Miklosich que les deux formes de l'article masculin *i* et *u* ne peuvent pas

(1) On a remarqué l'emploi différent de l'*i* et de l'*u* dans la troisième personne du singulier de l'aoriste. On dit *prek-u* il a touché, *vra-u* il a tué, *sherbe-u* il a servi ; mais en revanche : *erδ-i* il est venu, *lid-i* il a lié, *kendo-i* il a chanté. (Miklosich, II, p. 80.)

avoir d'origine différente. Nous supposons même que la plus ancienne est *u ; i* n'en est que la forme adoucie, amincie. On descend facilement de l'*u* à l'*i* comme, sous la pression de l'accent, on est plus disposé à dire *maximus* que *maxumus*. Mais ce n'est que par l'apophonie que de l'*i* on pourrait remonter à l'*u;* encore, pour y remonter, faudrait-il passer par l'*a*, au moins dans les langues germaniques. Nous retrouvons cet *u* pronominal dans *asthou* et *keshtou* ainsi, dans *kou* et *ketou* ici, dans *mou* et *moun* jusqu'à, dans χou, *terchoun* et *tetχoun* viens çà ; et si l'on considère l'étroite parenté qui unit les pronoms personnels aux adverbes, nous pourrons reconnaître cet *u* jusque dans *ou*, *oun* ou *ouna* moi (1).

Il serait bien possible que le suffixe *i* eût désigné d'abord, en dehors de certains masculins, tous les féminins en général. Ce n'est que plus tard qu'on aura donné aux féminins un *a* pour exposant. Cet *a* précédé de l'*i* primitif, qui aurait été conservé, se serait affaibli en *e*, et c'est ainsi que se serait formé le suffixe *ie* du singulier indéfini des féminins. Hahn, il est vrai, n'a semblé attribuer à l'*i* de ce suffixe qu'une valeur purement phonique. Il forme le génitif de χεννε lune, comme le nominatif, et il divise χενν-ε. Le génitif de δί, chèvre, pour lui est δι-ε, mais celui de βε œuf, βε-j-ε (2).

N'oublions pas que l'*i* est réellement l'article prépositif des adjectifs lorsqu'ils sont au masculin et que, lorsqu'ils sont au féminin, ils sont précédés d'un *e*.

(1) Comparez ce que nous avons dit sur l'origine du pronom de la première personne dans notre article sur le suffixe *am*. (*Revue de philologie,* 1878.)

(2) Hahn, *Gramm.*, p. 31.

§ 4. — D'UNE IRRÉGULARITÉ APPARENTE.

Il y a un certain nombre de noms masculins dont le thème semble différer sensiblement de la forme adoptée pour les cas obliques. Ce sont les mots en *oua* dont nous avons parlé plus haut, comme formant leur pluriel indéfini en *-nje,* et le pluriel défini en *-njet*. Ces mots contractent dans les cas obliques du singulier indéfini *oua* en *o* et font suivre cet *o* de l'article *i*. Tels sont *buhua* ou *bugua* poudre, *θua* ongle, *ftua* (lat. *cydonium,* italien *cotogna*, français *coing*), *perrua* val, ζύγουα joug, *ljangua* lévrier, *pagua* paon, *poketua* fer à cheval. Ils font au génitif, datif et ablatif *θo-i, fto-i, kro-i*, etc., etc.

Nous plaçons ici la déclinaison de ces mots d'après un paradigme de M. de Rada :

	SINGULIER INDÉFINI.	PLURIEL INDÉFINI.	PLURIEL DÉFINI.
Nom.	*Buhua* (ou *bugua*) poudre.	*Bugonje.*	*Bugonjet.*
Génit.	*Të bugo-i.*	*Bugonjsh* ou *të bugonjeve.*	*Të bugonjevet.*
Datif.	*Bugo-i.*	*Bugonjeve.*	*Bugonjevet.*
Acc.	*Bugu-a.*	*Bugonje.*	*Bugonjet.*
Abl.	*Bugo-i* ou *cà bugua.*	*Bugonjeshi* ou *cà bugonje.*	*Bugonjeshit* ou *cà bugonjet.*

La cause de cette irrégularité est dans la répugnance que l'albanais éprouve pour la désinence fortement nasalée *on*. Il la maintient pourtant au pluriel en mouillant l'*n* et en le faisant suivre d'un *e* mi-muet. Mais dans le thème nu (nominatif singulier indéfini), il transforme la finale *on* en la diphthongue *ua* (V. plus haut). Dans les cas obliques

exprimés par l'article *i*, l'*o* primitif reparaît, mais l'*n* a été retranché. Toutefois, on trouve à côté de *lango-i* aussi, *langon-i ; temo-ni* gouvernail, à côté de *tomo-i ; kapon-i* (roumain *kepun*) à côté de *kapo-i;* enfin *lis i fton-it* coignassier, à côté de *fto-it.*

§ 5. — DU SINGULIER DÉFINI.

MASCULINS.

M. de Rada fait observer que le nominatif singulier des masculins de la déclinaison définie est identique au génitif singulier des mêmes masculins fléchis d'après la déclinaison indéfinie. Il cite :

Nom. indéfini.	*Aveljak* sillon.	*Vëlaa* frère.	*Gjii* sein.
Gén. indéfini.	*Aveljak-i* de sillon.	*Vëlâ-u* de frère.	*Gjî-r-i* de sein.
Nom. défini.	*Aveljak-i* le sillon.	*Vëlâ-u* le frère.	*Gjî-r-i* le sein.

Ce savant albanophile ne nous dit point s'il considère cette coïncidence comme un effet du hasard ; car on ne comprend pas, en vérité, qu'une langue quelconque puisse employer la même forme pour exprimer des notions aussi différentes que *le* frère et *de* frère, *le* sein et *de* sein, *le* sillon et *de* sillon, l'article partitif français donnant au nom qu'il précède presque la valeur d'un adjectif. Le fait est que les désinences *i, ri, u* désignent moins le génitif qui a besoin d'être précédé du pronominal *te* que le datif et l'ablatif; encore l'ablatif, comme le locatif (qui, dans l'albanais, affecte rarement une forme particulière), sont-ils rendus surtout par des prépositions : *cà ronz* (*a lacu*), *ndé ronz (in lacu).*

Nous sommes arrivés au point cardinal de la déclinaison albanaise : celle-ci ne connaît pas de flexion proprement dite. Les suffixes *i*, *ri*, *u* n'indiquent pas les cas, puisque ces derniers sont exprimés par des prépositions ou, comme le génitif, par un pronominal indiquant origine, possession, rapport étroit enfin. Ces suffixes ne servent qu'à définir davantage les noms auxquels ils se joignent, à les mettre en relief; ils ajoutent quelque chose au nominatif qui est absolument indéterminé; ils marquent ainsi un premier degré de détermination. S'agit-il de les faire passer à la déclinaison définie, ils ont besoin d'être déterminés, définis ultérieurement; ils montent au second degré, tandis que le nominatif d'indéfini devenant défini, obtient le premier. Il est donc naturel que le nominatif singulier des masculins de la déclinaison définie prenne le suffixe des cas obliques des mêmes masculins fléchis d'après la déclinaison indéfinie. Que l'on compare :

	DÉCLINAISON INDÉFINIE.	DÉCLINAISON DÉFINIE.
Nom.	*Aveljak* sillon, 0 (thème nu).	*Aveljak-i* le sillon, 1er degré.
Génit.	*Të aveljak-i*, 1er degré.	*Të aveljak-i-t*, 2e degré.
Datif.	*Aveljak-i*, 1er degré.	*Aveljak-i-t*, 2e degré.
Abl.	*Aveljak-i*, 1er degré.	*Aveljak-i-t*, 2e degré.

En effet, le même *t* qui sert à donner une entière détermination au pluriel sert à remplir les mêmes fonctions auprès du singulier des masculins. Ce *t* est donc encore un simple article qui n'indique pas même le nombre et qui, à l'origine, ne paraît pas même avoir indiqué la différence des genres.

Il y a, toutefois, une trace de flexion dans le singulier de la déclinaison définie. C'est l'*n* de l'accusatif marquant

la passivité du nom auquel on l'ajoute. Cet *n* est tout à fait isolé dans le système de la flexion nominale ; aussi pensons-nous que son introduction dans le système de la déclinaison albanaise pourrait être due à des influences indo-européennes. Cet *n*, il est vrai, est suivi d'un *e* dans les anciens dialectes guègue et tosque ; Hahn écrit *μικ-νε* l'ami, *νjερι-νε* l'homme, *μαλλj-ινε* la montagne, *χεννε-νε* la lune, *βε-νε* l'œuf, *δι-νε* la chèvre, etc. Mais ce fait même trouve une analogie dans la langue gothique (1). L'*n* en question vient se joindre le plus souvent à la désinence du nominatif défini, en sorte que l'accusatif indéfini qui, comme le nominatif indéfini, est identique au thème nu, en devenant défini, passe immédiatement au second degré. Ainsi :

Accusatif. $\mathit{Aveljak}\text{-}\overset{1}{\mathit{i}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$ le sillon.
$\mathit{Kjen}\text{-}\overset{1}{\mathit{i}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$ le chien.
$\mathit{Ulk}\text{-}\overset{1}{\mathit{u}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$ le loup.
$\mathit{Gj\hat{i}}\text{-}\overset{1}{\mathit{ri}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$ le sein.

Il est à remarquer que les noms qui se terminent en *aa, ee, ii* préfèrent joindre l'*n* au thème nu. Il vaut donc mieux dire : $\mathit{velaa}\text{-}\overset{1}{\mathit{n}}$ le frère, $\delta\mathit{ee}\text{-}\overset{1}{\mathit{n}}$ la terre, $\mathit{njeri}\text{-}\overset{1}{\mathit{n}}$ l'homme, que $\mathit{vela}\text{-}\overset{1}{\mathit{u}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$, $\delta\mathit{e}\text{-}\overset{1}{\mathit{u}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$, $\mathit{njeri}\text{-}\overset{1}{\mathit{u}}\text{-}\overset{2}{\mathit{n}}$ (2).

M. de Rada, qui a une connaissance si profonde de l'idiome albanais, nous apprend qu'il a subsisté des traces d'un sixième cas, le locatif. Au pluriel, il est vrai, et au singulier de la déclinaison indéfinie, ce cas est identique pour sa forme au nominatif, et pour le sens il est rendu

(1) Voir Bopp, *Ueber das Albanische,* p. 4, qui compare le gothique *i-na* lui, à l'article suffixe des Albanais *ινε*.

(2) De Rada, p. 23, note.

par M. de Rada par les prépositions *nde* et *nder*. M. de Rada a seulement oublié de nous dire pourquoi il place *nde* constamment devant le singulier, et *nder* devant le pluriel. En effet, Hahn ne semble pas faire cette distinction, puisque nous trouvons dans son dictionnaire la phrase suivante : εμβαιj ενδερ μεντ « je retiens dans mon esprit. »

Quoi qu'il en soit, d'après M. de Rada, la déclinaison définie du singulier des masculins a un suffixe particulier pour le locatif; c'est encore le *t*, mais ajouté au nominatif indéfini, par exemple *vool* élan impétueux, locatif : *nde vool-*[1]*t* (1er degré); de même *nde gjii-*[1]*t* (et non pas *gji-ri*[1]*-t*[2]), et *nd' aveljakë-*[1]*t*. L'*e* dans *aveljaket* est purement euphonique. Si le locatif était formé du nominatif défini, il aurait fallu *aveljak-i*[1]*-t*[2]. Ce qui confirme l'opinion de M. de Rada sur le locatif singulier de la déclinaison définie, c'est que ce cas conserve l'exposant *t* même dans la déclinaison définie des féminins, quoique ces derniers remplacent le *t* par un *s* dans les autres cas obliques du singulier, ainsi : *nde der-t* ou *deret* dans la porte (nominatif indéfini *dere* porte), *ndë foljee-t* dans le nid (nominatif indéfini *folje* nid).

§ 6. — DU SINGULIER DÉFINI.

FÉMININS.

On se souvient qu'aux cas obliques du singulier indéfini, les féminins prennent le suffixe *ie*. Pour arriver à la pleine détermination de la déclinaison définie, il leur faut un suffixe de plus. Pour les masculins, c'était le suffixe *t*;

ce *t* s'adoucit en *s* pour les féminins. Le pronominal *të* qui précède le génitif des masculins devient également *së* pour les féminins. Voici un paradigme de leur déclinaison au singulier défini :

	DÉCLINAISON INDÉFINIE.	DÉCLINAISON DÉFINIE.
Nom.	*Vêr-e* printemps, 1er degré.	*Vêre-a*, 2e degré.
Génit.	*Së vêr-ie*, 1er degré.	*Së ver-ie-s*, 2e degré.
Datif.	*Vêr-ie*, 1er degré.	*Vêr-ie-s*, 2e degré.
Abl.	*Vêr-ie* (1er degré) ou *cà vêre*.	*Vêr-ie-s* (2e degré) ou *cà vêre-a*.
Acc.	*Vêre*, 1er degré.	*Vêr-ie-n*, 2e degré.
Loc.	*Ndë vêr-e*, 1er degré.	*Vêre-t* ou *vêr-t*, 2e degré.

Si la déclinaison définie des féminins était calquée entièrement sur celle des masculins, le nominatif des premiers devrait se terminer en *-ie*. Mais, d'un côté, la plupart des féminins ont la désinence *e* déjà au nominatif indéfini, — ce qui constitue un premier degré de détermination ; — d'un autre côté, la langue albanaise éprouve le besoin de faire ressortir vivement la différence des sexes et des genres. Voilà pourquoi elle ajoute un *a* à la désinence du nominatif de tous les féminins qu'elle veut complètement déterminer. Il en résulte que les féminins, comme les masculins, forment les cas obliques du singulier en ajoutant les suffixes au thème nu (*vêr*) ; mais le thème nu a cessé d'être identique au nominatif indéfini, au moins en ce qui concerne les féminins en *e*, — et le nominatif défini ayant son suffixe propre, ne sert plus de thème aux cas obliques définis. L'*e* du nominatif indéfini est ou mi-muet ou ouvert. Lorsqu'il est mi-muet, Hahn a soin de l'indiquer en le soulignant ; il écrit βαιζε-α, jeune fille ; θικε-α, le couteau ; de Rada, au contraire, *vaiζ-a* qu'il fait venir du

nominatif indéfini *vaiz,* ou *θicchâ* pour *θicchea*, avec suppression de l'*e* qu'il maintient au nominatif indéfini *θiche*. De Rada fait remarquer que l'*s* des cas obliques définis doit s'ajouter aux désinences, non pas des cas obliques indéfinis, mais à celle du nominatif indéfini; il écrit *θiches* et même *θichs*. Il avoue néanmoins que cet *e* mi-muet peut prendre corps et que *trastè* sac peut se décliner *së trastês,* ou même *trastes, trastên* ou même *trasten.* — La déclinaison *ies,* telle que nous l'avons donnée plus haut, est surtout en usage dans les colonies italiennes. Nous la considérons comme étant de beaucoup la plus ancienne.

Lorque le thème du féminin est déjà terminé en *a,* cet *a* ne se confond nullement avec l'*a* du nominatif défini, mais un *j* est inséré entre les deux *a,* par exemple *gcrua* femme, *gcrua-ja* la femme. On peut supposer que ce *j* est le reste de la désinence *ie* des cas obliques indéfinis. On complète de la même manière les thèmes féminins terminés en *e* accentué, par exemple φολjε nid, φολjε-jα (de Rada *foljê-a*), χε ou χιε ombre, χε-jα (de Rada *χêa*). De même βε βε-jα, ρε ρεjα, etc. Il est certain qu'à cause du concours des voyelles qui a lieu dans la déclinaison des féminins, les formes de cette déclinaison ont quelque chose de flottant. Ainsi M. de Rada fait de *mare* arbousier, *mari-a* l'arbousier; mais de *dêre* porte, il fait *dêr-a* la porte. Camarda admet que νουσε fiancée peut, au nominatif défini, faire νουσε-jα aussi bien que νουσ-jα ; mais dans les cas obliques il retranche le *j*, donc : νουσ-ες et à l'accusatif νουσε-ν. Mais ce *j*, il le conserve dans la déclinaison indéfinie, donc : νουσε (nominatif), νουσ-ιε (génitif et datif). C'est ainsi que de χερε heure il fait χεριε dans les cas

obliques indéfinis, et χερε-ς dans les cas obliques définis (de même à l'accusatif : χερε-ν).

Il y a aussi un grand nombre de thèmes féminins en *i*. Lorsqu'ils prennent la désinence *a* du nominatif défini, ils ont une fausse ressemblance avec les noms grecs abstraits en ία, par exemple δjαλεζί-α la diablerie, jενία la race. Pour se désabuser, on n'a qu'à songer à d'autres noms albanais en ι qui désignent des objets concrets, comme γαργί-α la lance, κερθί-α le nombril. Ce sont sans doute ces thèmes auxquels il faut ajouter ceux qui, comme λjουλjε fleur, φολjε nid, ont déjà un *j* dans leur dernière syllabe, qui ont contribué à faire retrancher l'ι et d'autres fois l'*e* du suffixe de la déclinaison indéfinie *ie*. Voici en effet comment κερθί-α est décliné par M. Camarda :

Nominatif.	κερθί-α.
Gén. Dat.	κερθῖ-ς pour κερθι-ε-ς.
Ablatif.	κερθῖ-ς.
Locatif.	κερθι-ε-τ.
Accusatif.	κερθι-ε-ν.

Quelques thèmes masculins en *e*, entraînés par une fausse analogie, forment leur nominatif défini, comme les féminins, en *a*, par exemple τάτε-α grand-père, λjάλjε-α frère aîné ; et comme il y a quelques thèmes féminins en *o*, par exemple ρουδο-jα la laine fine, μυρο-jα l'arome, ils se sont fait suivre de même par quelques thèmes masculins en ο et ου, comme ξίλου-α fléau (grec ξύλον), βάστου-α bâtard, etc., puis d'autres tels que *Seppa, Lucca, Groppa, Brescia* (1).

Pour nous couvrir d'une autorité qui n'admet guère de

(1) De Rada, *Gramm. alb.*, p. 26.

réplique, nous donnons ici la déclinaison du singulier défini de *ljouljia* la fleur, *dêra* la porte, et *foljêa* le nid, d'après de Rada.

Nom.	*Ljulj -i* + *a* 2
Génit.	*Së ljulj -ie* + *s* ou *-es* 2.
Datif.	*Ljulj -ie* + *s* ou *-es* 2.
Acc.	*Ljulj -ie* + *n* ou *-en* 2.
Ablat.	*Ljulj -es* 2 ou *cà ljuljia.*

Nom.	*Foljê-a* (p. *folje-ja*) 2.	*Dêr-a* (p. *dere-a*) 2.
Génit.	*Së folje-e-s* (p. *folje-ie-s*) 3.	*Së dêr-ie-s* ou *e-s* 2.
Datif.	*Folje-e-s* (p. *folje-ie-s*) 3.	*Dêr-ie-s* ou *e-s* 2.
Acc.	*Foljé-e-en* (p. *folje-ie-n*) 3.	*Dêr-ie-n* ou *e-n* 2.
Locat.	*Nde folje-e-t* (p. *folje-ie-t*) 3.	*Nde dêr-et* ou *dêr-t* 2.
Ablat.	*Folje-e-s* (p. *folje-ie-s*) 3.	*Dêr-ie-s* ou *-e-s* 2.

Nous avons dit plus haut que la plupart des féminins se terminaient déjà au nominatif indéfini en *e* (1). Nous croyons comprendre pourquoi cette terminaison paraît avoir été assignée de préférence aux féminins. Voici les raisons qui se sont présentées à notre esprit :

1° Pour transformer en féminins des adjectifs verbaux comme *gchenjetaar* trompeur, *gjeljebuljoor* verdoyant, *gaδiâr* gracieux, il suffit de leur donner la désinence *e* (2).

2° L'albanais qui retranche dans les mots empruntés au latin les désinences *us*, *um*, transforme en *e* la désinence *a* des féminins. On n'a qu'à comparer *kuniet* à *cognatum, kumerk* à *commercium;* et, d'un autre côté, *corone* à *coronam, kofs'e* (roumain *koápse*) à *coxam, kres'te* (roumain *kreaste*) à *cristam* (3).

3° Enfin *e* est l'article qui précède le féminin des adjec-

(1) Hahn, *Gramm alb.*, p. 29.
(2) De Rada, p. 47.
(3) Miklosich, II, 81.

tifs, comme l'*i* est celui qui précède leur masculin. On comprend que la langue ait recours pour les articles aux formes les plus abrégées des pronoms et des pronominaux. Voilà pourquoi nous serions disposés à voir dans *i* un *u* affaibli, et dans l'article *e* un *a* écourté.

CHAPITRE IV

DES ADJECTIFS ET DES ARTICLES

---

§ 1er. — RÈGLES GÉNÉRALES.

Substantifs et adjectifs sont traités à peu près de la même manière par la grammaire albanaise : les uns et les autres sont soumis à la double déclinaison définie et indéfinie. Cette dernière prend le thème nu pour point de départ chez les adjectifs, exactement comme chez les noms. C'est ainsi que l'on dit *ljis i maδ* un grand chêne, *vash e baard* une jeune fille blanche. Il est à remarquer que l'adjectif, en albanais, est généralement précédé de l'article, même là où ce dernier nous paraîtrait inutile ou déplacé. Exemples :

Zemren të δembur chee : tu as le cœur endolori.

Attô pach fjaalj tše θoi ishin të erreta : les quelques paroles qu'il dit étaient obscures.

Breshëri c'ish mee i ljee : la grêle qui était plus légère.

Ljoddëni trima è chentonni ; nanni ce jini të rii : chantez, garçons, chantez maintenant que vous êtes jeunes.

L'article est comme un signe de dépendance de l'adjectif ; ce signe le rattache plus étroitement au nom auquel il se rapporte, et lui impose comme un dénominateur commun. L'adjectif peut suivre son substantif ou le précéder. Mais généralement ce n'est que l'un des deux qui est fléchi ; l'autre reste indéclinable. La règle, en pareil cas, c'est que celui des deux qui précède soit fléchi, et que celui qui vient en second lieu ne le soit pas.

§ 2. — DÉCLINAISON DES ADJECTIFS.

Déclinaison indéfinie. (Le nom précède.)

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*Trim i baard* garçon blond.	*Trim-a të baard.*
Génit.	*Të trim-i të baard.*	*Të trim-a-sh të baard.*
Datif.	*Trim-i të baard.*	*Trim-a-ve të baard.*
Acc.	*Trim të baard.*	*Trim-a të baard.*
Ablat.	*Prei trimi të baard* ou *cà trim-i i baard.*	*Trim-a-shi të baard* ou *cà trim-a të baard.*
Nom.	*Vash e baard* blonde jeune fille.	*Vash-a të bărd-a.*
Génit.	*Te vashie të baard.*	*Te vaiʒ-a-sh së bărd-a.*
Datif.	*Vashie të baard.*	*Vash-a-ve të bărd-a.*
Acc.	*Vash të baard.*	*Vash-a të bărd-a.*
Ablat.	*Prei vashie të baard* ou *cã vash e baard.*	*Vaiʒashi të bărda* ou *cà vash-a të bărd-a.*

Déclinaison définie. (L'adjectif précède.)

MASCULINS.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*I ëmbelji rrush* la douce grappe (de raisin).	*T' embeljit rrush.*

	Singulier.	Pluriel.
Génit.	*Të t' embeljit rrush.*	*Të t' ëmbeljvet rrush.*
Datif.	*T' embeljit rrush.*	*T' ëmbeljvet rrush.*
Acc.	*T' ëmbeljin rrush.*	*T' ëmbeljit rrush.*
Locat.	*Nde t' ëmbeljit rrush.*	*Nder t' ëmbeljit rrush.*
Ablat.	*Cà i embelji rrush.*	*Cà t' ëmbeljit rrush.*

FÉMININS.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*E embelja daarδ* la douce poire.	*T' embelja-t dârδa.*
Génit.	*Te s' embeljës daarδ.*	*Te s' embelj-a-ve-t dârδa.*
Datif.	*S'embeljës daarδ.*	*S' embelj-a-ve-t dârδa.*
Acc.	*T' embeljen daarδ.*	*T' embelj-a-t dârδa.*
Locat.	*Nde t' embeljët daarδ.*	*Nder t' embelj-a-t dârδa.*
Ablat.	*Cà e embelja daarδ.*	*T' embelj-a-shi-t darδa* ou *cà t' embeljat dârδa.*

§ 3. — OBSERVATIONS SUR LES ARTICLES.

On aura remarqué que les adjectifs ne prennent les articles *i*, *e* qu'au nominatif singulier; que dans tous les autres cas du singulier et du pluriel des masculins l'*i* est remplacé par le pronominal *të*. Il en est de même pour les féminins, si ce n'est que là les génitifs et les datifs adoucissent le *t* en *s*. Si les génitifs ont deux articles, c'est que le premier appartient, non pas à l'adjectif, mais au nom. On comprend mieux maintenant pourquoi le génitif du nom soit le seul cas précédé du pronominal *të*. Ce cas donne souvent au substantif la valeur presque d'un adjectif, Τελαμώνιε παῖ étant à peu près la même chose que παῖ Τελαμῶνος.

C'est précisément à cause de cette parenté qui existe entre le génitif d'un nom et l'adjectif qui serait dérivé de

celui-ci, qu'au cas où un substantif au nominatif se trouve suivi d'un autre au génitif, le *të* ou *së* indiquant ce cas peut être remplacé par les articles *i* et *e*, par exemple : *calj-i i trim-i-t t' aberesh,* le cheval du guerrier albanais, mot à mot : ὁ ἵππος ὁ τοῦ νεανίου Αλβανιτικοῦ, ou : *Me shcurtoi eer' e schembet,* l'air des montagnes m'a dévasté (ἀὴρ ὁ τῶν ὀρῶν.) C'est une construction entièrement grecque, mais qui pourrait bien avoir une origine pélasgique. On sait qu'en grec, lorsque le substantif, dont le génitif dépend, est sous-entendu, l'article peut fort bien le remplacer ; ὁ τῆς θυγατέρος, ἡ τῆς θυγατέρος, τὸ τῆς θυγατέρος. C'est ainsi que l'on peut dire en albanais *i së biljës, e së biljës, të së biljës* (1). — Le *të* du substantif placé au génitif reparaît, lorsque ce substantif est séparé par un adjectif du nominatif qui le régit, par exemple : *Urtoria e të mierit zot,* ἡ πίστις ἡ τοῦ ἀποθανόντος κυρίου.

Si le génitif est le complément d'un nominatif pluriel ou d'un accusatif, le pronominal *e* est adopté pour tous les genres, par exemple : *Njëra mbrenta monashtirin e Patirit e keltin,* jusque derrière le monastère de Pierre ils la portèrent (2). En effet, *e* est considéré comme l'équivalent de *atté* ou *të* (lui, le) et de *attë* ou *të* (elle, la) (3).

Cette règle nous ramène aux adjectifs qui suivent leur nom, lorsqu'il est fléchi d'après la déclinaison définie. Le *të* qui les précède peut être changé en *e* à l'accusatif et au locatif singulier, au nominatif, à l'accusatif et au locatif pluriel. Enfin, au génitif et au datif des deux nombres, le *të* peut complètement disparaître, en sorte que la

(1) De Rada, p. 27.
(2) Id., ibid.
(3) Id., p. 32.

déclinaison du nom albanais suivi de son adjectif dans ees deux cas se rapproche des procédés de notre propre grammaire.

Déclinaison définie rapide. (Le nom précède.)

MASCULINS.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*Rrushi i embelj* la douce grappe.	*Rrusht e* ou *t' embelj.*
Génit.	*Të rrush-i-t embelj.*	*Të rrushvet embelj* ou *të* ou *e embelj.*
Datif.	*Rrushit embelj.*	*Rrushvet embelj* ou *të* ou *e embelj.*
Acc.	*Rrushin e* ou *t' embelj.*	*Rrusht e* ou *t' embelj.*
Locat.	*Rrusht e* ou *t' embelj.*	
Ablat.	*Prei rrushit e* ou *t' embelj* ou *cà rrushi i embelj.*	*Cà rrusht e embelj.*

FÉMININS.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*Dâr*δ*a e embelj* la douce poire.	*Dâr*δ*at t'* ou *e embelja.*
Génit.	*Të dâr*δ*ës embelj.*	*Të dâr*δ*avet embelja* ou *t'* ou *e embelja.*
Datif.	*Dâr*δ*ës embelj.*	*Dâr*δ*avet embelja* ou *t'* ou *e embelja.*
Acc.	*Dâr*δ*en e* ou *t' embelj.*	*Dâr*δ*at t'* ou *e embelja.*
Locat.	*Dâr*δ*et e* ou *t' embelj.*	
Ablat.	*Prei dâr*δ*ës t' embelj* ou *cà dâr*δ*a e embelj.*	*Dâr*δ*ashit t' embelja* ou *cà dâr*δ*at t'* ou *e embelja.*

§ 4. — OBSERVATIONS SUR LES PRONOMINAUX *e, i, u* ET *a*.

Dans tous les cas cités au paragraphe 4, *e* doit être considéré comme abrégé de *të*. Nous voyons en effet (1) *atté* remplacé par *të* au locatif (*nde të* pour *nd' atte*), puis

(1) De Rada, p. 32.

à l'accusatif masculin et féminin, puis dans ce dernier cas *të* à son tour remplacé par *e*. Quant à *i*, il figure comme l'abrégé des datifs singuliers et pluriels (*attej, assai, attirive*) et des accusatifs pluriels (*attá* et *atto*). Lorsqu'il est substitué au datif pluriel (*attirive*), on l'allonge quelquefois en *iu*. La traduction de la Bible le remplace même par un simple *u*, ce qui a l'inconvénient de jeter de l'obscurité dans le texte. Car *u* veut dire aussi *moi*, et à l'aoriste il sert d'exposant au passif ou au moyen. Enfin lorsque *ju* (vous) et *iu* (leur, à eux) sont suivis de *i* ou de *e*, ces deux derniers se transforment en *a*, par exemple : *Mbai dialjin e iu a δa* pour *iu e δa :* tenez l'enfant, et il le leur donna. Puis, lorsque l'*i* représentant le datif se trouve accompagné d'un autre *i* représentant l'accusatif pluriel du pronom de la troisième personne ou d'un *e* représentant l'accusatif singulier, les deux petits mots se réunissent et font *ja* (1).

On voit que la langue albanaise jongle, comme à plaisir, avec ces petits mots *të, i, e, u, a, iu,* et les sens multiples qu'elle attribue à chacun d'eux ne contribuent pas peu à rendre difficile la lecture des livres qu'elle publie.

Comme *i* remplace le datif masculin du pronom de la troisième personne, il peut donner naissance à une nouvelle forme de déclinaison. En effet, *jati* (pour *i at-i*) veut dire le père à lui ou à elle, c'est-à-dire son père; *të j-at-it* de son père; *të -jatin* ou *të jaan* son père (à l'accusatif); *të jaterat* leurs pères, etc. De même : *j-em-a* la mère à lui ou à elle, c'est-à-dire sa mère; *së jemes* à sa mère; *të jemat* leurs mères, etc.

(1) Hahn, p. 33.

La déclinaison du nom *ati* le père, donne lieu à deux observations. Au génitif, au lieu de dire *te atit,* on pourrait dire *têt* ou même (abusivement?) *të têt*, au datif *têt,* mais à l'accusatif *t'aan*. Ce *t'aan* se dit manifestement pour *tatin,* comme *moon* le temps, pour *motin, mot'n; ζoon* le maître, pour *ζotin, ζotn* (de là aussi *ζonje* maîtresse) (1). Hahn cite encore στρανε, ἀργανε, βουλμενε, μουνε, μβρενε, comme étant les accusatifs de στρατ lit, αργατ laboureur, βουλμετ graisse, μουτ boue, μβρετ roi.

L'*e* qui accompagne ces accusatifs, comme celui qui venait jadis chez tous les Albanais à la suite du *t* désinence du pluriel défini, se prononce encore aujourd'hui chez les Tosques; mais les Skipétars de l'Italie l'ont laissé tomber. Hahn pouvait donc citer des formes doubles comme κορβινε et κορπνε (latin *corvum*). Il faut seulement remarquer qu'au cas où le thème se termine par une liquide, ce n'est pas celle-ci, mais l'*n* de l'accusatif qui finit par succomber (2). Βιρὲ fils fait βιρνε, puis βιρ–ε, μουρ mur, μουρνε μουρε, καλj cheval, καλjνε καλj-ε, μαλλj montagne, μαλλjνε μαλλjε, etc. On voit par ces faits fort instructifs que les Albanais traitent parfois leur langue avec assez de négligence, que tantôt ils mettent la flexion en péril, en mutilant le suffixe, tantôt ils endommagent le thème en sauvegardant la désinence de la flexion. Au fond de tout cela, il n'y a peut-être que de la paresse de prononciation. Les effets n'en sont pas moins fâcheux; la langue flotte au hasard et n'arrive à aucune fixité.

(1) Hahn, p. 32.
(2) Id., ibid.

§ 5. — DU NEUTRE.

Hahn a prétendu (1) que l'albanais ne connaissait que deux genres : le masculin et le féminin. Les formes que l'on a considérées comme neutres ne seraient en réalité que des pluriels masculins et féminins. Bopp rectifie cette observation trop générale (2). En ce qui concerne les adjectifs et les pronoms, dit-il, ces pluriels désignent ce qu'on peut appeler le nominatif et l'accusatif du neutre au singulier. Ainsi *te mire-te* le bien, est en effet le nominatif ou l'accusatif pluriel masculin; il en est de même de *atá* (*illud*). Les génitifs et les datifs neutres, au contraire, appartiennent au singulier masculin, par exemple *të mir-i-t, atii* ou *atí*. — Il faut convenir que le neutre n'est pas suffisamment désigné dans la grammaire albanaise. La notion en subsiste pourtant, — comment envisager sans cela l'interrogatif *τσ'ε* quoi? Comment les formes pronominales *attà* (latin *id*), *chetà* (latin *hoc*), *chelà* (latin *hæc*), *chesi* (latin *horum*)? Nous recommandons à nos lecteurs à cet égard l'argumentation de M. Camarda (3) et les affirmations précises de M. de Rada (4).

Chaque substance considérée à un point de vue général est exprimée par des formes autres que celles des noms masculins et féminins. *Uje-t,* l'eau comme élément; *valj-t,* l'huile en général, sont des neutres de la déclinaison définie. Ainsi appartiennent au genre neutre toutes les ac-

(1) Hahn, p. 27.
(2) *Ueber das Albanische,* p. 59.
(3) Camarda, *Gramm. alb.*, p. 186 sqq.
(4) De Rada, p. 26.

tions ou qualités prises dans leur état absolu, comme *të ϑia-vassurit* l'action de lire, *të bârϑe-t* la blancheur. M. de Rada, pour plus de clarté, ajoute l'explication suivante : *ghecur* fer, lorsqu'il désigne un fer d'une forme ou d'une dimension déterminée, est masculin, et dans la déclinaison définie il fait *ghecur-i*. Lorsqu'il désigne le métal dans son essence générale, il prend un *t* et devient neutre. Le fer, en tant que métal, se dit *ghecurt*. Aussi en parlant des adjectifs, M. de Rada désigne-t-il les trois genres par les trois articles *e, i, të,* et il traduit, par exemple, du lait blanc : *chiumesht të baard.*

On comprendra mieux maintenant pourquoi une série de mots considérés comme mots pluriels par Hahn (1) sont suivis du verbe et même du pronom au singulier. Outre ουjε–τε et βαj–τε, il cite : κριε–τε tête, κορρε–τε moisson, djαθε–τε fromage, γjαλπε–τε beurre, dριθε–τε blé, djαμε–τε lard, γjαλμε–τε corde, et τρου–τε cervelle. Ces soi-disants pluriels paraissent être des neutres au masculin, et lorsque Hahn prétend que ces noms sont suivis de leur adjectif au pluriel comme dans δjαθ–τε ισ'τε τε πικε–τε le fromage est rance, il se trompe encore; car ce pluriel n'est encore autre chose que le neutre au singulier.

On fera donc bien d'admettre, je crois, que la langue albanaise, mise en contact avec d'autres langues où la notion du neutre est exprimée, a fait un effort pour l'exprimer à sa façon.

(1) Hahn, p. 39.

§ 6. — OBSERVATIONS SUR LES ARTICLES ET LES ADJECTIFS.

En se rappelant les nombreux emplois que l'albanais donne aux petits pronominaux *i e të*, on ne s'avisera pas, j'espère, de les identifier à la légère aux *is ea id* des Latins, ou bien aux ὁ ἡ τό des Grecs. Les deux étymologies auraient d'ailleurs pour elles un égal degré, soit de vraisemblance, soit d'invraisemblance. Une certaine assimilation à l'article grec pourrait, à la rigueur, s'admettre; mais il faut renoncer à formuler un avis certain. Ce qui frappe, c'est que dans les deux langues le même contraste éclate entre le nominatif et les cas obliques du singulier : ὁ ἡ, τοῦ τῆς — *i*, *e*, *të* — et si l'albanais a son *te* aussi au nominatif pluriel, on peut faire valoir qu'à côté des οἱ, αἱ se rencontrent les formes doriennes τοί, ταί. Ce contraste se retrouve en albanais même, dans la déclinaison du pronom de la troisième personne et dans celle du démonstratif. En effet, *aï* est un composé de *a* + *ï*; voilà pour le nominatif : or le génitif, le datif et l'accusatif de ce pronom sont composés de *a* + *të* (*attij, attë*). Le féminin est au nominatif *ajô*, c'est-à-dire *a* + *je* + *a*? Dans les cas obliques nous y trouvons *a-ssai, a-ssoje* (sur ce changement du *t* en *s*, voir p. 54), et *attë* (à l'accusatif). La forme du neutre singulier et pluriel serait *atta*. La même opposition se répète dans *chii* celui-ci, *che-jo* celle-ci, *che-ta* ceci. Ce pronom fait au génitif singulier *che-tij* (masculin), *che-sai* (féminin), au nominatif pluriel *che-tà* (masculin), *che-tô* (féminin), etc. Mais ce qui se passe ici pour la troisième personne n'a-t-il pas lieu pour la première et la seconde personne dans

toutes les langues indo-européennes? Ne nous étonnons donc pas si l'albanais aussi fait contraster les nominatifs ου, ουνε (je, moi), *ti* (toi), avec μουα, με-jε (au singulier), *na* et *ju* au pluriel.

§ 7.

Nous avons dit plus haut qu'à quelques exceptions près, l'adjectif était toujours précédé de son article. Que faut-il donc penser, lorsque nous le trouvons seul, sans substantif et sans article? Alors il est adverbe. Aussi M. de Rada, justement frappé de ce fait, laisse-t-il échapper les considérations suivantes (1) : dans les langues latine et grecque, les adverbes qualificatifs se forment généralement des adjectifs et des participes. Dans l'albanais, c'est le contraire qui a lieu. La modalité y a été rendue dès l'origine sous la forme de l'adverbe représentant le *quomodo* absolu inhérent à la nature (?); et il cite : *reend* (*graviter*), *chekë* (*plus æquo*), *maδ* (*magne*). De là viendraient les adjectifs qualificatifs précédés de leurs articles, puis les verbes attributifs qui incarnent le *quomodo* dans une action ou dans une existence ; ainsi : *i, e, te reend* (*gravis, grave*), *rendèn* (*gravat*), puis les attributifs abstraits envisagés substantivement : *rend-es-ii* (*gravitas*), etc.

M. de Rada se trompe manifestement. Le point de départ de la série *reend* (*graviter*), *i, e, te rend* (*gravis, grave*), *rendèn* (*gravat*), *rendesii* (*gravitas*), ou de celle-ci : *ljigch* (*prave*) *i, e, te ljigch* (*pravus, u, um*), *ljigchinj* (*depravo*),

(1) De Rada, p. 42.

ljigchesii (*pravitas*), ne doit pas être cherché dans les adverbes *reend* et *ljigch*, mais bien dans les thèmes nus identiques quant à leur forme aux adverbes et aux adjectifs, lorsque ces derniers sont précédés de substantifs masculins au singulier ou au pluriel, ou de féminins au singulier. Le thème nu exprime la qualité en général. Lorsque celle-ci se rapporte à un nom qu'elle détermine de plus près, ce rapport est indiqué le plus souvent par l'article, ou bien encore par des suffixes (lorsque c'est l'adjectif qui précède). Mais lorsque la qualité fait cortége à un verbe, cette indication n'est plus nécessaire.

A l'opposé de ce que nous voyons en grec et en latin où racines et thèmes nous apparaissent toujours revêtus, les thèmes albanais ont un sens, malgré leur absolue indétermination, et ils peuvent figurer dans le discours comme des mots véritables. La langue albanaise a-t-elle été jadis organisée, construite, comme elle l'est aujourd'hui? C'est au moins possible. Telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, le système de sa grammaire, comme celui de la grammaire turque, semble avoir quelque chose de mécanique, partant d'artificiel; chaque syllabe dans chaque mot a son sens propre, et elle peut, suivant les besoins, être retranchée ou de nouveau ajoutée ou insérée. Dans les langues anciennes, au contraire, chaque mot ressemble à un être vivant dont aucune partie ne peut être distraite impunément. L'examen de la déclinaison albanaise ne nous révèle donc pas une langue conçue sur le plan des idiomes indo-européens. Bien mieux, la plupart des désinences du pluriel, comme celles des cas des déclinaisons indéfinie et définie, ne rappellent pas celles des langues dérivées du sanscrit.

M. Camarda, qui dispose d'une érudition très-respectable, et dont les ingénieuses combinaisons semblent avoir pour unique but de nous faire voir dans l'albanais quelque ancien dialecte barbare de la langue des Hellènes, est forcé pourtant de déclarer qu'il n'est resté que peu de chose des anciens suffixes de la déclinaison grecque. C'est notamment l'*s* du nominatif qui a complètement disparu. Il s'est conservé pourtant dans quelques cas signalés par M. Camarda, comme dans λαούσ-ι pour λαός, κοπόσι pour κόπος, θαρρόσ-ι pour θάῤῥος. Comment notre savant philologue ne s'aperçoit-il pas que les Albanais, en donnant droit de cité dans leur langue à des mots grecs sans les dépouiller de leurs désinences primitives, et en les munissant d'un suffixe de leur propre déclinaison, fournissent eux-mêmes la preuve qu'ils n'ont pas le véritable sentiment de la grécité, que le grec est, en réalité, pour eux un idiome étranger? Ne procèdent-ils pas de même à l'égard des mots latins, tels que *corona, crista,* etc., lorsqu'après avoir affaibli en *e* mi-muet l'*a* par lequel ces mots se terminent, ils y ajoutent un autre *a* servant d'exposant aux féminins de la déclinaison définie, et qu'ils écrivent *coronea, cristea?* Ne suivent-ils pas les traces des Allemands qui, voulant germaniser des mots français comme « *marcher, gouverner,* » acceptèrent ces mots tels quels, et y ajoutèrent leur propre suffixe *en : marschiren, gouverniren ;* c'est comme si les Français disaient *marcherer, gouvernerer.*

M. Camarda est mieux inspiré lorsqu'il a recours à des analogies empruntées à la langue moldo-valaque. Là les substantifs, dès qu'ils ne sont pas suivis de l'article défini *l* (*ille*), perdent aussi leur *u* final, comme ils le perdent lorsqu'ils sont placés après le pronom démonstratif. Les

Roumains disent *lupu* + *l* (c'est-à-dire *lupus ille*), exactement comme les Albanais disent ουλxj-ου, ουλxj-ερι-τε, au lieu de dire *il lupo* comme les Italiens, ou « le loup » comme les Français. Les Roumains écourtent le nom dès qu'il est précédé de l'article indéfini : *un gross lup*. Ils disent de même : *omul* l'homme ; *omu cela*, c'est-à-dire *homo iste*, mais *cela hom*, c'est-à-dire *iste homo*. Laquelle des deux langues, de la roumaine et de l'albanaise, a donné à l'autre l'exemple d'une flexion aussi étrange ? Le roumain est de toutes les langues néo-latines la seule qui l'ait adoptée, et de toutes les langues slaves le bulgare est la seule qui ait suivi le roumain dans cette voie. Les races qui parlent les trois langues sont voisines encore aujourd'hui ; elles vivent mêlées ensemble. La Roumanie a été colonisée au IVe siècle par l'empereur *Valentinien III ;* Serbes et Bulgares ont occupé les pays qui portent leurs noms à partir du VIIe siècle. N'est-il pas naturel que les habitants qui subirent la colonisation romaine d'abord et la conquête ensuite, et qui furent obligés d'apprendre la langue de leurs maîtres, ne l'aient apprise qu'imparfaitement ? Et comme après tout ils formaient la majorité de la population, devenus ici Valaques et là Bulgares, n'est-il pas naturel qu'ils aient introduit dans les idiomes nouvellement appris et mal compris les constructions et les tournures de leur langue natale ? La postposition de l'article défini est donc un fait propre à l'albanais, et c'est de l'albanais qu'il aura pénétré dans le valaque et dans le bulgare.

§ 8. — COMPARATIFS ET SUPERLATIFS.

Bopp fait remarquer qu'à l'instar des langues celtes et romanes, l'albanais a perdu la faculté de former le comparatif et le superlatif du thème même de l'adjectif; il a recours en effet, pour y suppléer, à la particule *mê* plus (albanais du Nord *ma*), identifié par le célèbre indianiste avec le gothique *mais* (pour *ma-is*), allemand moderne *mehr,* latin *ma-gis,* et sanscrit védique *mah-iyas* (nominatif neutre). Suivi de l'adjectif indéterminé, *mê* annonce le comparatif comme dans l'exemple suivant : *breshëri c'ish mê i ljee* la grêle qui était plus légère. Suivi de l'adjectif déterminé, il formerait, d'après de Rada, le superlatif : *mê e bârda, mê e njôma* la plus blanche, la plus délicate. Toutefois les adjectifs possessifs, lorsqu'on veut les mettre au comparatif, prennent nécessairement la forme déterminée : *mê immi se itti* plus mien que tien.

Les Albanais font quelquefois précéder les substantifs du préfixe *stra* pour leur donner la valeur d'un superlatif *sui generis*, par exemple *se petrit e strapetrit ô* premier aigle parmi les aigles. C'est un véritable italianisme ; qui ne connaît les *strabocco* précipice, *stragrande, stragrave* très-grand, très-grave? Cette particule *stra* est évidemment le reste du latin *extra.*

Est-il bien sûr que l'albanais ait jamais formé ses comparatifs et ses superlatifs à l'aide de désinences, comme les langues anciennes et comme font encore beaucoup de langues modernes, telles que l'allemand, l'anglais, le russe, etc.? C'est au moins douteux. Les deux particules

dont l'albanais se sert pour indiquer le rapport entre les objets comparés sont νγα et σι. Or νγα est en même temps préposition et signifie comme telle *devant*, *avant* (latin *præ*), ou encore *loin de*. Par ce dernier sens il rappelle l'hébreu *min*, et il se pourrait bien que, comme ce dernier, νγα eût suffi jadis à exprimer le comparatif chez les Albanais, et que le pronominal *mê* eût été ajouté plus tard, comme dans les idiomes néo-latins et celtes, pour donner plus de clarté à la pensée.

LIVRE III

DES NOMS DE NOMBRES ET DES PRONOMS

CHAPITRE PREMIER

NOMS DE NOMBRE

§. 1er. — CARDINAUX ET ORDINAUX.

Les noms de nombre albanais sont les mêmes que ceux des langues indo-européennes; mais cette identité ne prouve nullement que la langue des Skipétars fasse partie de la famille de ces dernières. On n'ignore pas que les noms de nombre arabes ont pénétré dans une foule de langues africaines, et que l'idiome dravidien des Brahvis, en accueillant les noms de nombre du sanscrit, n'a pu sauver des siens propres que les trois premiers. Les noms de nombre albanais jusqu'à dix sont, d'après Hahn, les suivants :

1 *nje.*	5 *pese.*	8 *tete.*
2 *di* (δυ).	6 *gjashte.*	9 *nende.*
3 *tre, tri.*	7 *shate.*	10 *δjete.*
4 *cater.*		

De là sont formés les *ordinaux :*

Premier *pare.*	Sixième *gjashte-te.*
Deuxième *dite.*	Septième *shtate-te.*
Troisième *tre-te.*	Huitième *tete-te.*
Quatrième *cater-te.*	Neuvième *nende-te.*
Cinquième *pese-te.*	Dixième *δjete-te.*

Nje paraît abrégé de *nja,* qui subsiste encore et qui peut désigner à la fois le masculin et le féminin. On peut le comparer au bulgare *inu* et *jenu* et au gothique *aina. Pese* cinq rappelle le bulgare *peti* que Schleicher croit affaibli de *penti;* ce dernier viendrait de *panti* = *pankti,* car en lithuanien cinq se dit *penki.*

Quant à *gjasht,* on voit que Bopp le rattache directement au zend *csvas.* Pour dire toute notre pensée, nous nous méfions un peu de ces identifications entre des mots appartenant à une langue connue à peine depuis cinq siècles et ceux d'une langue morte depuis plus de deux mille ans. Pourquoi l'*s* initial de *sex* n'aurait-il pas subi la métathèse comme dans γjυσμε, forme tosque à côté du guègue γjυμεστ moitié (grec ἥμισυ), et pourquoi *gjasht* ne serait-il pas pour *shakjt* (comparez le bulgare *shesti*) ? Pourquoi l'*a* n'aurait-il pas été substitué à un ancien *i* ou *e* qui aurait succédé lui-même à un *a* plus ancien encore, comme dans l'alb. *armik, anmik,* latin *inimicus?* Dans ce cas *gjasht* serait identique à *sex* ou plutôt *seksh,* forme à laquelle serait venu s'ajouter le *t* des ordinaux.

Shate sept est évidemment contracté de *shaptate. Tete* huit nous présente la forme écourtée par l'aphérèse de *asthete* ou *agtete,* et *δjete* la forme ramollie du vieux bul-

gare *desenti* (pour *dakanti*) (1). Le *t* des nombres cardinaux de cinq à dix peut être expliqué par un ancien suffixe *ti* qui sert à former les noms de nombre cinq, six, neuf et dix dans le vieux bulgare ; sept et huit s'y disent *sedmj, osmj*. L'un se rattache au suffixe des ordinaux *ta*, comme l'autre au suffixe des ordinaux *ma*. Bopp a bien fait, ce nous semble, de ne pas identifier la syllabe τι des cardinaux avec l'antique suffixe *ti* qui se trouve déjà en sanscrit; il croit y voir plutôt le suffixe ordinal *ta* qui est le même en sanscrit qu'en lithuanien (grec το, latin *tu*). Cette invasion partielle de la série des cardinaux par les ordinaux ne se trouve pas seulement dans le slave, mais déjà en latin : *septem, novem, decem,* qui rappellent les ordinaux sanscrits *saptamás, navamás,* etc., auxquels on peut joindre *as'tamas.*

Pour former ensuite les ordinaux, les Tosques ajoutent au suffixe τι des cardinaux, comme nous venons de voir, une seconde syllabe τι, ce qui fait que huit se disant τετι en albanais, le huitième s'y dit τετετι. C'est là, en vérité, une forme peu harmonieuse. D'après Blanchus, toutefois, le dialecte du Nord n'ajouterait pas de second τι aux ordinaux déjà pourvus de cette terminaison. Pour lui, le sixième se dit *i gjasti,* le septième *i stati,* le huitième *i teti,* le neuvième *i nandi,* le dixième *i δjeti,* le onzième *i nja mbe δjeti,* etc.

§ 2. — SYSTÈME VIGÉSIMAL.

Il est à remarquer que les Albanais disent *nje zet* une vingtaine (εἰκάς). Le mot *ζet* est considéré par Bopp et par

(1) Schleicher, *Vggl. Grammatik,* p. 483.

Pott comme identique à la désinence *s'ati* dans *vins'ati*, qui signifie vingt en sanscrit. L'aphérèse aurait fait tomber la syllabe initiale *vin*, si significative pourtant. Quant à nous, il ne nous paraît nullement prouvé que *ζet* ne soit pas à la fois corrompu et abrégé de *didiet* deux (fois) dix. Quoi qu'il en soit, d'après de Rada, les dizaines paires se comptent par vingtaines, ainsi *diζet* (pour *didiðjet*) quarante, *triζet* soixante, etc.; les dizaines impaires par dizaines, par exemple *triiðiet* trente, *peseðjet* cinquante, etc. On sait que ce genre de numération a été adopté par la langue danoise, et qu'il a laissé des traces visibles dans la langue française, comme le prouvent les expressions *quatre-vingts*, *six-vingts*, etc. Or, nous savons par Rosen que la numération par vingtaines est propre aux langues caucasiques (1) : à l'ossète, au mingrélien, au laze, au géorgien et à l'abchase (2). Le suane, d'après Rosen, ferait à peu près seul une exception.

§ 3. — DÉCLINAISON DES NOMBRES CARDINAUX.

Enfin, une dernière considération : tous les noms de nombres cardinaux sont déclinables en albanais (par exemple *pes* cinq, *pessesh* ou *pessash* de cinq, *pesseve*, *pessave* à cinq, etc.). Ils suivent tantôt la déclinaison définie, tantôt la déclinaison indéfinie. Il en est de même sans doute dans d'autres langues, dans le sanscrit parmi les langues mortes, et dans le finnois parmi les langues

(1) Rosen, *Ueber die Ossetische Sprache*, p. 12.

(2) Rosen, *Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische*, p. 63 et 75.

vivantes. Mais en grec la déclinaison s'arrête au nombre quatre, en latin au nombre trois; les autres noms de nombre sont indéclinables dans ces deux langues. S'il fallait considérer l'albanais comme une langue analytique, comment expliquerait-on cette propension à suivre les allures des langues les plus synthétiques, tant anciennes que modernes?

CHAPITRE II

DES PRONOMS

---

§ 1er. — PRONOMS PERSONNELS DE LA PREMIÈRE ET DE LA DEUXIÈME PERSONNE.

Il ne saurait exister aucun doute sur la ressemblance qui subsiste entre les pronoms personnels de la langue albanaise, notamment ceux des deux premières personnes, et les pronoms des langues indo-européennes. Nous rappellerons seulement à ceux qui seraient disposés à se laisser entraîner par ce fait incontestable à des conclusions trop précipitées qu'en finnois aussi *minä* signifie moi, *sinä* toi, *hän* lui; qu'en magyar la première personne se dit *en*, la seconde *te*, la troisième *ő*. On s'étonnera moins de voir les formes des pronoms personnels de la langue

ossète se rapprocher beaucoup de celles qui appartiennent aux idiomes congénères du sanscrit. Dans l'ossète, moi se dit *az*, toi *di*, lui *ui*, nous *mash*, vous *simash*, eux *udon* (1). Mais *mi* pour moi se rencontre encore dans les idiomes des Suanes et des Géorgiens; dans ceux des Mingréliens et des Lazes on trouve *ma* au lieu de *mi*. De même *toi* se dit *si* chez les Suanes, les Mingréliens et les Lazes, *sen* chez les Géorgiens. Aux Suanes seuls appartiennent *eg'i* lui, *nai* nous, *zgai* vous, *eg'i-ar* eux.

Voici maintenant la déclinaison des pronoms personnels albanais d'après de Rada, qui a soin d'établir par des exemples l'exactitude des formes indiquées par lui :

PREMIÈRE PERSONNE.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*U, une* moi.	*Na.*
Génit.	*Të, meje* de moi.	*Neesh.*
Datif.	*Mua, meje me,* à moi.	*Neve* ou *na.*
Acc.	*Mua, me.*	*Neve* ou *na.*
Ablat.	*Prei meje* ou *ca u.*	*Neshi* ou *cà na.*
Loc.	(Manque.)	*Nder nee.*

DEUXIÈME PERSONNE.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*Ti* toi.	*Ju.*
Génit.	*Itte, jotte, tende* (2).	*Jush* ou *te juve.*

(1) On sait qu'en albanais *aï* signifie *lui*. Dans l'ossète, *ac'i, aï,* sont les formes du pronom démonstratif désignant les objets rapprochés : *celui-ci*. *Celui-là* s'y dit *uc' i, ui*. (Rosen, *ibid.*, p. 9.) En albanais, on rencontre ici la forme *au*. (Dozon, p. 215.)

(2) Hahn présente ici les formes τυιγ, τεjε. Mais elles ne sont pas usitées dans les colonies de la Calabre. On les y remplace par *itte, jotte, tende,* qui sont celles du pronom possessif (lat. *tuus, a, um*).

	Singulier.	Pluriel.
Datif.	*Tiij, te.*	*Juve* ou *ju.*
Acc.	*Tiij, te.*	*Juve, juu, ju.*
Ablat.	*Prei tiij* ou *ca te.*	*Jushi* ou *cá ju.*
Loc.	(Manque.)	*Nder juu.*

TROISIÈME PERSONNE.

Singulier,

Nom.	*Ai* lui.	*Ajo* elle.
Génit.	*Të attij, assije.*	*Të assai, assoje.*
Datif.	*Attij* ou *i.*	*Assai* ou *i.*
Acc.	*Atte, te* ou *è.*	*Atte, te* ou *e.*
Ablat.	*Cà ai* ou *assi.*	*Ca ajo* ou *asso.*
Loc.	*Nd' atte* ou *nde te.*	*Nd' atte.*

Pluriel.

Nom.	*Atta* ou *atta* ils, eux.	*Attò* ou *atò* elles.
Génit.	*Te attireve, atire* (*atish?*).	*Ativere, atire, asôh.*
Datif.	*Atireve* ou *i.*	*Atireve, atire* ou i.
Acc.	*Ata* ou *i.*	*Atò* ou i.
Ablat.	*Cà atà* ou *atireshi.*	*Cà atò, atireshi, asaishi.*
Loc.	*Nder atà.*	*Nder atò.*

Il faut ajouter à ces formes pour le neutre : au singulier *attà* (nominatif et accusatif, *nd' attà* (locatif), au pluriel *atà* (nominatif et accusatif), et *asi?* (génitif).

Le pronom démonstratif chii, *celui-ci.*

SINGULIER.

	Masculin.	Féminin.	Neutre.
Nom.	*Chii* celui-ci.	*Chejo* celle-ci.	*Cheta* ceci.
Génit.	*Te chetij, chesije.*	*Te chesai, chesoje.*	
Datif.	*Chetiij.*	*Chesai.*	
Acc.	*Chete* ou *chet.*	*Chete, chet.*	*Cheta.*
Ablat.	*Cà chij, prei chetiij.*	*Cà chejò, chesaje, preï chesai.*	
Loc.	*Nde chete, nde chet.*	*Nde chete, nde chet.*	*Nde chta.*

PLURIEL.

	Masculin.	Féminin.	Neutre.
N. Acc.	*Chetà* ceux-ci.	*Cketò* celles-ci.	*Chetà.*
Génit.	*Të chetireve, chetire chesish.*	*Të chetireve, chetire, chesòh.*	*Chesi.*
Datif.	*Chetireve.*	*Chetireve, chetire.*	
Abl.	*Cà chetà* ou *chetireshi.*	*Cà chetò, chetireshi, chesaishi.*	
Loc.	*Nder cheta.*	*Nder chetò.*	

§ 2. — OBSERVATIONS GENÉRALES. — COMPARAISON.

Quant au nominatif du pronom de la première personne *u* (prononcez *ou*), il pourrait peut-être se rattacher au sanscrit *aham?* S'il venait du grec ἐγώ ou latin *ego*, il serait plus difficile d'expliquer la suppression entière de la gutturale *g, j* ou de la voyelle *i* qui est restée dans l'italien *io*, l'espagnol *yo* et même dans le français *je*. M. Camarda pense que l'*i* a été retranché pour éviter la confusion avec le pluriel *yu* (prononcez *you*). En aucun cas nous ne serions disposé à considérer *u (ou)* comme abrégé de οὖνε, οὖνα, et à voir dans ces deux dernières formes l'équivalent de l'antique ἐγώνη. Nous pensons que les syllabes *na, ne* ont été ajoutées plus récemment au pronom ου, et nous les identifions avec les particules νjε, νjου et να, qui toutes signifient *là*. Par la phonétique albanaise οὖνε ne peut être ramené qu'à *on* qui, en russe, est le pronom de la troisième personne (sanscrit *ana, anu*). Dans ce cas le sujet qui parle se désignerait lui-même par le pronom de la troisième personne en ajoutant le geste du doigt: *celui-ci*.

On compare le génitif μεjε au grec μεῖο pour ἐμεῖο, qui répondrait à une forme sanscrite supposée *masya*. Il nous

paraît plus naturel de voir dans μεjε une forme de la déclinaison des féminins, comme si l'on pouvait dire *meitas, meitatis*. On n'a qu'à se souvenir de composés comme *vetteheje* à soi (mot à mot *essentiæ suæ*) (1), de *chesije* pour *chetij*, et de *chetish* pour *chetire*. Il est manifeste que dans ces deux derniers cas des formes féminines ont réussi à pénétrer dans la déclinaison masculine. Quant à μουα, μουε, Bopp (2) les fait dériver du sanscrit *mama, mam*, qui serait devenu *mau, mou?* Nous partageons l'avis de M. Camarda qui considère μουα comme une forme secondaire du grec μοι. On sait, en effet, avec quelle facilité les deux diphthongues οι et ουα permutent entre elles en albanais, comme dans παγουαιγ et παγοιγ je paie, *tshouaij* et *tshoij* je flaire, νεμερουαιγ et νεμεροιγ je compte (3), etc.

Le pluriel *na* rappelle le *nas* sanscrit, comme le pluriel *you* de la seconde personne se compare au bactrien *yus* ou *you-zem*, sanscrit *yu-yam*, etc. La déclinaison de ces pluriels n'offre rien de remarquable. Il n'en est pas de même de la flexion de *ti* toi. Le génitif de ce pronom manque dans les dialectes albanais de l'Italie : il y est remplacé par les formes respectives du pronom possessif. Dans la mère-patrie, ce génitif se disait *teje*, formé exactement comme *meje*, ou encore τυιγ (albanais italien *tiij*). Ce τυιγ, ainsi que κετιγ *hujus* et ατιγ *illius*, est assimilé par Bopp au génitif pronominal des langues slaves en *-go*, par exemple *to-go* de celui-ci, lequel lui-même ne paraît qu'une modification ultérieure du sanscrit *-sya* (ainsi slave

(1) Rada, p. 31.
(2) Bopp, p. 80.
(3) Hahn, p. 76.

togo = sanscrit *tasya*). C'est ainsi que le zend *thwa-hya* est identique au sanscrit *tvasya*. Quant à *teje*, Bopp y voit une forme moins dégénérée de *tvasya* que dans τυιγ.

Dans les génitifs féminins des pronoms composés ασαιγ (guègue *assai*), κισαιγ (guègue *kessai*), Bopp paraît considérer, avec raison, *ij* ou *i* seul comme désinence; il divise donc : α-σα-ιγ, κε-σα-ιγ. Nous ferons des réserves, toutefois, pour les autres réflexions que ces formes lui inspirent.

Quant aux pronoms de la troisième personne *aï* et *chii* (Hahn : κυιγ), ils sont manifestement composés, l'un de la racine pronominale *a* et du déterminatif *i*, et l'autre de l'ancien κα, κι (sanscrit *kas*) et du même *i*. Cet *i* est précédé d'un *t* dans les cas obliques, et ce *t* s'adoucit en *s* surtout — mais pas exclusivement — au féminin.

On remarquera les formes insolites du féminin *ajô*, *atò*; *chejô*, *chetò*, dans lesquelles Bopp croit retrouver des transformations de la terminaison sanscrite *âs* en *ô*. Nous pensons que l'albanais, qui aime tant à signaler la différence des genres, a attribué la désinence *ô* au féminin de *aï* et de *chii* pour la distinguer davantage du masculin et du neutre (*attà* et *chëtà* ceci, *chetà* ceux-ci, *chetà* ces choses, *hæc*). Il est vrai que si *attà* et *chetà* désignent le singulier du neutre, et *ajô* et *chejô* celui du féminin, on ne comprend pas que *chetò* et *attò* en puissent désigner le pluriel, à moins que dans ces deux formes le *t* ne soit considéré comme l'exposant du pluriel. Or, cela n'est pas. — On peut supposer que les formes plurielles *attô* et *chetô* sont d'une origine plus récente, qu'elles sont le résultat d'une aberration du génie de la langue guidée dans ce cas par une fausse analogie, et que le véritable pluriel commun aux deux genres a été *atire*, *ketire*, *chetire* (guègue *atoune*, comme le guè-

gue ἐρένατε aromes, répond au tosque ἐρεράτε les airs). — En effet, nous retrouvons ici l'ancienne désinence du pluriel *re,* laquelle, augmentée de la terminaison *ve,* désigne le génitif. Ce n'est que par abréviation que *chetire, attire* peuvent, privées de cette terminaison, désigner aussi le génitif. A l'origine, ces formes paraissent avoir appartenu au nominatif seul (1).

§ 3. — PRONOMS POSSESSIFS.

Ces pronoms affectent des formes variées et multiples suivant les différents dialectes : nous donnons la préférence à celles que nous trouvons dans la grammaire de Giueseppe de Rada, car elles. sont confirmées par des exemples et des passages tirés des auteurs et des chants nationaux. Ces pronoms sont difficiles à apprendre, parce que l'article dont ils sont toujours précédés, même à l'aspect indéterminé, se fond avec le thème et rend ce dernier assez méconnaissable. Ainsi *meus, mea, meum* se dit en albanais (aspect indéterminé) : *ime, imme, tim,* mais avec l'aspect déterminé : *imi, immia, timt. Tuus, tua, tuum,* à l'aspect indéterminé : *itte, jotte, tent,* à l'aspect déterminé : *itti, jottia, tentit. Noster, nostra, nostrum,* aspect indéterminé : *jin, joon, taan,* aspect déterminé : *ini, jona, tanet. Vester, vestra, vestrum,* aspect indéterminé : *iij, juaj, taiij,* aspect déterminé : *iji, juoja, tajet.*

(1) La preuve que la désinence *ve, vet* du pluriel marque surtout l'isolement, se trouve dans les pronominaux *aivet, ajovet, attavet,* signifiant *ipse, ipsa, ipsum,* et dans *chiivet, chejovet, chetavet,* que M. de Rada traduit *iste, ista, istud* (p. 36).

En y regardant de près, on découvre que ces formes sont composées avec l'article masculin *i* abrégé d'*aï*, le démonstratif féminin *jò* abrégé d'*ajò,* et le démonstratif neutre *te* ou *ta*. L'accent tonique s'étant porté sur la première syllabe, celle-ci, qui contient l'article, a acquis la prépondérance, et il n'est resté du pronom lui-même, dans beaucoup de cas, que la lettre initiale. C'est ainsi que *ime* = *i* + *me; ittë* = *i* + *të, iin* = *i* + *n* (abrégé de *na, ne*), *iij* = *i* + *jou*. De même *jotte* = *jô* (pour *ajò*) + *të ; joon* = *jò* + *n* (*na, ne*), *juaj* = *jô* + *j,* (*jua* étant pour *jou* — la diphthongue *ua* pouvant être considérée le plus souvent comme une expansion de l'*o*). Enfin le féminin *imme*, comme semble le prouver la consonne double (*mm*), est pour *jô* + *me.* Au neutre nous trouvons : *tim* pour *ta* (*ti, tij*) + *m, tent* pour *te, ten* + *t, taan* pour *ta* + *n, taij* pour *ta* + *ij* (expansion de *je*).

On a vu que le neutre du démonstratif *aï* est *attà* au singulier; mais la forme abrégée, devenue article, est *të*. Dans *tim* l'*i* est dû à l'analogie du masculin et du féminin (*ime, imme*). Dans *taan* et *taij*, l'allongement de la première syllabe est dû au caractère monosyllabique du pronom possessif et à la forme apocopée du pronom personnel. Dans *tent*, l'insertion de l'*n* ne doit pas être expliquée comme un reste du neutre latin *tuum*. Il faut considérer que le génitif d'*itte* tien, se dit aussi bien *të titte* que *të tente;* que l'accusatif du masculin aussi bien que du féminin du même possessif a les deux formes *tette* et *tente*. On voit alors que la langue a cherché à fortifier la première syllabe, tantôt en redoublant le second *t*, tantôt en le faisant précéder d'une nasale, comme on dit, par exemple, *pentea* la plume, au lieu de *petea*, grec πτερόν, etc.

Là, sans doute, ne se bornent pas les irrégularités et les singularités que présente la flexion des pronoms possessifs albanais. Le pluriel de *ime, imme* fait *t'ime* ou *te mii* miens (masculin), à l'aspect déterminé *t'ime* ou *te miit,* — et au féminin *t'imme* ou *te mia,* à l'aspect déterminé *t'immet* ou *te miat.* Le pluriel, aspect indéterminé, d'*itte, jotte* est, au masculin comme au féminin, *tuu* ou *tentë,* — aspect déterminé au masculin *tuut* ou *tentet,* au féminin *tuat* ou *tentet.* Ici *tuu* est manifestement un souvenir du latin *tuus;* mais on voit en même temps que la langue albanaise n'a emprunté au latin que le thème du pronom *tu,* nullement la flexion elle-même. Le pluriel de *iin* notre (masculin) et de *joon* (féminin) est *taan* (masculin), et *tôna* (féminin); aspect déterminé : *tanet, tonat.* On reconnaît dans le *ta* et le *to* des premières syllabes le pluriel du démonstratif *aï : atta, attò.* Le pluriel (aspect indéterminé) de *iij, juaj* est *taij, tuaj,* aspect déterminé *taijit, tuajat,* neutre *tajet.*

Là s'arrêtent pour le moment nos remarques sur la déclinaison des possessifs; mais là ne s'arrêtent pas les difficultés pour celui qui étudie l'albanais. Il faut qu'il se décide à apprendre par cœur toutes les formes flexives de cette classe de pronoms.

M. Camarda a fort bien vu que ces formes dérivaient en dernier lieu du génitif des pronoms personnels. Il faut avouer que dans les possessifs des deux premières personnes il ne reste guère de trace de ce génitif, à moins qu'on ne veuille la retrouver dans l'*m* d'*ime.* En revanche, ce génitif s'est conservé intact dans les pronoms possessifs de la troisième personne. Pour constituer ces possessifs, il suffit de prendre les génitifs singulier et pluriel

de *ai* et de *ajô*, et de les faire précéder de la particule *i* au masculin, d'*e* au féminin et de *të* au neutre. On obtient ainsi les formes suivantes :

1. *I tiij* (pour *i attij*), mot à mot : il de lui, *e tiij* la de lui, *të tiij* (neutre). En allemand : *der seine, die seine, das seine.*
2. *I saï* (pour *i assaï*) il di lei (1), *e saï* la di lei, *të saï* (neutre). En allemand : *der ihre, die ihre, das ihre* (singulier féminin).
3. *I tireve* (pour *i attireve*) il di loro, *e tireve* la di loro, *të tireve* (neutre). En allemand : *der ihre, die ihre, das ihre* (pluriel des trois genres).

Or, il arrive à ces génitifs ce qui arrive aux noms masculins (2) : quand de l'aspect indéterminé ils passent à l'aspect déterminé, ils deviennent thèmes ou plutôt nominatifs à leur tour, et ils donnent lieu alors à des formes flexives nouvelles.

SINGULIER.

N.	*I tiij* sien,	*e tiij* sienne,	*të tiij.*	*I saï* (all. *ihr*),	*e saï,*	*të sai.*
G.	*Të të tiij,*	*të tije.*		*Të të sai,*	*të saie.*	
D.	*Të tiji,*	*të tijie.*		*Të saij,*	*të saje.*	
Ac.	*Të tiij,*	*të tije.*		*Të sai,*	*të saje.*	
Ab.	*Cà i tiij,*	*cà e tiij,*	*cà të tiij.*	*Cà i sai,*	*cà e sai,*	*cà të sai.*

PLURIEL.

N.	*Të tiij* siens,	*të tija* siennes.	*Të sai* (all. *ihre*),	*të saja.*
G.	*Të tijsh,*	*të tijash.*	*Të saijsh,*	*të sajash.*
D.	*Të tijve,*	*të tijave.*	*Të saive,*	*të sajave.*
Ac.	*Të tiij,*	*të tija.*	*Të sai,*	*të saja.*
Ab.	*Të tijshi,*	*të tijashi.*	*Të saishi,*	*të sajashi.*

(1) Nous nous servons ici de la traduction italienne de M. de Rada, parce qu'elle est en même temps comme le calque des formes albanaises.

(2) Voir à la p. 66 de cet ouvrage.

§ 4. — DES PRONOMS RELATIFS, INTERROGATIFS, INDÉFINIS, ETC.

Les Skipétars ont deux formes pour leur pronom relatif : 1° *ce* qui, au nominatif, reste le même dans les trois genres, et 2° *zilji, zilja, ziljt,* lequel se décline comme les noms déterminés : Génitif, *të ziljit, të ziljes, të ziljit.* Datif, *ziljit, ziljes, ziljit.* Accusatif, *ziljin, ziljen, ziljt.* Pluriel, *ziljt, ziljat, ziljt,* etc. Ainsi que *ce* (ou τσ'ε), *zilji, zilja, tiljt* est en même temps pronom interrogatif. On peut même affirmer que c'est là la signification primitive de ces pronoms. Bopp a fort bien vu (1) que le *z* ou τσ', par lequel ces pronoms commencent, avait une origine gutturale et devait être considéré comme une dégénérescence du *k.* Mais lorsque, pour expliquer la seconde syllabe, il rappelle le prâcrit *kêrisa,* le sanscrit *kîdrs'as* à côté du latin *qualis,* nous craignons qu'il n'ait poussé un peu loin l'amour des conjectures. Au lieu de τσιλι, τσιλjα, on dit aussi τσιρι, τσιρα. Cette permutation n'est pas rare en albanais, et, à première vue, on pourrait être disposé à voir dans τσιλι une corruption de *qualis* (2). En effet, en français *quel, lequel* peuvent avoir un sens relatif aussi bien qu'interrogatif. Il se pourrait pourtant que τσίλι fût un mot de création originale formé, comme ses semblables, σοιλί d'origine noble (σουα race), σενjλι distingué de σενj marquer, teindre, peut-être ἔσσιλε, ἔσσουλε à jeun, δσ'ετλι noble, de δσ'ετε race, etc.

(1) Bopp, p. 59.
(2) Hahn, p. 14, cite παλ̃jε et παρ, qui tous les deux signifient une paire, et sont évidemment le même mot.

Bopp a vu qu'en albanais, comme dans les langues sémitiques, le pronom relatif ne peut pas exprimer les rapports des cas obliques. Ces rapports sont rendus par un pronom qui suit et qui appartient à la troisième personne, par exemple κjε ι δεροι à qui il a donné, mot à mot : lequel à lui il a donné ; κjε ε κισ (Luc, vii, 121) qu'elle avait, mot à mot : qui, lui (ε), elle avait.

Rappelons que *ce* fait au génitif *të cuij,* au datif *cuij,* — puis au génitif pluriel *të cuijsh, të cuijash* ou *të cuive, të cujave ;* au datif pluriel *cuive, cujave,* à l'ablatif *cuishi, cujashi.*

Enfin il y a un pronom relatif *cush* (latin *quis, quæ*) qui peut être aussi interrogatif et qui présente les formes les plus variées. Il fait au singulier *të cuij* (génitif), *cui* (datif), *chë* (accusatif), et au pluriel *të cuive, chê, cuishi.* On voit que la déclinaison de *cush* ne diffère guère de celle de *ce.* Quand *cush* est interrogatif, il peut prendre l'aspect déterminé (1).

Les pronoms indéfinis se forment à l'aide du mot *do* tu veux (latin *libet*), par exemple τσ'do chacun (indéclinable), κουσ'do (epicène), τσιλλιdo (féminin τσιλλjαdo), νdουjε composé de : νdε si, do et νjε, mot à mot : si tu veux un, c'est-à-dire quelqu'un. Ajoutons τσ'α quelques-uns, τσ'οκουσ', τσ'οτσ'ιλλι et δικουσ' quelqu'un (2), et ι τιλλε-ι, féminin ε τιλλε-α un tel, une telle, pronom qui rappelle le latin *talis,* comme τσ'ιλλι rappelait *qualis.*

Pour rendre le français *aucun, personne,* on a recours à la tournure ασ νjε pas un. Cet *as* ne serait-il pas une mo-

(1) De Rada, p. 37.
(2) Pour la déclinaison, voir κουσ' et τσ'ιλλι.

dification, peut-être une abréviation de la forme plus complète μος, qui se compare au grec μή. Nous ferons remarquer que ce *mos* se retrouve dans la langue des Tshouvaches, horde ongro-finnoise ; il s'y dit *mas*.

Au français *aucun, personne* répond exactement l'albanais νjερι homme, qui alors prend le sens négatif. On renforce ce mot quelquefois en y ajoutant χιτσ' rien. C'est ainsi qu'on dit χιτσ' γjι' aucune chose, absolument rien.

Γjιθε *tout, tous* est un mot d'origine albanaise pure (que l'on compare γjε, γjαν chose). Il est indéclinable au singulier et au pluriel lorsqu'il se rapporte à un substantif. Seul, il forme au pluriel τε γjιθε tous, τε γjιθα toutes, etc.

Un pronom qui se rattache certainement aux langues anciennes de la famille des Aryâs est *jatere* l'autre, dont la forme guègue est *t-jetere*, faisant au génitif masculin *të jateri*, au génitif féminin *të jaterie*. D'après de Rada, il a deux formes au pluriel : 1° *të jeter, të jatera;* 2° *të tieer, të tiêra*. — Composé avec νjε, ce pronom fait *njeter* ou *n-jater*, dont le sens est *unus alter* (1), et dont la première partie (νjε) peut se décliner ou rester indéclinable à volonté. Ce *jater*, malgré le *j* initial qui semble indiquer des influences slaves signalées par nous ailleurs, doit être identique au sanscrit *antharas*, gothique *anthar*. Il contient, par conséquent, un suffixe qui marque la gradation en général; mais ajouté à des thèmes pronominaux, il indique de préférence la dualité, par exemple *ka-taras* lequel des deux (2). La notion de dualité s'est quelque peu oblitérée dans *antharas*. Toutefois le lithuanien *antras*,

(1) De Rada, p. 49.
(2) Bopp, *Ueber das Albanische*, p. 31.

qui signifie réellement le second, pourrait être peut-être considéré comme étant le comparatif νjε un? La forme forme primitive étant *jater, jeter*, et non pas *tjater, tjeter*, la conjecture de Bopp faisant venir la première partie de ce mot du pronom démonstratif *tya* conservé dans le dialecte védique et identifié par le célèbre linguiste avec l'article allemand *der, die, das*, cesse d'être plausible. Ce *t*, qui a fini par adhérer au pronom *tjater*, n'est évidemment que le pronom démonstratif albanais *të* lui-même. Peut-être faut-il placer *jater*, *jeter* tout à fait sur la même ligne que le grec ἕτερος qui avec l'article se dit ἅτερος (1).

§ 5. — DU PRONOM RÉFLÉCHI.

La langue albanaise n'a pas pas d'expression simple pour le pronom réfléchi. Pour y suppléer, elle emploie le mot βέτεχε, qu'on décline comme un substantif féminin et dont la signification première paraît avoir été l'isolement, l'*a parte*. Elle se sert en vérité de la forme βέτεχε à toutes les personnes du singulier et du pluriel, par exemple θασ'ε με βέτεχε je me dis à moi-même, θέ με βέτεχε tu te dis à toi-même, θάνε με βέτεχε ils se dirent à eux-mêmes; et on n'ignore pas que le sanscrit en use de même du pronom possessif *sva* (2). Mais on n'a qu'à ouvrir la grammaire de M. de Rada : on y verra que lorsque la notion de l'identité s'applique à la deuxième ou à la troisième personne, on ajoute très-volontiers au mot *vette* (βέτε) les

(1) Benfey, II, 49, dit que ἕτερος est pour ἕντερος, scr. *antharas*.
(2) Bopp, *ibid.*, 26.

pronoms personnels respectifs. C'est ainsi que de Rada traduit moi-même par *vette mee* (aspect déterminé *vettemia*), génitif *vettemeje* (aspect déterminé *vettemejes*), etc. De même toi-même *vette jotte* (aspect déterminé *vettejottia*), etc. Mais pour la troisième personne il n'y a pas d'autre forme que *vetteχee* (1) (aspect déterminé *vetteχea*) ; seulement, dans les cas obliques, nous rencontrons, à côté des formes régulières, comme une seconde déclinaison irrégulière, étrange, qui vaut la peine d'être signalée.

ASPECT INDÉTERMINÉ.

	Formes régulières.	Formes irrégulières.
Sing. Génit.	*Të vetteχeje.*	*Të vettejüi.*
Datif.	*Vetteχeje.*	*Vettejui.*
Acc.	*Vetteχeje.*	*Vettejue.*
Loc.	(Manque).	*Nde vettejue.*
Ablat.	*Prei vetteχeje.*	*Prei vettejue.*

A l'aspect déterminé nous trouvons de même *vettejües* et *vettejüen* à côté de *vetteχees* et *vetteχeen*. Nous passons au pluriel :

	ASPECT INDÉTERMINÉ.		ASPECT DÉTERMINÉ.	
	Formes rég.	Formes irrég.	Formes rég.	Formes irrég.
Nom.	*Vetteχea.*	*Vettejüa.*	*Vetteχeat.*	*Vettejuat.*
Génit.	*Të vetteχeve.*	*Vettejuash.*	*Të vetteχevet.*	*Të vettejuvet.*
Datif.	*Vetteχeve.*	*Vettejuve.*	*Vetteχevet.*	*Vettejuvet.*
Acc.	*Vetteχea.*	*Vettejua.*	*Vetteχëat.*	*Vettejüat.*
Loc.	*Nder vetteχea.*	(Manque.)	*Vetteχeashit.*	*Vettejushit.*
Ablat.	*Vetteχeashi.*	*Vettejushi.*		

On sait que les langues aiment à faire ressortir l'idée

(1) De Rada, p. 31, 32.

de l'identité le plus souvent par le superlatif (αὐτότατος, *ipsissimus*) : l'albanais le fait par la répétition du mot, au lieu de βέτε il dit βετβέτε, à l'aspect déterminé βετβετja *seitas intima*. C'est ainsi que dans *vettejue, vettejui* il nous semble que la même idée est exprimée deux fois, car l'*u* (*ou*) des avant-dernières syllabes nous paraît être le même qui sert à former le passif de l'aoriste et de l'impératif (οὐ κερκοβα, je fus cherché, κερκοου sois cherché), et cet ου il y a longtemps que Bopp l'a identifié avec le pronom sanscrit *sva* (1). Nous-même nous avons soutenu que la première syllabe de βετε se retrouvait dans la forme flexive du pluriel βε, que les deux syllabes réunies n'étaient que la même forme à l'aspect déterminé.

En effet, la notion de la séparation, de l'isolement, sert à expliquer le génitif des déclinaisons aussi bien que le passif ou le moyen des conjugaisons. Puisque Lecce écrit υετε pour βετε, le passage de υε à ου ne présente plus de difficulté. Βε aussi bien que ου sont ramenés à *sva* soi, par Bopp. Or, ce *sva*, pronom sanscrit, devient *se* en latin, et *se*, dans cette dernière langue, est tantôt pronom réfléchi, tantôt préposition composée avec des verbes comme *se-grego, se-cerno, se-paro*, tantôt lorsque le *d* de l'ablatif archaïque vient s'y joindre, conjonction, *sed* signifiant *mais*.

Le mot βε indiquant une existence séparée, indépendante, βέτε sert à désigner aussi tout simplement l'idée de personne ou d'individu. Σα βετε jανε veut dire : combien de personnes sont-ils? Réponse : δjετε βέτε dix personnes (2). Ceci nous amène à poser une dernière question :

(1) Bopp, p. 20.

(2) Nous traiterons un peu plus loin de l'origine présumable de la dernière partie du mot βέτεχε.

L'ου qui désigne le pronom de la première personne serait-il autre chose que le pronom réfléchi ου qui sert à former l'aoriste passif, autre chose que le *sva* des anciens Indous, ce *sva* qu'on employait à toutes les personnes? Quoi de plus naturel que de se désigner soi-même, le geste aidant, par un mot signifiant l'individu, le même? Cela rappelle quelque peu le οὗτος des Grecs, le *hic* des Latins. N'est-ce pas en effet à la première personne que le sujet et l'objet se confondent dans le même être?

Enfin cet ου qui, à l'instar du *sva* sanscrit, peut désigner toutes les personnes au sens réfléchi, ne peut-il pas expliquer du même coup le pronom enclitique *iu* leur, à eux, abrégé quelquefois en *ou* comme dans l'exemple cité par de Rada : *Eδe ai ou pergjegj e ou θa attire* et il répondit et il leur dit, à eux (1).

(1) De Rada, p. 35.

LIVRE IV

DU VERBE

CHAPITRE PREMIER

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le verbe albanais a conservé un bagage synthétique plus considérable, non seulement que celui de toutes les langues néo-latines, mais de la plupart des langues indo-européennes. Il possède des formes simples pour le présent, l'imparfait et l'aoriste, à l'indicatif aussi bien qu'au subjonctif. Il en possède pour la voie moyenne au présent et à l'imparfait. Puis, comme à l'instar d'autres idiomes modernes, il a recours aux verbes auxiliaires *avoir* et *être* pour la création d'autres temps et modes, ce verbe présente une variété et une complication de formes qui ne laissent pas d'étonner un peu à première vue. Ce qui ajoute à ces difficultés, c'est que les désinences des personnes et la formation de temps entiers, comme par exemple celle de l'imparfait, diffèrent considérablement d'un dialecte à l'autre. On peut remarquer, néanmoins, que l'albanais,

comme toutes les langues qui commencent à se civiliser, a aussi dans la conjugaison une certaine tendance à se simplifier, à adopter une marche plus régulière et plus uniforme. Cette tendance paraît surtout sensible dans le grand tableau dressé des différentes conjugaisons par M. Rossi, dans son *Vocabolario italiano-epirotico*. Les anomalies s'y trouvent en moins grand nombre que dans la Grammaire de Hahn, et — chose notable — on n'y rencontre pas de moyen. Faudra-t-il en conclure que les Albanais catholiques sont sur le point d'y substituer les formes analytiques du passif, comme ont fait déjà à peu près toutes les nations d'origine aryenne?

Bopp avait déjà reconnu, avec sa sagacité habituelle, que c'est surtout dans la conjugaison que les points de contact de la grammaire albanaise avec celles d'autres idiomes indo-européens sont nombreux et fréquents. Il suffit, en effet, d'un simple coup d'œil jeté sur cette conjugaison pour se convaincre que l'on n'y retrouve pas, comme dans les langues finnoises, l'emboîtement dans un seul mot d'une foule de syllabes exprimant tous les modes imaginables de la notion verbale, modes concessif, optatif, substantif, négatif, etc., ni la variété de *formes* modales propre aux langues sémitiques : *kal, niphal, piel, pual, hiphil,* etc. Le concept verbal s'exprime en albanais par des formes grammaticales, ou identiques ou analogues à celles des langues de l'Europe occidentale. Voilà pourquoi on peut dire que l'albanais a réellement le caractère d'un idiome européen; mais on fera bien de ne pas aller au-delà. Lorsque, pour établir un rapprochement entre l'albanais et le sanscrit, Bopp cite les désinences pronominales, il paraît oublier que ces désinences se rencon-

trent pareillement dans les langues ougro-tshoudiques. Nous allons, pour éclairer nos lecteurs, placer sous leurs yeux le présent de deux verbes finnois :

Saan je prends.	*Sanon* je dis.
Saat tu prends.	*Sanot* tu dis.
Saa il prend.	*Sanoo* il dit.
Saamme nous prenons.	*Sanomme* nous disons.
Saatte vous prenez.	*Sanotte* vous dites.
Saavat ils prennent.	*Sanovat* ils disent.

L'imparfait de ces deux verbes fait *sain* et *sanoin* à la première personne singulier, *sait* et *sanoit* à la deuxième, et ainsi de suite, les désinences pronominales restant constamment les mêmes. Toutefois, à l'optatif, la seconde personne singulier prend un *s : saakos,* abrégé *saaos*, voudrais-tu bien prendre? — et la troisième personne pluriel prend *t : saakot*, etc. (1).

CHAPITRE II

TABLEAU GÉNÉRAL DES DÉSINENCES VERBALES

Que l'on compare maintenant aux paradigmes finnois le tableau des désinences pronominales du verbe albanais :

(1) *Grammaire de la langue finnoise*, par Herzberg et Ujfalvy.

PRÉSENT.

ACTIF.		PASSIF.		
Indicatif.	Subjonctif.	Indicatif.	Subjonctif.	
Sing. 1. -*nj*. } ou thème nu.	1. -*nj* ou thème.	1. -*em*.		Le reste comme à l'indicatif.
2. -*n*.	2. -*sh, tsh*.	2. -*e*.	-*esh*.	
4. -*n*.	3. -*nj* ou *j*, ou th. allongé. -*re* dans qq. verbes irrég. Hahn : κερκο-jε, πλακ-ιjε.	3. -*et* (*ete*).		
Plur. 1. -(*e*) *mi*, (*e*) *m*.	1. } Comme à l'indicatif.	1. -*emi*.		
2. -(*e*) *ni*.	2.	2. -*eni* (*ii*) (1).		
3. -(*e*) *n* ou *ine* (1).	3.	3. -*en* (*ene*) (1).		

IMPARFAIT.

ACTIF.		PASSIF.	
Indicatif.	Subjonctif.	Indicatif.	Subjonctif.
Sing. 1. -*nja*.	1. -*ja*.	1. -*sha*.	L'indicatif et le subjonctif sont identiques.
2. -*nje*.	2. -*je*.	2. -*she*.	
3. -*nej* ou *ij*, *j*.	3. -*nej* ou *ij*, *j*.	3. -*ej*.	
Souvent le th. nu ou -*te*.			
Plur. 1. -*njim*.	1. -*jim*.	1. -*shim*.	
2. -*njit*.	2. -*jit*.	2. -*shit*.	
3. -*njin*.	3. -*jin*.	3. -*shin* ou *shine*.	

AORISTE.

ACTIF.		PASSIF (2).	
Indicatif.	Subj. (ou optatif présent).	Indicatif	Subjonctif.
Sing. 1. -*a*.	1. -*sha* (*tsha*) (3).		
2. *e*.	2. -*she* (*tshe*) (3).		
3. *i* ou *ου*.	3. -*të* (*fte* ou *shtë*).	3. Thème nu.	
Plur. 1. *m*.	1. -*shim* (*tshim*) (3).		
2. *t* (*te*) (3).	2. -*shit* (*tshit*) (3).		
3. *n* (*ne*) (3).	3. -*shin* (*tshine*) (3).		

(1) Hahn, *Gramm. alb.*, p. 65, 66.

(2) L'aoriste passif se conjugue, à l'exception de la troisième personne du singulier, comme l'aoriste actif à l'indicatif et au subjonctif ; mais il est précédé à toutes les personnes du singulier et du pluriel du préfixe *ου*.

(3) Hahn, *Gramm. alb*, p. 65, 66.

IMPÉRATIF.

ACTIF.	PASSIF.
Sing. 2. *-j* ou thème nu.	2. *ou.*
Plur. 1. *-mi.*	Plur. 1. *ēmi.*
2. *-ni.*	2. *ēni* ou syncopé en *i.*

PARTICIPE.

-re (*-ne* chez les Guègues).

ADJECTIF VERBAL.

-etë *-t* (1).

Désinences de l'imparfait dans le dialecte de Scodra, d'après Rossi.

Sing. 1. -(*i*) *shna* ou *ishem.*	Plur. 1. *-shim* ou *shna.*
2. -(*i*) *she.*	2. *-shi.*
3. *-ke* ou *ete.*	3. *-shin.*

CHAPITRE III

EXAMEN DES DÉSINENCES PRONOMINALES.

Les trois personnes du singulier à l'indicatif.

§ 1.

Le tableau ci-dessus prouve, si nous ne nous trompons, que la ressemblance entre les formes de la conjugaison albanaise et celles des langues indo-européennes est sensible, surtout à l'aoriste; au présent indicatif, à

(1) De Rada, p. 77.

l'impératif, au participe, au présent et à l'aoriste moyen, l'albanais paraît avoir suivi sa propre voie. En effet, lorsque le thème se termine par une consonne, les trois personnes du singulier restent invariables au présent. Dans trois verbes seulement l'*m*, exposant primitif de la première personne du singulier, a été conservé; ces verbes sont *jam* je suis, *kam* j'ai, et *θom* je dis. Le latin, en vérité, n'a conservé ce même *m* que dans *inquam* et dans *sum* et ses composés. Lorsque la langue shkipe veut établir absolument une différence entre les trois personnes du singulier, c'est à la première qu'elle semble vouloir donner une certaine prédominance. Ainsi, dans les thèmes qui se terminent par une voyelle et s'allongent par l'insertion de la lettre *n*, ou dans ceux qui, terminés par une consonne, s'adjoignent la syllabe *en*, cet *n* se mouille à la première personne du singulier. On dit κερκόνj je cherche, κερκόν tu cherches, κερκόν il cherche (thème κερκο); de même *ljipenj* je demande, deuxième et troisième personnes *ljipén* (1).

Dans d'autres cas c'est l'apophonie qui établit une distinction marquée entre la première personne et les deux autres; comme dans ἀππ je donne, deuxième et troisième personnes επκ tu et il donne; θομ ou θεμ je dis, θουα tu dis, θοτε il dit. Ce θοτε paraît être la traduction littérale de notre *dit-il* répondant au latin *inquit*, à en juger d'après la terminaison τε qui n'est, selon toute apparence, que le pronom démonstratif τε (pour ατε). Ajoutons, pour compléter la série, Σοχ je vois, deuxième et troisième

(1) Ce *j*, signe de la première personne, a souvent tellement absorbé la nasale, que les grammairiens ne la trouvant pas, l'ont omise. Hahn écrit constamment κερκοιγ, de Rossi κερκοι. De Rada seul a vu qu'il fallait conserver l'*n*.

personnes σεχ; *doua* je veux, deuxième et troisième personnes *dő;* — enfin *kam* j'ai, *ke* ou *chee* tu as, *ka* il a, — *jam* je suis, *jê* tu es, *ishte* ou *eshte* (ou *ee*) il est.

§ 2.

On pourrait dire peut-être que les désinences des trois personnes du singulier au présent ont fini par tomber à peu près comme en français, où elles se distinguent encore par l'orthographe et où leur différence n'est plus sensible à l'oreille que dans les liaisons (par exemple je prend*s* une plume, il pren*d* une plume; vous loue-*t*-il)? (1). On pourrait même ajouter qu'elles ont dû être retranchées, afin que le présent de l'actif et celui du moyen ne se confondissent pas au singulier, car, quant au pluriel, c'est à peine si, dans des verbes qui, comme πλjακ, ont un thème terminé par une consonne dure, une différence subsiste encore entre les deux voies. Que l'on compare :

	PRÉSENT DE L'ACTIF.	DU PASSIF.
Plur.	1. πλjακιμε nous vieillissons.	1. πλjακεμι nous sommes vieillis.
	2. πλjακνι.	2. πλjακιι.
	3. πλjακινε.	3. πλjακενε.

Cette différence semble presque disparaître dans les

(1) Bιj je viens, et ῥιj je suis assis, se placent dans la catégorie de verbes comme κερχονj. Car βιj se dit pour βινj, deuxième et troisième personnes du singulier βjεν. Quant à ριj qui paraît raccourci de ρινj, il fait à la deuxième et troisième personne du singulier régulièrement ριν. Mais on peut laisser les trois personnes invariables, et alors leur forme commune est ρι.

paradigmes que nous offre de Rada, surtout aux deux premières personnes du verbe *ljagchinj* je baigne.

ACTIF.	PASSIF.
Plur. 1. *ljagchëmi* (abrégé de *ljagchenjëmi* ou *ljagchenjem*).	1. *ljagehemi.*
2. *ljagchëni.*	2. *tjagcheni.*
3. *ljagchenjen.*	3. *ljagchen.*

En effet, dans les formes actives l'*e* paraît muet ; il est entendu dans les formes passives.

Il ne faudrait pourtant pas se laisser tromper par les apparences. La langue a, pour marquer le passif, les lettres χ ou *n* qu'elle insère entre le thème et les désinences pronominales ; et si, aujourd'hui, on a laissé tomber quelquefois ces lettres dans des thèmes terminés par des consonnes, par négligence ou par paresse, Bopp a prouvé qu'anciennement on ne reculait pas devant le cumul des consonnes pour exprimer clairement sa pensée. C'est ainsi que les Guègues disent encore σεμυνχεμ je tombe malade, βανχεμ je suis fait *fio*, *b*ρινχενε ils se rongent (*b*ρειγ je ronge) au lieu de σεμυρεμ, βενεμ, formes employées par les Tosques (1).

§ 3.

Le prétérit albanais paraît s'être formé sous l'influence simultanée du parfait et des aoristes grecs. L'*a* de la première personne répond par conséquent quelquefois à l'α du parfait grec et à la même désinence du parfait

(1) Bopp, *Ueber das Albanische*, p. 22.

sanscrit, d'autres fois à un *am* sanscrit ou latin (comme dans les prétérits en *va* = latin *bam*). La seconde personne n'a conservé qu'une terminaison bien mutilée — *e* (1); — mais dans la troisième qui est *i*, les Albanais doivent reconnaître leur pronom démonstratif *i*, puisque, à l'exemple de ce qui se passe dans la déclinaison, cet ι se permute dans une foule de cas avec ου.

L'imparfait, à l'instar du prétérit, forme, d'après de Rada, sa première personne singulier en *a* et la seconde en *e*. A la troisième il se contente très-souvent du thème nu, par exemple *viδ* il pillait, *shchit* il glissait. Dans les verbes à thème vocalique il prend un *j* à la troisième personne, par exemple *rhiij* il était assis, *douaj* il voulait; autrement l'insertion de l'*e* est requise, par exemple dans *shitt-e-j* il vendait. D'après Hahn, la troisième personne singulier de l'imparfait est formée soit par le thème, soit par l'addition du pronom démonstratif τε, par exemple κερχον ou κερχοντε il cherchait, πλjακ ou πλjακτε il vieillissait. La même formation se rencontre souvent dans les verbes irréguliers; θοσ' et θοσ'τε il disait, ιπτε il donnait, βῖν et βιντε il allait, etc.

(1) Déjà, dans l'ancien haut allemand, on trouve *bugi* = scr. *bubâug'it'a*, et dans le vieux slave *bûdi* = scr. *abôd'is*, de *abôd'is'am*.

CHAPITRE IV

LES TROIS PERSONNES DU SINGULIER AU SUBJONCTIF.

Nous n'avons plus à examiner que les désinences que les trois personnes du singulier prennent au subjonctif. Celles de la première personne ne diffèrent pas de celles de l'indicatif. Mais la seconde joint partout *sh* au thème : *të ljaash* que tu laves, *të ljagχesh* que tu te laves, *të ljagchesh* que tu baignes, *të θouash* que tu dises. La troisième d'après Hahn prendrait -jε dans les verbes réguliers (πλjαx-ι-jε,xεpxɔjε); d'après Rossi, lorsqu'elle n'est pas semblable à la première, elle aurait un *n* pour désinence; *te kendon* qu'il chante, *te liδen* qu'il lie, *te ban* qu'il fasse, *te piin* qu'il boive, *te ndiin* qu'il sente. De Rada nous assure que dans les verbes à thème vocalique qui insèrent *nj* au présent et à l'imparfait, ainsi que dans des verbes dont les thèmes se terminent en *s* comme *shës* je vends, *ncàs* je touche, la troisième est semblable à la première, exemple :

1. *Të ljaanj* que je lave.	1. *Të vedès* que je meure.
2. *Të ljaash* que tu laves.	2. *Të vedesh* que tu meures.
3. *Të ljaanj* qu'il lave.	3. *Të vedès* qu'il meure.

La désinence *sh* de la seconde personne se rattache au

verbe *être* (probablement *jeshe*, tu étais?) et désigne le passé. Le passé en effet peut être employé pour marquer l'incertitude. C'est ainsi qu'en français la particule *si* est suivie de l'imparfait à l'indicatif.

Reste à expliquer l'*r* de la troisième qu'on trouve dans les verbes irréguliers. *Bie* je tombe, fait au subjonctif présent : 1 *të bie*, 2 *të bieshe*, 3 *te biere*, et à l'imparfait 1 *bjere*, 2 *bjere*, 3 [*binje*]. De même *vë* je place :

Subj. prés.	1. *Të vë.*	Imparf.	1. *vëre.*
	2. *Të vësh.*		2. *vëre.*
	3. *Të vere.*		3. [*vij* ou *vin*].

Zee je commence, *ljee* je laisse, *shtie* je jette, se conjuguent de la même façon. Dans tous ces verbes on a emprunté, comme dans les autres, les formes du passé pour marquer l'incertitude au présent à la seconde personne *(vesh)* et à la troisième *(vëre)*; puis, pour éviter la confusion, il a fallu trouver une nouvelle forme pour la troisième personne singulier de l'imparfait. Eh bien! cette forme, lorsqu'elle n'est pas celle du thème même (πλjαα, κερχον, *dilj*), est empruntée elle-même à la première et deuxième personne de l'imparfait du verbe être (c'est-à-dire *ij*, *ej*, pour *t'ija*, *t'ije*).

Mais quel est le sens de cet *r* qui désigne la troisième personne subjonctif présent des verbes irréguliers cités plus haut? Il marque lui-même le passé, et nous le retrouvons non seulement au participe, σ'τιρε jeté, ραρε tombé, παρε vu, φλjερε ou φλjετουρε ayant dormi, mais encore dans la formation d'aoristes comme χυ-ρ-α j'entrai (à côté de χυιτα), ἶρα à côté de εἶτα, etc.

Si les désinences *sh*, *j*, *je*, *r*, propres au subjonctif, ne

désignaient pas *à l'origine* la personne, il y a des verbes pourtant où la différence des personnes est marquée au subjonctif présent par des désinences vraiment pronominales. Ces verbes sont *kam* j'ai, qui fait au subjonctif présent *këm, kësh, kët; jam* je suis, qui fait *jëm, jeesh, jët et θom* je dis, qui, d'après de Rada, fait *θom* ou *θëm, θouash, θeet* (1). Nous savons déjà que *kam*, *jam* et *θom* ont conservé au présent indicatif, en partie au moins, les formes de la flexion sanscrite; mais ce sont les seuls verbes de cette espèce. Faut-il y voir des types abandonnés plus tard par le génie de la langue, ou plutôt des formes exotiques qui auraient pris la place d'expressions indigènes? C'est un point à examiner plus tard. Il ne serait pas impossible que la désinence -ς de la seconde personne du présent de la conjugaison grecque eût agi sur l'imagination des Skipétars familiarisés avec la langue de leurs voisins plus civilisés, en sorte que leur propre désinence *sh* leur aurait semblé en être la reproduction.

Dans les thèmes se terminant par une consonne, soit qu'ils restent invariables au présent, soit qu'ils prennent la syllabe formative *enj*, la troisième personne, d'après de Rada, différerait de la première par l'allongement de la voyelle : *të vieδ* que je pille, *të vieδësh* que tu pilles, *të vieeδ* qu'il pille; *të cursènj* que j'épargne, *të curseenj* qu'il épargne. Enfin comme nous venons de le voir, il y a un petit nombre de verbes primitifs, irréguliers, tels que *ζee* je commence, *bie* je tombe, *ljee* je laisse, qui font la

(1) Quant au subjonctif *të rije*, que M. de Rada traduit *ch'ei stia*, et qu'il nous signale comme une forme irrégulière, nous avouons que nous ne pouvons rien y découvrir d'anormal.

troisième personne subjonctif présent en *r*, par exemple *te ljeer, te ζeer, të bier.*

Il est clair que la désinence *sh* ne répond pas plus en albanais à un pronom de la deuxième personne que celle de *je*, de *n* ou de *r* à un pronom de la troisième. Autre remarque : l'optatif est formé du thème de l'aoriste lorsque le verbe conjugué a deux thèmes, par exemple *bie* je tombe, *raa* il tomba, optatif *rasha; shogh* (σ'οχ) je vois, *paa* il a vu, optatif *pasha; rii* je suis assis, aoriste *endenja,* optatif *ndenjesha; kam* j'ai, *pat* il eut, optatif *pafsha, pasha, paccia* (1).

Il en résulte que les Albanais, pour exprimer le doute, l'incertitude, le conditionnel, le non réel, ont recours au passé. Il nous paraîtra donc naturel d'admettre que le *sh* de la deuxième personne du singulier du présent du subjonctif ne doit pas différer essentiellement du *sh* de la deuxième personne du singulier optatif (ou subjonctif de l'aoriste). Selon toute apparence, ce *sh* n'est que le reste de la racine *as* être, avec laquelle cet optatif paraît composé; il n'indique donc pas la personne. Exemple : 1 πλjακσ'α, 2 πλjακσ', 3 πλjακτε. — La désinence *je, ije* de la troisième personne du présent subjonctif ne paraît donc être réellement autre chose qu'une forme empruntée à l'imparfait. En effet, à la première et à la seconde personne de l'imparfait nous trouvons : 1 πλακιjε, 2 πλακιjε ou bien 1 κερκο-jε, 2 κερκοjε. Nul doute qu'à l'origine la troisième personne singulier ne fût identique aux deux premières. Mais comme elle trouva son emploi au subjonctif présent, à l'imparfait, pour éviter la confusion, on eut recours à

(1) De Rada, p. 77.

une forme écourtée et plus simple : πλjαx, xερxον, ϑιλj. A côté de πλjαx, xερxον, Hahn cite une autre forme πλjαx-τε xερxοντε. Quant à πλjαxτε, on le retrouve à la troisième personne du singulier de l'optatif (πλjαxτε pour πλjαxσ'τε), — mais dans xερxον, l'ν n'étant qu'une lettre épenthétique, la troisième personne de l'optatif sera xερxοφτε, avec suppression de la consonne formative.

De Rada forme la troisième personne singulier imparfait indicatif ou subjonctif du verbe *ljaa* laver, *ljanej* (1); du verbe *ljee* laisser, *ljeij ou ljeej*.

Comme le *sh* de la deuxième personne, le *te* de la troisième est probablement un dérivé de l'antique racine *as* être, *ish* en albanais, signifiant : il était, *esht* ou *eshte* il est. La désinence *ije*, *ej*, *j* se rattache elle-même, comme nous l'avons dit plus haut, à une forme abrégée de l'imparfait subjonctif du verbe substantif; seulement le même fait singulier se reproduit : *t'ija t'ije* que je fusse, que tu fusses, désignent la première et la deuxième personne; la troisième de l'imparfait du verbe *jam* je suis, comme nous venons de voir, est *ish*, pour l'indicatif aussi bien que pour le subjonctif.

REMARQUES SUR LES EXPLÉTIFS *re* ET *bo*.

M. Giuseppe Spata, dans son aperçu des *Studj etnologici* de Nicolò Chetta, nous apprend (2) que seule de toutes les colonies albanaises de la Sicile celle de Palazzo Adriano conserva la particule explétive *re* en usage dans la

(1) De Rada, p. 72.
(2) Giuseppe Spata, p. 70.

Morée. On en faisait suivre les pronoms personnels *u, na, ti, aï,* en disant : *ure, nare, tire, aïre.* Une autre particule du même genre qui n'aurait cours, d'après M. Camarda, que dans les colonies albanaises de la Sicile, serait *vo* ou βο. Je trouve dans les chants publiés par ce savant (1) : *Dε τ'ε θοσσεjα χήννε ε ρέε-βο* je voulais l'appeler lune nouvelle ; puis à la même page, quelques vers plus bas : *Dε τ'ε θοσσεjα, βασσ' ε ρέε-βο* je voulais l'appeler jeune fille. Je lis, p. 128 : τριμμ' ε ρεε βο un jeune guerrier. Je citerai encore (2) Τσὲ νὰ σόλε κετὲ-βο δριτε (toi) qui nous a envoyé cette lumière, et φλῆj-με, βιρ, -σᾶ-βο μήμμα τε κενδόν dors (mon) fils pendant que (ta) mère chante pour toi.

La particule ρε, si elle signifie quelque chose, ne peut être que le substantif ρε ou ρεε, dont le sens est *mens, animus,* par exemple βε ρε *animum adverto.* Les expressions *ure, tire,* moi-âme, toi-âme, pourraient bien être comparées aux locutions hébraïques נַפְשִׁי mon âme, pour moi, נַפְשְׁךָ ton âme, pour toi, etc.

Quant à βο je crois y reconnaître une autre forme pour βε, βετε seulement, séparément ; cette particule pourrait être rapprochée pour son emploi du grec γε. Mais, dira-t-on, l'ο peut-il remplacer ainsi un ε primitif? Je citerai précisément le mot βο qui, dans le dialecte des Guègues, paraît se substituer à βε œuf (aspect déterminé βε-jα) dont le pluriel déterminé est βετε.

Il est à remarquer que l'addition de la syllabe *re* aux pronoms albanais trouve son analogue dans deux idiomes caucasiques : l'abchase et le tsherkesse. Dans l'abchase,

(1) Camarda, appendice, p. 130.
(2) Camarda, appendice, p. 180 et 186.

moi se dit *sa* + *ra,* toi *wa* + *ra,* nous *ha* + *ra,* vous *sha* + *ra,* et dans le tsherkesse nous trouvons pour *sara* les formes *ser, sse, sa ;* pour *wara : uor, uo;* pour *hara : dehrr;* pour *shara : fehrr. Lui* dans cette langue se dit *arr,* le pluriel (eux) *achir, acher* (1). — C'est plutôt pour mémoire que je crois devoir ajouter que dans l'idiome des Abchases les noms de nombre de deux à dix prennent la syllabe *ba* (2). Elle ne fait pas partie du radical, et elle se retranche lorsque le nom de nombre est suivi de l'objet dont la quantité doit être déterminée. Le substantif exprimant cet objet est alors suivi de la syllabe *ke,* ainsi *svi-ba* deux, *chu-ba* cinq, *s'wa-ba* dix, etc., mais *s'wa monatké* dix roubles. Nous ne prétendons nullement établir un rapport direct entre cette particule *ba* et l'albanais *bo.*

CHAPITRE V

LES TROIS PERSONNES DU PLURIEL.

La première personne du pluriel a, d'après de Rada, la terminaison *mi* (Lecce *me*) au présent, laquelle, à l'im-

(1) Rosen, *Ueber das Mingrelische Suanische und Abchasische,* p. 74.
(2) Rosen, *ibid.*, p. 76.

parfait et à l'aoriste, s'abrége en *m* ou (*i*)*m* (1). La désinence de la seconde personne est *ni* (quelquefois *i*) au présent, *te* ou *t* à l'imparfait et à l'aoriste, et enfin celle de la troisième (*e*)*n* (Hahn *ene*) au présent, et *in* (Hahn *ine*) à l'imparfait et à l'aoriste.

Nulle difficulté pour la désinence *mi* de la première personne. Elle se compare au grec μες, μεν, au sanscrit *mas, ma,* et au *me, mme* des Finnois. Il n'en est pas de même de la troisième, *ne* ou *n*. Dans l'*e* qui suit l'*n* et qui est tombé dans le dialecte albanais de l'Italie, Bopp ne veut voir qu'un allongement inorganique qui rappellerait ainsi l'*o* de la conjugaison italienne dans *amano, dicono* pour *amant, dicunt*. Dans l'*n* qui reste, Bopp reconnaît l'expression du pluriel, tandis que la désignation de la personne aurait disparu comme dans l'allemand moderne, ou même comme en grec et en sanscrit dans les imparfaits et les aoristes (par exemple ἔφερον = *ab'aran*, ἔδειξαν = *adiks'an*). Le prétérit gothique ne présente-t-il pas des formes comme *haihaitun* ils s'appelèrent, *bundun* ils lièrent? En un mot, Bopp établit l'équation *ne* albanais = lat. *nt*. Il est possible qu'elle soit juste, mais cela n'est que possible, et elle est d'autant moins sûre que la seconde personne du pluriel qui, dans toutes les langues indo-

(1) Hahn n'admet la désinence μι que pour κεμι nous avons, et jεμι nous sommes. Bopp fait observer que les Guègues ont conservé intégralement la désinence με, non seulement au présent, mais encore à l'impératif et à l'aoriste. La voyelle finale n'aurait été retranchée dans le dialecte du Nord comme dans celui du Sud qu'au subjonctif de l'aoriste. Nous croyons que ces nuances ont peu d'importance dans un idiome aussi peu fixé que l'albanais. Puis nous nous croyons obligé à nous en tenir surtout aux paradigmes que nous trouvons dans la grammaire de M. de Rada.

européennes, se termine en *t* (c'est-à-dire sanscrit *tha*, latin *tis*, grec *τε*) (1), est *ni* au présent actif et passif dans l'albanais; elle est *ni*, non seulement à l'indicatif, mais encore au subjonctif; elle est *ni* aussi à l'impératif actif et passif. J'ajouterai que dans le tableau synoptique dressé par M. Rossi, la seconde personne pluriel de l'imparfait et de l'optatif appelé par lui *imprecativo* se forme également, sinon en *ni*, au moins en *i*. De *kendonj* je chante, Rossi forme :

IMPARFAIT.

1re pers. sing. *kendoiscna* ou *kendoiscem*.
plur. *kendoiscim*. 2. *kendoisci*. 3. *keodoiscin*.

De *banj* je fais :

1re pers. sing. *baiscna* ou *baiscem*.
plur. *baiscim* ou *baiscna*. 2. *baiscï*. 3. *baiscin*.

OPTATIF (AUTREMENT SUBJONCTIF AORISTE).

1re pers. sing. *kendofscia* (*une* moi).
1re pers. plur. *kendofscim* (*na*).
2e pers. plur. *kendofsci* (*ju*).
3e pers. plur. *kendofscin* (*atà*).

De *banj* je fais :

1re pers. sing. *bafscia* (*une*).
1re pers. plur. *bafscim* (*na*).
2e pers. plur. *bafsci* (*yu*).
3e pers. plur. *bafscin* (*atà*).

(1) Il n'y a qu'une exception, celle de la seconde personne pluriel du parfait sanscrit, par exemple *tut'ud'a* vous avez frappé, de la première personne singulier *tutôda*.

CHAPITRE VI

DE LA SECONDE PERSONNE DU PLURIEL.

La désinence *ni* n'est pas la seule caractéristique de la seconde personne du pluriel; elle se distingue aussi quelquefois par l'apophonie, ce qui était arrivé déjà à la seconde personne du singulier, par exemple : *shēs* je vends, première du pluriel *shessémi,* deuxième *shitteni; ngas* je chemine, première du pluriel *ngassemi,* deuxième *ngchinni; app* je donne, première du pluriel *appemi,* deuxième *ipni; ŝo* et *ŝoχ* je vois, première du pluriel *ŝoχemi,* deuxième *ŝiχvi* ou *ŝini,* troisième *ŝoχene; doua* je veux, première du pluriel *douami,* deuxième *doni* ou *doi,* troisième *douane; vē* je pose, première du pluriel *vēmi,* deuxième *viri* ou *vini,* troisième *vēne* (1); enfin *kam* j'ai, première du pluriel *kĕmi,* deuxième *kĭni,* troisième *kāne,* et *jam* je suis, première du pluriel *jĕmi,* deuxième *jĭni,* troisième *jāne.*

Bopp essaie d'expliquer l'*n* de la seconde personne du pluriel comme une corruption d'un *t* primitif (2). A cette fin il cite le nom de nombre neuf qui, dans le lithuanien, se dit *dewyni,* dans le slave *devańtj.* Un exemple ana-

(1) Hahn, p. 80 et suiv.
(2) Bopp, p. 11.

logue, emprunté à l'albanais même, est cité par Camarda (1). Le tosque νδέσε ou δέζε ou δέσε j'allume, fait νέζ dans le dialecte de Scodra. Puis Bopp propose une autre conjecture. La première forme de la seconde personne du pluriel aurait été *tani, teni,* puis *tini ;* elle aurait été mutilée et, après la suppression de la première syllabe, *ni* seul serait resté. Le dialecte védique présente, en effet, à la place des désinences *tha* et *ta,* les formes allongées de *thana, tana* (même *thanâ, tanâ*). *Tha* ou *ta* étant tombé, *na* se serait affaibli en *ni,* comme *ma* en *mi.* Des suppressions de syllabes entières n'ont rien qui doive nous étonner dans un idiome comme l'albanais. L'*n* même de la seconde personne du pluriel disparaît quelquefois comme dans *doi*, vous voulez, pour *doni;* θοι vous parlez, pour θονι ; dans *kjaji* pleurez, pour *kjani* (2). D'après Hahn, la deuxième personne du pluriel au présent du passif se formerait même toujours en *ii* pour *ini,* avec suppression de l'*n* intermédiaire, peut-être par analogie avec la seconde personne singulier qui n'a pas d'*n* et se forme en *ie* (3)? L'élimination du *t,* qui constitue un changement bien plus violent, se rencontre aujourd'hui dans plusieurs dialectes italiens. Ainsi, le peuple dit à Florence *fahe* et *dihe* pour *fate* et *dite,* remplaçant le *t* par une simple aspiration, tandis que le Bolonais dit *mettii* pour *mettete* (4).

On pourrait admettre l'une ou l'autre des explications de Bopp s'il y avait un seul, un unique exemple d'un *t*

(1) Camarda, p. 258.
(2) Id., ibid.
(3) Hahn, p. 65.
(4) Camarda, p. 302.

conservé à la seconde personne du pluriel présent, comme il s'est réellement conservé dans les deux prétérits de la langue. Or, cet exemple n'existe pas, et c'est ainsi que croule tout l'échafaudage de preuves péniblement accumulées par le célèbre indianiste pour établir l'origine indo-européenne de la conjugaison albanaise. En effet, cette origine, comme nous venons de voir, ne saurait être prouvée pour les trois personnes du singulier ni pour la troisième du pluriel. Quant à la désinence de la seconde personne du même nombre, elle appartient à l'albanais seul. Reste la première du pluriel en *-mi* que cet idiome a en commun non seulement avec les langues de souche sanscritique, mais encore avec celles de nombre de peuples de race finnoise.

Ce n'est pas tout. Les désinences pronominales ne s'accordent nullement en albanais avec les formes primitives des pronoms personnels. A l'exception de quelques verbes qui forment la première personne singulier en *-m* et la troisième en *te*, ni le *j* de la première dans les thèmes vocaliques, ni l'apophonie qui se fait jour dans la deuxième et la troisième personne de quelques verbes qui du reste sont réguliers, ne rappellent les formes des pronoms indépendants au singulier : *ou* ou *oune, ti* ou *tij, aï* ou *atij*. De même les désinences plurielles *mi m, ni i, ne n,* n'ont guère de rapport avec les *na,* les *yu* ou *you,* les *atà* et les *chetà* des pronoms indépendants *ou, ti, aï* au pluriel. Il est inutile d'ajouter que la concordance n'est pas non plus absolue dans les langues indo-européennes. Rappelons seulement que des différences considérables se remarquent aussi entre les formes des pronoms et les désinences de la conjugaison dans les idiomes finnois. Que l'on compare :

PRONOMS PERSONNELS AU SING.	DÉSINENCES DU VERBE AU SING. PRÉS.
1. *mi-nä* moi (1).	1. *Saa-n* je prends.
2. *si-nä* toi.	2. *Saa-t* tu prends.
3. *hä-n* lui et elle.	3. *Saa* il prend.
PRONOMS PERSONNELS AU PLUR.	**VERBE. DÉSIN. PLUR. AU PRÉS.**
1. *me* nous.	1. *saa-mme* nous prenons.
2. *te* vous.	2. *saa-tte* vous prenez.
3. *he* ils, elles.	3. *saa-vatt* (2) ils prennent.

En magyar les formes des pronoms personnels sont : *en* moi, *te* toi, *ő* lui ; *mi* nous, *ti* vous, *ők* ils. Voici maintenant le paradigme d'un verbe magyar au présent (aspect indéfini) :

Sing. 1. *var-o-k* j'attends (3).
2. *var-sz* tu attends.
3. *var* il attend.
Plur. 1. *var-unk* nous attendons.
2. *var-tok* vous attendez.
3. *var-nak* ils attendent (4).

La concordance paraît plus sensible dans l'aspect défini (conjugaison objective) formé par l'addition des pronoms possessifs. On dit en magyar :

Atya-m mon père.	*Atya-nk* notre père.
Atya-d ton père.	*Atya-tok* votre père.

(1) *Grammaire finnoise*, par Ujfalvj et Herzberg, 1876.

(2) *Saavat* rappelle le participe *saava* prenant, comme λέγοντι rappelle λέγων pour λέγοντ.

(3) Ujfalvj, *Éléments de grammaire magyare*, p. 52.

(4) Le *k* est signe distinctif du pluriel en magyar, comme dans d'autres langues finnoises.

Aty-a son père.	*Atya-yok* leur père.
Atya-im mes pères.	*Atya-ink* nos pères.
Atya-id tes pères.	*Atya-itok* vos pères.
Atya-i ses pères.	*Atya-ik* leurs pères (1).

Que l'on compare avec ces désinences celles de la conjugaison objective :

Sing. 1. *var-om-lak* je l'attends.
2. *var-od* tu l'attends.
3. *var-ja* il l'attend.
Plur. 1. *var-juk* nous l'attendons.
2. *var-jatok* vous l'attendez.
3. *var-jak* ils l'attendent.

Dans la langue des Ossètes, il y a très-peu de rapports entre les pronoms personnels et les désinences du verbe; dans celle des Suano-Colques il n'y en a pas du tout (2). Faut-il croire que ces langues avaient deux ordres de pronoms, l'un destiné à indiquer les personnes d'une manière absolue, l'autre à desservir, pour ainsi dire, le verbe? Faudra-t-il admettre quelque chose de semblable pour l'albanais? En attendant que d'autres fassent connaître leur avis sur cette question, nous allons ouvrir le nôtre, qui n'est encore qu'une conjecture. A l'origine, les Skipétars ne semblent pas avoir éprouvé le besoin de donner des désinences aux verbes et avoir préféré exprimer la notion de la personne par les pronoms personnels indépendants. Mais lorsque, plus tard, ils commencèrent à subir l'influence de la grammaire indo-européenne, ils auront introduit la flexion même dans les temps qu'ils ne lui em-

(1) Ujfalvy, p. 43.
(2) Rosen, *Ueber das Mingrelische*, etc., p. 61 et 65.

pruntèrent pas ; seulement cette flexion devait avoir un caractère original. Ils auront eu recours à la fois à l'apophonie dont se servent les langues teutoniques généralement, le grec et le latin fréquemment, — et à des suffixes nouveaux qui devaient désigner — au pluriel au moins — la notion du verbe aussi bien que celle de la personne. Ces suffixes, ils pourraient bien les avoir choisis parmi les particules qui marquent le lieu (et même le temps), en raison du lien intime qui unit ces petits mots aux pronoms primitifs. C'est ainsi que *nu* veut dire là, *mi* juste au moment, νjουν et νjεν là, voici, νι et νανι maintenant, νjο et νjοττα *ecco! Anni* a le même sens (1). On peut y ajouter jα certainement, ou encore jα, jαβουα voilà (2); enfin l'interjection *i, ii* qu'il ne faut pas séparer absolument, croyons-nous, du pronom de la troisième personne ou de l'article masculin.

On comprend fort bien que cet *i*, avec sa vertu démonstrative bien connue, uni à l'*n* adverbial (s'il est permis de s'exprimer ainsi), ait pu désigner la seconde personne du pluriel, surtout au présent, comme μι pourrait servir à indiquer la première. On comprend aussi que l'*i* se soit affaibli en *e* à la troisième personne du pluriel, les individus ou objets n'étant pas désignés du doigt. Puis la particule jα, réduite à un simple *j*, a pu donner du relief à la première personne du singulier dans les thèmes vocaliques qu'on avait fortifiés par la liquide *n*. Enfin cette liquide elle-même, qui servait à la formation d'un si grand nombre

(1) Girolamo de Rada, *Poesi albanesi*, p. 72, *Anni t'i vette*, traduit *ora ora ecco parti*.

(2) Camarda, p. 311 et 324.

de présents, ne marquait-elle pas d'abord la durée, n'était-elle pas une forme mobile et variable sans doute, abrégée assurément de l'adverbe *ni, nani,* dont le sens est *maintenant?* (Comparez encore *ta-ni,* νjιμι, etc., etc.)

CHAPITRE VIII

DE LA FORMATION DES TEMPS ET DU CLASSEMENT DES VERBES.

De l'Imparfait.

C'est, selon nous, le mérite de M. de Rada d'avoir fait connaître la vraie forme de l'imparfait et d'avoir rendu possible ainsi l'explication d'un des points les plus obscurs de la conjugaison albanaise. Cet imparfait prend à l'indicatif les désinences suivantes : singulier 1. *nja,* 2. *nje,* 3. *nej;* pluriel 1. *njim,* 2. *njit,* 3. *njin*, et au subjonctif singulier 1. *ja*, 2. *je*, 3. *nej;* pluriel 1. *jim*, 2. *jit*, 3. *jin*. Comment se fait-il donc que Hahn ne connaisse qu'une seule et même forme pour l'indicatif et le subjonctif, et que cette forme se trouve être celle que de Rada assigne au subjonctif de préférence? Que l'on juge : l'imparfait chez Hahn se conjugue de la manière qui suit :

Sing. 1. πλjακ-ι-jε.	2. πλjακ-ι-jε.	3. πλjακ ou πλjακ-τε.
Plur. 1. πγjακ-ι-jεμ.	2. πλjακ-ι-jετε.	3. πλjακ-ι-jενε.

Hahn n'avait pas une connaissance aussi intime des vieilles formes de la poésie des Skipétars que le savant Albanais de Demetrio Corone, et il ne se rendait pas assez compte de l'action corrodante exercée par la voyelle *i* sur des liquides comme *l* et *n*. D'un autre côté, on comprend fort bien que l'instinct de la langue se soit servi de la différence qui s'établissait avec le temps entre des formes entières et intactes qui tout d'abord avaient été réservées à l'indicatif, et les formes amollies par deux *j* exprimant si bien le vague du mode de l'incertitude. Si l'on veut se faire une idée juste de cette différence, il faut comparer l'indicatif et le subjonctif du verbe *jam* je suis, tels que ces modes ont été constitués à l'imparfait par M. de Rada, d'après les formes en usage chez les poètes et prosateurs albanais :

IMPARFAIT INDICATIF.	IMPARFAIT SUBJONCTIF.
Sing. 1. *ishënja* ou *jesh* j'étais.	Sing. 1. *të ishëja, jeshia* ou *ija.*
2. *ishnëje* ou *jeshenje.*	2. *të ishie* ou *ije.*
3. *ish.*	3. *t'ish.*
Plur. 1. *ishenjim* ou *jeshim.*	Plur. 1. *t'ishëjim, jeshim* ou *iim.*
2. *ishënjit.*	2. *t'ishëjit* ou *iit.*
3. *ishënjin.*	3. *t'ishëjin, ijin* ou *iin.*

M. de Rada a soin d'ajouter que les formes secondaires du subjonctif imparfait prennent, dans le langage usuel (*parlar commune*), la place de l'indicatif, et il cite deux exemples où *iim* signifie « nous étions », et *iin* « ils étaient » (1). Nous reproduisons maintenant les trois paradigmes que M. de Rada nous donne de verbes à l'imparfait :

(1) Ne citons ici qu'un seul des deux exemples : *Shuum vasha të mira iin,* mots que de Rada traduit : *Molte fanciulle nobili* erano.

1er thème. — *Ljaanj* je lave. Impératif *ljan-j.*

Sing. 1. *ljă-nja* ou *ljă-ja* (*lavava* ou *lavassi*).
2. *ljă-nje* ou *ljă-je.*
3. *ljă-nej.*
Plur. 1. *ljă-njim* ou *ljă-jim.*
2. *ljă-njit* ou *ljă-jit.*
2. *ljă-njin* ou *ljă-jin.*

2e thème. — *Ljee* je laisse. Impératif *ljé.*

Imparfait. Sing. 1. *ljē-nja* ou *lje-ja* (*lasciava* ou *lasciassi*).
2. *ljē-nje* ou *ljē-je.*
3. *ljē-ij* ou *ljee-j.*
Plur. 1. *ljē-njim* ou *ljē-jim.*
2. *ljē-njit* ou *ljē-jit.*
3. *ljē-njim* ou *ljē-jim.*

3e thème. — *Dalj* je sors, *delj* tu sors. Impératif *dilj* sors.

Imparfait. Sing. 1. *dilj-ë-nja* ou *dilj-ë-ja* (*usciva* ou *uscissi*).
2. *dilj-ë-nje* ou *dilj-ë-je.*
3. *dilj.*
Plur. 1. *dilj-ë-njim* ou *dilj-ë-jim.*
2. *dilj-ë-njit* ou *dilj-ë-jit.*
3. *dilj-ë-njin* ou *dilj-ë-jin.*

CHAPITRE IX

LES VERBES FAIBLES.

Nous sommes convaincu que l'insertion de la lettre *n* suivie d'un *j* a eu pour but d'ajouter la notion de la durée à celle du passé; car cette insertion ne se retrouve pas à

l'aoriste, tandis que les désinences pronominales de ce dernier ne diffèrent guère de celles de l'imparfait. Nous avons déjà dit plus haut que les deux lettres *nj* nous paraissaient se rapprocher des particules *nani, ni, njen,* etc. On comprend alors comment ces mêmes lettres, ajoutées au thème du verbe simplement ou à l'aide de la ligature *e* ou *i,* aient pu, après suppression des désinences pronominales, servir à marquer plus fortement la notion du présent, par exemple *ljipenj* je demande, *taxinj* je promets. On n'est pas étonné de voir que cette amplification se soit étendue ensuite à tous les thèmes verbaux terminés par une voyelle, par exemple *frii-nj* je souffle, *ruanj* je regarde, *shchelkenj* je resplendis, *kerkonj* je recherche; c'était un moyen de les soutenir, de les protéger, de les revêtir. Tous ces thèmes font partie de la classe des verbes qu'on pourrait appeler les verbes réguliers ou faibles, leur voyelle radicale restant la même à l'aoriste, à l'impératif et au participe, et n'admettant pas l'apophonie au présent. Il y a, bien entendu, beaucoup de verbes qui, sans prendre les lettres *nj* au présent, se trouvent dans le même cas, par exemple πλjαx je vieillis, *gjas* j'imite, et le nombre si considérable des thèmes en *os* et *is* tirés de l'aoriste des verbes grecs en όω, όνω, ίω, ίζω, etc. La plupart de ces verbes sont, comme de raison, d'origine relativement récente (1).

(1) M. le consul Dozon cite dans sa grammaire (p. 254) des verbes qui peuvent prendre la forme simple ou la forme revêtue : *χip* ou *χipenj* je monte, *ljip* ou *ljipenj* je mendie. Il n'aurait pas dû leur assimiler *ikenj* je pars, sous prétexte que ce verbe fait *ika* à l'aoriste ; la désinence *enj* n'appartenant qu'au présent et à l'imparfait. Il n'y a pas de forme *ikj* au présent.

Remarque. — La forme que Rossi donne à l'imparfait albanais n'est autre chose que le thème du verbe composé avec l'imparfait du verbe substantif conjugué par lui de la manière suivante :

Sing. 1. *iscna* ou *jscm*. 2. *isce*. 3. *isct*.
Plur. 1. *iscim* ou *iscna*. 2. *isci*. 3. *iscin*.

De là du thème *kendó*, présent *kendonj* je chante :

Sing. 1. *kendo-iscna* ou *kendo-iscem*. 2. *kendo-isce*. 3. *kendo-ike* ou *kendo-te*.
Plur. 1. *kendo-iscim* ou *kendo-iscna*. 2. *kendo-isci*. 3. *kendo-iscin*.

Ou bien du thème *ba*, présent *banj* je fais :

Sing. 1. *baiscna* ou *baiscem*. 2. *baisce*. 3. *ba-ike* ou *baa-te*.
Plus. 1. *baiscna* ou *baiscim*. 2. *baisci*. 3. *baiscin*.

Deux choses frappent dans l'imparfait de Rossi : le maintien de l'ancienne désinence *ni* à la seconde personne du pluriel, dont il a été question plus haut, et l'étrangeté de la désinence *ike* alternant avec celle de *-te* à la troisième personne du singulier. On peut considérer ce *te* comme le reste de *isht* ou *ishte* il est, ou encore comme le pronom démonstratif. On se souvient que Hahn aussi admet deux formes pour la troisième personne singulier du même temps : πλjαx et πλjαxτε (1). Quant à *ike* il se dit certainement pour *isht*. Ce qui le prouve, ce n'est pas seulement la permutation admise quelquefois dans l'albanais entre *s* et *k*, par exemple *βdes* je meurs, aoriste *dikja*, participe *dekoure*. C'est encore la conjugaison de l'imparfait

(1) Hahn, p. 69.

dans le grec moderne, au moins dans un de ses dialectes les plus anciens, le tzaconien (1) :

Sing. 1. ἔμα j'étais. 2. ἔσα. 3. ἔκη pour ἦτη.
Plur. 1. ἔμαϊ. 2. ἔτταϊ. 3. ἤγκη ou ἦγκηαι pour ἦντη.

D'après Deville, le τ se change fréquemment en *k* dans ce dialecte devant *n* ou *i*. Rappelons pour mémoire que la troisième personne pluriel du présent est *inć* dans la langue des Ossètes, et que cet *inć* paraît s'être substitué à un *inti, anti* plus ancien encore (2). Voici le paradigme d'un verbe ossète au présent, par exemple du thème *kăn* faire :

Sing. 1. *k'anin* je fais. 2. *k'anis*. 3. *k'ani*.
Plur. 1. *k'anam*. 2. *k'anut'*. 3. *k'aninć*.

Il n'y a plus que peu de chose à ajouter pour caractériser la conjugaison du présent des verbes faibles. 1° La désinence *-ni* de la deuxième personne du pluriel se joint directement au thème. La raison en est simple. Parler à quelqu'un à la seconde personne, c'est presque l'apostropher ; or l'apostrophe tient du vocatif et quelque peu de l'impératif, et comme telle elle affectionne les formes les plus courtes. 2° La première et la troisième personne du pluriel ajoutent leurs désinences *mi* et (*e*)*n* à celle de la première du singulier. La conjugaison complète du pluriel est donc :

1. *ljipenj-ë-mi,* 2. *ljip-ë-ni,* 3. *ljipenj-e-n*. Seulement à la première personne du pluriel *nj* peut être retranché, et on peut dire *ljip-ë-mi* au lieu de *ljipenj-ë-mi*.

(1) Deville, *Étude du dialecte tzaconien*, p. 111.
(2) Rosen, *Ueber die Ossetische Sprache*, p. 16, 17.

Nous présentons maintenant quelques paradigmes du présent des verbes faibles :

Sing. 1. *ljach-e-nj* ou *ljagchinj* je baigne.
2. *ljagch-èn.*
3. *ljagch-èn.*
Plur. 1. *ljagchenj-ëmi, ljagchenjem* ou *ljagch-ëmi.*
2. *ljagch-ëni.*
3. *ljagchenj-en.*

Sing. 1. *shkonj* je passe (1).
2. *shkon.*
3. *shkon.*
1. *shkonj-ëmi, shkonjem* ou *shkommi.*
2. *shkonni.*
3. *shkonjen.*

Sing. 1. πλjακ (2) je vieillis.
2. πλjακ.
3. πλjακ.
Plur. 1. πλjακ-ιμε (plutôt *ëmi?*).
2. πλjακ-νι.
3. πλjακ-ινε (plutôt *en* pour *ene?*).

3. L'aoriste des verbes faibles peut se former sans doute à l'aide de désinences qui, malgré leur extrême simplicité, indiquent à la fois la personne et la notion du passé (sing. *-a, -e, -i,* plur. *m, t(e), n(e)*. Toutefois il se forme encore, notamment dans des thèmes terminés par une voyelle, moyennant l'insertion avant les désinences indiquées d'un τ, d'un ν (β) ou d'un *r*. Mais la voyelle radicale du verbe ne cesse pas de rester la même ; elle n'est pas sujette à l'apophonie comme celle des verbes forts.

(1) De Rada, p. 70.
(2) Hahn, p. 69.

CHAPITRE X

DES VERBES FORTS.

Le groupe considérable en albanais des verbes forts renferme trois subdivisions :

1. La première est celle des verbes qui changent leur voyelle radicale à l'impératif en *i* et à l'aoriste en *o*. L'apophonie atteint en même temps plusieurs personnes du temps présent; mais il est difficile ici de fixer une règle. Les thèmes se terminent par toutes les consonnes possibles, surtout par λ, ρ, θ, κ — même par π; mais ce sont là des cas rares. La voyelle radicale de ces verbes au présent est généralement la diphthongue ιε; mais on y trouve aussi α. Si l'on considère que les thèmes en λ et ρ peuvent former le pluriel de l'aoriste en ουα en place d'ο, on arrive à ce résultat que ces verbes parcourent dans leur conjugaison presque toute l'échelle des voyelles. Voici un petit tableau de quelques-uns de ces verbes et des modifications que leur fait subir l'apophonie :

PRÉSENT.	IMPÉR.	AORISTE.	PARTICIPE.
Mbiel je sème.	*mbiel.*	*mbōla.*	*mbjéle.*
Piel j'enfante.	*pilj.*	*pōla* (pl. *poualm* et *polm*).	*pjéle.*
Vielj je vendange.	*vilj.*	*vôla.*	*vjéle.*

PRÉSENT.	IMPÉR.	AORISTE.	PARTICIPE.
Vier je suspends.	*viir.*	*vôra.*	*vjerre.*
Diegch je brûle.	*digj.*	*dōgja.*	*degjoure.*
Piech je fais rôtir.	*pik.*	*pokja.*	*pekoure.*
Dreδ je tords.	*driδ.*	*drōδα.*	*dreδoure.*
Dalj je sors (2e p. *delj*).	*dilj.*	*dôla.*	*dallje* et *dalljoure.*
Marr je prends (2e p. *merr*).	*mirr.*	*mōra* (pl. *mouarme.*)	*mare* et *mōre.*

Voici les paradigmes de cette classe de verbes au présent d'après Hahn (1) et M. de Rada (2) :

Sing. 1.	*piel* j'enfante (*oune*).	Sing. 1.	*dreδ* je tords (*oune*).
2.	*piel* (*ti*).	2.	*dreδ* (*ti*).
3.	*piel* (*aï*).	3.	*dreδ* (*aï*).
Plur. 1.	*pjelëme.*	Plur. 1.	*dreδëmi* ou *dreδēm.*
2.	*pilni* ou *pili.*	2.	*driδëni.*
3.	*pjelëne.*	3.	*dreδēn.*

2. La seconde subdivision des verbes forts est formée par la curieuse classe des thèmes en *as* et en *es*. Ces verbes changent au singulier l'*s* de la première personne en *t*, et au pluriel l'*s* disparaît à la seconde personne. La voyelle *a* des verbes en *as* devient *e* à la deuxième et troisième personne du singulier, *i* à la deuxième du pluriel. L'impératif des verbes en *es* prend *i*, par exemple *shit* vend, *shersit* frappe. Ceux en *as* peuvent également prendre *i ;* mais à côté de formes comme *ngchit* chemine, approche, de *ngas* et de *vrit* tue, de *vras*, on trouve *nga, vra*. C'est ainsi que *ngas* peut faire à l'aoriste *ngava* et *ngitta ;* mais *vras* fait seulement *vrava.*

(1) Hahn, p. 71.
(2) De Rada, p. 71.

Voici la manière de conjuguer le présent des verbes en *as* et en *es :*

Sing. 1.	***ngas*** j'approche.	Sing. 1.	***shès*** je vends.
2.	***ngchèt.***	2.	***shet.***
3.	***ngchet.***	3.	***shet.***
Plur. 1.	***ngassëmi*** ou ***ngassem.***	Plur. 1.	***shessëmi*** ou ***shessem.***
2.	***ngchinni.***	2.	***shittëni.***
3.	***ngassen.***	3.	***shessen.***

Pour se faire une idée juste de ces verbes, il faut comparer leurs présents à leurs aoristes et à leurs participes (1).

Verbes en *as.*

PRÉSENT.	AORISTE.	PARTICIPE.	IMPÉRATIF.
Verrás je bêle.	*veritta.*	*verittoure.*	*verra* ou *verrit.*
Vras je tue.	*vrăva.*	*vrare.*	*vra* ou *vrit.*
Bertás je crie.	*britta.*	*brittoure.*	*berta* ou *brit.*
Bljegras je bêle.	*bljegritta.*	*bljegrittoure.*	*bljegra* ou *bljegrit.*
Θĕrrás (ou *θerrés*) j'appelle.	*θyrra* ou *θyrta.*	*θyrre* ou *θyrtoure.*	*θerra* ou *θerrit.*
Kĕlás j'enterre.	*kalla* et *kalta.*	*kalle* et *kaltoure.*	*kela* ou *kelit.*
Kertsás je retentis.	*kritsa.*	*kritsoure.*	*kertsa* ou *kertsit.*
Ngas j'approche, je touche.	*ngava* ou *ngitta.*	*ngare* ou *ngaitoure.*	*nga* ou *ngchit.*
Pellás je rugis.	*pala.*	*paloure.*	*pella* ou *pellit.*
Peltsás je crève.	*pljasa.*	*pljasoure.*	*peltsa* ou *peltsit.*
Shkás ou *shkjés* je glisse.	*shkjitta.*	*shkjittoure.*	*shka* ou *shkjit.*
Phljás je parle.	*pholja.*	*pholje* et *pholjtoure.*	*phlja* ou *phljit.*
χoumbás je perds.	*χoumba.*	*χoumboure.*	*χoumba* ou *χoumbit.*
Perkás je touche.	*preka* et *perkava.*	*perketoure.*	*perka* ou *perkit.*

(1) De Rada, p. 71.

Verbes en *es*.

PRÉSENT.	AORISTE.	PARTICIPE.	IMPÉRATIF.
ǯjés (*caco*).	*ǯjeva.*	*ǯjere.*	*ǯjet.*
Dsbrés je descends.	***dsbritta.***	***dsbrittoure.***	***dsbrit.***
Piés ou ***pyés*** je demande.	*pyetta.*	*pyettoure.*	***piit*** (1).
Prés j'attends.	*pritta.*	*prittoure.*	*prit.*
Prés je coupe.	*prēva.*	*prère.*	*prit.*
Shés je vends.	*shitta.*	*shittoure.*	*shit.*
Chersés je frappe.	*chersitta.*	*chersittoure.*	*chersit.*

Un coup d'œil jeté sur les verbes en-*as phljas, χoumbas* et *perkas,* vous instruit que leurs véritables thèmes sont *phil* ou *phal, χoumb, perk* ou *prek;* que la syllabe *as* a, par conséquent, un caractère purement formatif, c'est-à-dire qu'elle sert, exactement comme l'*n* joté (*nj*) précédé des voyelles *a o e i,* à distinguer le présent et l'imparfait de ces verbes de leurs aoristes et optatifs. L'*s* lui-même ne paraît être qu'un *t* adouci, adoucissement qui fait ressortir davantage la première personne, quoiqu'au pluriel l'*s* ait gagné aussi la troisième personne. On peut donc supposer qu'à l'origine on disait non seulement *pheljat, χoumbat, perkat,* mais encore *bertat, kelat*, etc. Cette syllabe *at* est d'origine pronominale; elle signifie *celui-ci, ceci,* comme *ate* dans *ateχere* dans ce moment-ci, tout de suite, ou comme dans *atje, aty* là-bas. Lorsque l'*a* s'est transformé en *e* et le *t* en *s*, la signification primitive du pronom s'était perdue depuis longtemps. La syllabe *as* constituant le dernier déterminant du verbe, a attiré l'accent sur elle et a affaibli souvent et fait disparaître la voyelle

(1) De Rada présente de *piés* je demande, les formes suivantes: aor. *piejta*, impér. *piej*. Il voit dans *piés*, *piej* un verbe faible.

radicale du thème. Cela est manifeste non seulement dans *phljas*, aoriste *pholja*, mais encore dans *kelás* pour *kalás*, aoriste *kalla* ou *kalta*, *pellás* pour *pallás*, aoriste *pala ; peltsás* pour *palsás* ou mieux *platsás*, aoriste *pljasa* (comparez l'allemand *platzen*), θ*errás* ou θ*errés* pour θ*yrrás*, aoriste θ*yrra* ou θ*yrrta*. Dans *vrāva* de *vras* et *ngāva* de *ngas*, la suppression de l'*s* semble indiquer que *vra* et *nga* étaient les thèmes primitifs de ces verbes. Il en sera de même des verbes en- *es* δ*jes* caco et *prés* je coupe (grec πρίω). Quant à ceux qui forment leur aoriste en *-ta*, un doute peut subsister. Le *t* est-il radical, et dans ce cas l'*a* de la désinence ne serait-il pas la seule désignation de l'aoriste ?

Hahn a fait figurer à tort parmi les verbes en *-es* les thèmes β*des* ou *des* mourir, et δ*es* allumer; car le premier fait à l'aoriste *dikja* et au participe *dekoure ;* le second présente les formes δ*eza*, δ*ezoure*. M. Camarda fait, en outre, remarquer justement (1) que les verbes en *-es* qui ne transforment pas leur *s* en *t* à l'aoriste le conservent pareillement au présent. Ce sont des verbes d'origine grecque tels que παρκαλές (gr. ἐκάλεσα), ἐγκαλές, même ἐνδιες, scod. ἐνιες (gr.. ἐνίημι) je pardonne. C'est ainsi que *sos* je termine, *kjass* j'aborde, formant à l'aoriste *sosa*, *kjassa*, gardent naturellement leur *s* à toutes les personnes du singulier et du pluriel. Il en est de même de la plupart des verbes en ις et ος venant des verbes grecs en -ίω, -ίζω, -όω, etc. Cependant M. Camarda cite θρες, qui fait à la deuxième et troisième personne du singulier θρετ et λjαθίς qui, aux mêmes personnes, fait λjαθιτ. Il est vrai que pour

(1) Camarda, p. 252.

Hahn, ce dernier verbe s'écrit λjαθίτ en tosque; — il réserve λjαιθίς *(sic)* pour le dialecte guègue.

Les verbes en -ος sont réguliers, à l'exception de : 1. κουλός je mène paître, 2. κουλότ, 3. κουλότ, pluriel 1. κουλοσεμι, 2. κουλοτνι ou κουλονι, 3. κουλοσσεν. L'aoriste et le participe sont réguliers : κουλοτα, κουλοτουρε. D'après Hahn, λjος je joue, forme son présent et son impératif comme κουλός; mais son aoriste, son participe et son passif dérivent du thème *ljouainj*.

DE L'IMPARFAIT DES VERBES FORTS.

L'imparfait des deux classes de verbes forts examinées par nous subit l'apophonie à la troisième personne singulier et pluriel. Il présente de plus aux autres personnes, à côté des formes régulières, des formes syncopées. Nous donnons ci-dessous les paradigmes de l'imparfait des verbes *piel* j'engendre, et *vras* je tue.

Formes pleines.	Form. syncop.	Formes pleines.	Formes sync.
S. 1. *pjelinja* ou *pjelija*.	*pjéla*.	S. 1. *vrasinja* ou *-ija*.	*vrasa*.
2. *pjelinje* ou *pjelije*.	*pjéle*.	2. *vrasinje* ou *-ije*.	*vrase*.
3. *pil* ou *pilte*.		3. *vris*.	
P. 1. *pjelinjem* ou *pjelijem*.	*pjelem*.	P. 1. *vrasinjem* ou *-ijem*.	*vrasem*.
2. *pjelinjet* ou *pjelijet*.	*pjelte*.	2. *vrasinjet* ou *-ijet*.	*vraste*.
3. *pilne*.		3. *vritne*.	

TROISIÈME CLASSE DE VERBES FORTS.

Cette classe comprend plusieurs groupes de verbes réellement irréguliers. Le premier est celui des thèmes

qui se terminent par deux voyelles (1) ; tels sont *ljee* je laisse, *ζee* je commence, *shtie* je jette, *shpie* je conduis, *vee* je place. Ils restent invariables au présent indicatif, et ils prennent un *r* à la troisième personne singulier du présent subjonctif. Ces verbes subissent l'apophonie à l'aoriste : *vee, zee, shtie, shpie* prennent la voyelle *u* (ou) et font *voura, ζoura, shtoura* (ou *shtiva*), *shpoura*. Mais *ljee* fait *ljashe, doua* j'aime fait *dēsha ;* enfin θομ je dis, dont l'*m* n'est pas radical, fait *θee* ou *θashe.*

Le second groupe est celui de verbes à thème double. Tels sont : *bie* je tombe, aoriste *ree* ou *rashe ; vii* je viens, aoriste *erδa ; sho* ou *shoχ* je vois, aoriste *pee* ou *pashe, patshe ; app* je donne, aoriste *δashe ; χα* je mange, avec un aoriste qui semble renfermer un redoublement ou une racine double : *χengra* (2), et enfin *ri* ou *rij* (pour *rinj ?*) je suis assis, aoriste *ndenja.* — Tous ces verbes ont des formes particulières, et chacun d'eux a besoin d'être étudié à part. Les verbes en *ee* par exemple (*vee, ngree, ζee*), auxquels il convient d'ajouter *bie, shtie* et *shpie*, font la deuxième personne pluriel présent en *ini* ou en *iri*, ainsi : *vïni* ou *viri, ngrini* ou *ngriri, ζini* ou *ζiri, bini* ou *biri, shtini* ou *shtiri, shpiri* ou *shpini*. Toutefois *ljee,* d'après de Rada, fait *ljēni*, comme il fait *ljenja* à l'imparfait, tandis que les autres verbes en *ee* forment leur imparfait en *re*. Ainsi *vee*, imparfait *vēre* (ou *vēra ?*), 3e pers. sing. *vij* ou *vin,* 3e pers. plur. *vijne* ou *vine ; bie,* imparfait *bjëre,* 3e pers. sing. *bij* ou *bin,* 3e pers. plur. *bijne ; shtie,* imparfait *shtiere,* etc., etc. θόμ je dis, dont la

(1) De Rada, p. 63.
(2) Comparez grec γράω, γραίνω, γάγγραινα ulcère qui ronge.

voyelle radicale est flottante (*e* ou *o*?) fait à l'imparfait *θoshe* (1).

Vee je place, forme la deuxième du singulier de l'impératif de l'aoriste *vourra;* il fait *vourre;* mais la deuxième du pluriel est identique à celle du présent, *vini* ou *viri.*

L'impératif de *bie*, au contraire, à la deuxième personne du singulier, est formé exactement comme l'imparfait : *bjere;* la deuxième du pluriel ne diffère pas de celle du présent : *bini* ou *biri.*

L'impératif de *doua* je veux, est : sing. 2. *douaij,* plur. 2. *douani* ou *doni;* celui de *θom* je dis : sing. 2. *θouij,* plur. 2. *θouani, θani* ou *θoi,* enfin celui de *vij* je viens, est formé d'un autre thème (*eo*, εἶμι), sing. 2. *ea, eja;* plur. 2. *ēni, ējani.*

La plus étrange, sinon la plus irrégulière des conjugaisons, est peut-être celle du verbe *vete* je vais (latin *bitere*, qui se retrouve dans *arbiter*).

PRÉSENT.

Sing. 1. 2. 3. *vĕte.*
1. *vĕmi.*
2. *vĕni.*
3. *vene.*

IMPARFAIT.

Sing. 1. *veja* (pour *venja?*). 2. *veje.* 3. *vin* ou *vente; vij* ou *vijte.*
Plur. 1. *vejem.* 2. *vejete.* 3. *vijne.*

AORISTE.

Sing. 1. *vaita.* 2. *vaite.* 3. *vate.*
Plur. 1. *vaitim* ou *vam.* 2. *vaitite* ou *vate.* 3. *vaitine* ou *vane.*

(1) Il en résulte que l'imparfait a les allures d'un aoriste, au moins quant au singulier. Dans ce cas, la modification de la voyelle radicale constitue la différence principale entre les deux temps.

L'impératif est formé d'autres thèmes.

Thème **ets**. Sing. 2. **etse.**
Plur. 2. **etseni.**
Thème **χaid**. Sing. 2. **χaide.**
Plur. 2. **χaideni.**

Comme on vient de le voir, nous avons placé la plupart des verbes irréguliers dans la troisième classe des verbes forts.

CHAPITRE XI

DE L'AORISTE.

L'aoriste des verbes de toute classe affecte des formes différentes. Dans les verbes faibles il conserve intacte la voyelle radicale ; dans les verbes forts il la modifie généralement, lorsque le présent, l'imparfait ou l'impératif ont été atteints de l'apophonie. A cette règle on ne trouvera qu'un petit nombre d'exceptions, telles que *χoumbas* je perds, aoriste *χoumba;* puis parmi les verbes en *as* et en *es*, ceux qui prennent « exclusivement » *va* à l'aoriste, comme *vras, vrava; δjes, δjēva, pres, prēva*. Lorsqu'on fait abstraction de l'apophonie, on remarque que l'aoriste peut se terminer en *-a,* en *-ta*, en *-va* et en *-ra*. Nombre

de verbes peuvent, comme nous verrons plus tard, prendre indifféremment deux de ces formes *-ra* et *-ta*, ou bien *va* et *ta*, etc. En considérant ensuite que ce sont surtout les thèmes terminés par une consonne qui prennent la désinence simple *-a*, que les thèmes terminés par une voyelle sont enclins à s'adjoindre *deux* lettres (*ta, va, ra*) à l'aoriste et deux autres au présent (*nj*), on est arrivé à faire de la désinence du thème le critérion du classement des verbes. Malheureusement beaucoup de thèmes qui se terminent par une consonne n'en prennent pas moins au présent la syllabe formative *inj*, par exemple *taxinj* je promets, aoriste *taxa; veshinj* j'habille, aoriste *vesha* (1); d'un autre côté, des verbes tels que *vras, δjes, pres,* prennent *-va* à l'aoriste, sans parler d'autres verbes en *as* et *es* dont on ignore si les aoristes sont formés en *a* ou en *ta* (voir plus haut, p. 144).

§ 1. — DES AORISTES EN *a* ET EN *ta*.

Le classement des différentes formations et la conjugaison même de l'aoriste présentent d'autres difficultés. A première vue on serait disposé à admettre que la désinence d'aoriste *ta* n'appartient qu'aux verbes qui, au présent, se terminent en *nj* précédé d'un *a* ou d'un *i* accentués, par exemple *fríinj* je souffle, aoriste *fríta; ruanj* je regarde, aoriste *ruata; maanj* j'engraisse, aoriste *maita; porsinj* j'ordonne, aoriste *porsitta.* Il est vrai que de Rada donne cette désinence aussi, *au pluriel du moins*, à une foule de

(1) De Rada, p. 62.

thèmes qui se terminent par une consonne. Si on ne le fait pas, la première et la troisième personne pluriel de l'aoriste et du présent ont grande chance d'être confondues, tellement leurs formes sont semblables. Que l'on compare chez Hahn :

	PRÉSENT.		AORISTE.
Sing. 1.	πλjακ je vieillis.	Sing. 1.	πλjακ-α j'ai vieilli.
2.	πλjακ.	2.	πλjακ-ε.
3.	πλjακ.	3.	πλjακ-ι ou πλjακ-ου.
Plur. 1.	πλjακιμε.	Plur. 1.	πλjακ-μι.
2.	πλjακ-νι.	2.	πλjακ-τε.
3.	πλjακινε.	3.	πλjακνε.

Dans son tableau synoptique des verbes albanais, Rossi ne conjugue pas différemment le présent et l'aoriste du verbe *liδ* je lie.

	PRÉSENT.		AORISTE.
Sing. 1. 2. 3.	*liδ*.	Sing. 1.	*liδα*. 2. *liδε*. 3. *liδi*.
Plur. 1.	*liδim*.	Plur. 1.	*liδem*.
2.	*liδini*.	2.	*liδete*.
3.	*liδin*.	3.	*liδen*.

Rossi conjugue d'après le même système *patta* ou *pacc* (*sic*), aoriste du verbe auxiliaire *kam* j'ai, différemment de M. de Rada, qui introduit au pluriel la désinence *ta*. Que l'on compare :

	Rossi.		De Rada.
Sing. 1.	*patta* ou *pacc* j'ai eu.	Sing. 1.	*patta* ou *pash*.
2.	*patte*.	2.	*patte*.
3.	*patti* ou *pat*.	3.	*patti* ou *pat*.
Plur. 1.	*patme* ou *pattim*.	Plur. 1.	*patte-t-im*.
2.	*patit*.	2.	*patte-t-it*.
3.	*patne* ou *patin*.	3.	*patte-t-in*.

M. de Rada est d'accord avec tous les grammairiens albanais dans la conjugaison de l'aoriste des verbes dont le thème se termine par une voyelle; il conjugue, comme eux, *lja-ita* je lavais, 2e pers. *lja-ite*, 3e pers. *ljaiti;* plur. 1. *ljaitim*, 2. *ljaitit*, 3. *ljaitin* (1). Il conjuguera, comme eux, le singulier de l'aoriste du verbe *ljagch* baigner : 1. *ljagcha*, 2. *ljagche*, 3. *ljagchi*, mais au pluriel il dira : 1. *ljagch-ë-tim*, 2. *ljagchëtit*, 3. *ljachëtin*, et non simplement : *ljagchim*, *ljagchit*, *ljagchin*. Faut-il citer d'autres exemples? De *shés* je vends, il forme avec tout le monde l'aoriste : 1. *shitta*, 2. *shitte*, 3. *shitti*, mais au pluriel il conjugue (2) : 1. *shitt-ë-tim*, 2. *shitt-ë-tit*, 3. *shittetin*. De même de *vieδ* je pille, aoriste *voδα*, 2. *voδe*, 3. *voδι* ou *voδ*; plur. 1. *voδ-ë-tim*, 2. *voδ-ë-tit*, *voδ-ë-tin*. Il en faut conclure que de Rada conjugue aussi *taxa* j'ai promis (de *taxinj*), 2. *taxe*, 3. *taxou;* plur. 1. *tax-ë-tim*, 2. *tax-ë-tit*, 3. *tax-ë-tin*, et probablement : *pljaka*, *pljake*, *pljaki;* plur. *pljaketim*, *pljaketit*, *pljaketin*. Disons que le consul Dozon, dans sa grammaire shkipe (1), se range du côté de Rossi et de Hahn (2). Mais les formes que nous trouvons dans les paradigmes de M. de Rada sont empruntées par ce dernier à des passages tirés des auteurs nationaux, des chants nationaux, etc. On peut en conclure que ces formes sont très-anciennes; que les formes syncopées adoptées par les autres grammairiens sont le résultat d'une corruption née d'une certaine paresse de prononciation, peut-être aussi de l'absence de bonnes traditions sco-

(1) De Rada, p. 75.
(2) Id., ibid.
(3) Dozon, p. 228.
(4) Hahn, p. 63.

laires. Nous sommes d'autant plus disposé à croire à l'ancienne existence, même pour le singulier, de formes comme *ljach-ë-ta, tax-ë-ta, pljak-ë-ta,* qu'on peut employer réellement à l'optatif, qui n'est qu'un subjonctif de l'aoriste, deux formes, dont l'une renferme encore le *t* primitif, et dont l'autre l'a rejeté :

Sing. 1. πλjακ-τσ'α ou πλjακ-σ'α.
2. πλjακ-τσ' ou πλjακ-σ'.
3. πλjακ-τε (forme unique).
Plur. 1. πλjακ-τσ'ιμ ou πλjακ-σ'ιμ.
2. πλjακ-τσ'ι ou πλjακ-σ'ι.
3. πλjακ-τσ'ινε ou πλjακ-σ'ινε.

Peut-on conjecturer que les formes syncopées doivent leur origine à l'analogie, fausse sans doute, des aoristes grecs en -ασα, -ισα, -ωσα, dont un si grand nombre a passé sans changement dans la langue albanaise à la première personne du singulier au moins, et en tenant compte de l'augment désormais absent ? On connaît le grand nombre de verbes existant dans cette dernière langue, se terminant au présent en ας, ις, ος, etc., et dérivant de verbes grecs en ίζω, άζω, όζω ou όνω, etc.

Il ne faudrait pas aller trop loin et se laisser induire à croire, par des formes comme *dogjetim* (de *dogja*, présent *diegch* je brûle) ou *voδetim* (de *voδa*) *vieδ* je pille, que tous les verbes forts qui changent leur voyelle radicale en *o* à l'aoriste forment leur pluriel à l'aide d'un *t*. Ce *t* cesse d'être nécessaire dès que l'*o* peut se transformer en *oua*, ce qui arrive lorsque la dernière consonne du thème est un *l* ou un *r*. C'est ainsi que de *piil* j'enfante, vient l'aoriste *pŏla* qui se conjugue de la manière suivante :

Sing. 1. *pŏla.* 2. *pŏle.* 3. *pŏli.*
Plur. 1. *poualm* ou *polm.* 2. *poualte* ou *polte.* 3. *poualne, polne* ou *pole.*

Marr ou *mouarr* je prends, fait à l'aoriste *mŏra :*

Sing. 1. *mŏra.* 2. *mŏre.* 3. *mŏri.*
Plur. 1. *mouarm.* 2. *mouarte.* 3. *mouarne.*

Voici comment Rossi fléchit l'aoriste de *siel* j'envoie :

Sing. 1. *solla.* 2. *solle.* 3. *suull.*
Plur. 1. *soulem.* 2. *soulete.* 3. *soulen.*

Il ne nous paraît pas probable, toutefois, que le *t* qui, d'après de Rada, se rencontre au pluriel de l'aoriste de tous les thèmes verbaux terminés par des consonnes autres que les liquides *l* et *r*, ait un caractère purement euphonique. La dentale sert à marquer le passé dans presque toutes les langues caucasiques, telles que le géorgien, l'ossète, le laze, par exemple géorg. *swem-da* il but ; oss. *fequs-ta* il entendit ; las. *or-tu* il était. Dans l'idiome des Tsiganes on trouve : *pen-dom* je parlai, *per-dom* je tombai (1). Bopp rattache cette dentale avec beaucoup de vraisemblance à un participe passé qui a généralement une signification passive, mais qui peut avoir aussi, notamment dans les verbes neutres sanscrits, une signification active, par exemple *gatô 'smi* je suis allé. Dans le persan, *berdeh* (sanscrit *bṛta*) peut signifier aussi bien « porté » qu' « ayant porté (2) ».

(1) Bopp, *Die haukasischen Glieder des indo-europäischen Sprachstamms.* Berlin, 1847, p. 46 et suiv.

(2) Signalons encore quelques analogies empruntées aux langues caucasiques qui peuvent avoir une certaine importance au point de

Il semble résulter de ces observations que dans les verbes forts en *as* et *es* dont il a été question plus haut, qui forment l'aoriste en *ta* ou *tta,* la langue a fini par considérer ce *t* comme radical, puisqu'elle a senti la nécessité, pour exprimer plus nettement le prétérit, d'y ajouter un second *t* au pluriel : *shitta* je vendis ; plur. 1. *shittëtim* nous vendîmes, etc.

§ 2. — LES AORISTES EN *va*.

La plupart des verbes albanais forment leur aoriste en *-va*. Cette désinence appartient à la plupart des thèmes qui se terminent par une voyelle accentuée ou par un *s* qui ne figure qu'au présent et à l'imparfait et qui, par conséquent, ne saurait être considéré comme radical. Le *v* de la terminaison *va* disparaît à la troisième personne du singulier et aux trois personnes du pluriel, ou plutôt elle se fond avec la voyelle radicale en la modifiant. Nous donnons ci-dessous les paradigmes des trois séries de verbes dont l'aoriste prend la terminaison *-va :*

vue de l'ethnographie. La conjugaison mingrélienne prend la désinence *di* à l'imparfait, par exemple *blachndi* je battais, tandis qu'un simple *i* lui suffit pour l'aoriste, par exemple *blachi* je battis. Le suano-colque suit le même système. De *p's't'* louer, il forme le présent *chwap's't'i* je loue; l'imparfait *chwap's't'udi*. Enfin, l'abchase ajoute *an* à l'imparfait (cp. l'alb. *-nja*) et *it* au parfait. Exemple : *c'wis'l* aller à cheval. Imparfait *sc'wis'lan,* parfait *sc'wis'lit.* (Rosen, p. 54, 66, 79.) En finnois, la dentale sert à la formation du passif ; *saadaan* y signifie *je suis pris ; sano-taan* je suis parlé. (Ujfalvy et Herzberg, *Grammaire finnoise,* p. 42.) Il en est de même en magyar : *var-ok* y signifie j'attends, *vara-tom* je suis attendu. (Ujfalvy, *Grammaire magyare,* p. 52.)

Thème *ljëré* (présent *ljerenj* je relâche).

Sing. 1. *ljeréva.*
2. *ljeréve.*
3. *ljeréou.*
Plur. 1. *ljer-iem.*
2. *ljer-iet.*
3. *ljer-ien.*

Thème *dergkó* (présent *derkonj* j'envoie).

Sing. 1. *dergkóva.*
2. *dergkóve.*
3. *dergko-i.*
Plur. 1. *dergkuam.*
2. *dergkuat.*
3. *dergkuan.*

Thème *nga* (présent 1re pers. *ngas* je chemine, 2e pers. *ngit.*

Sing. 1. *ngava.*
2. *ngave.*
3. *nga-ou.*
Plur. 1. *nga-am.*
2. *nga-at.*
3. *nga-an* (1).

L'optatif, qui n'est autre chose que le subjonctif de l'aoriste, a pour désinence *-fsha*, lorsque *va* est celle de l'indicatif. Que l'on compare :

	INDICATIF.	SUBJONCTIF.
Sing. 1.	*dergko-va.*	*dergko-fsha.*
2.	*dergko-ve.*	*dergko-fsh.*
3.	*dergko-i.*	*dergko-fte.*
Plur. 1.	*dergkuam*, p. *dergkovem.*	*dergko-fshim.*
2.	*dergkuat* (*e*), p. *dergkovet* (*e*).	*dergko-fshi.*
3.	*dergkuan* (*e*), p. *dergkoven* (*e*).	*dergho-fshin* (*e*).

Nous croyons avec Bopp que l'*f* du subjonctif a la même origine que le *v* de l'indicatif. Mais en admettant que ce savant ait pu douter si l'*f* était un *v* affaibli ou le *v* un *f* affaibli, ce doute n'existe plus pour nous ; l'*f* est certainement un *v* renforcé : des formes comme *daskaleps* de δασκαλεύω, *paps* de παύω, en fournissent la preuve. Dans *dergkuam, kerkuam* (nous cherchâmes), comme dans *pi-ou*

(1) De Rada, p. 74, 75.

il but (de *piba* je bus), il est difficile de méconnaître un *v* vocalisé (1). Les lettres *f, v, u (ou)* paraissent être les restes d'un ancien verbe auxiliaire qui a servi à former des parfaits latins comme *ama-vi, mon-ui, potui,* etc. Aux yeux de Bopp, ce verbe auxiliaire n'est nul autre que la racine *bhu,* lat. *fu,* lithuan. *bu,* lequel, transformé en terminaison, a été fortement mutilé. Nous verrons que le verbe *jam* je suis, a fourni aussi son contingent de formes pour compléter la conjugaison du verbe albanais. Il reste pourtant un point obscur pour nous dans la comparaison que nous venons d'essayer de faire après Bopp entre les formes latines et albanaises. Il se pourrait fort bien que *kerkova, dergkova, kendova* ne dérivassent pas du parfait, mais bien de l'imparfait latin. Ces deux temps expriment, il est vrai, deux nuances très-différentes de la notion du passé. Mais il ne faut pas oublier que les emprunts ne se font pas toujours « en connaissance de cause », comme on dit, d'une langue à une autre, et que les Skipétars surtout n'étaient pas des linguistes bien raffinés. Voilà pourquoi on pourrait, comme Bopp l'a déjà proposé, placer l'albanais dans ce cas spécial au même rang que l'italien en face de l'ancien latin. En effet, *kendova* a presque le même son et renferme à peu près les mêmes lettres que *cantava.* Les *cantavamo, cantavate, cantavano* du pluriel ressembleraient suffisamment aux *kenduam, kenduate, henduan(e)* des Skipétars. Inutile d'ajouter que si *kendova* répond à *cantavi, cantabam, kendofsha kendofshim* rappellent *cantavissem, cantavissemus* (ital. *cantassi, cantassimo*), etc.

(1) Bopp, p. 19.

§ 3. — LES AORISTES EN *ra*.

La désinence *ra* sert à former l'aoriste non seulement d'une série de verbes irréguliers, comme *shtoura* de *shtie* je jette, *perζoura* de *perζee* je poursuis, *voura* de *vē* je place, — mais encore d'un certain nombre de verbes réguliers dont le thème se termine en *e* (couvert) et en *v*, par exemple *e-ra* du thème *ē* s'enfler; *de-ra* de *de* griser; *χυ-ra* de *χυ* entrer, etc. Il est vrai que ces verbes peuvent former leur aoriste aussi en *-ita;* ainsi on peut dire *e-ita* je m'enflai, *de-ita* je grisai, *χυ-ita* j'entrai. L'intercalation si fréquente de la voyelle *i* entre le thème et la désinence laisse subsister quelque doute sur son origine. Cette voyelle est-elle purement euphonique, ou bien faut-il la considérer comme le reste de l'ancienne racine *i* aller, qui paraît avoir survécu dans quelques formes isolées, comme *ea* et *eja* viens, *eni* et *ējani* venez?

Mais l'*r* de la désinence *-ra* n'a-t-il pas lui-même un caractère euphonique ou, pour mieux dire, purement phonétique? Ce qui est sûr, c'est qu'il ne persiste pas au pluriel. Ce dernier fait *voum, voute, voun* de *vourra; shtoum* (ou *shtym?), shtoute, shtoun* de *shtoura; — ēm, ēte, ēn(e)* de *era; χym, χyt(e), χyn(e)* de *χyra.* Le pluriel se conjugue différemment lorsque la désinence *ra* est remplacée par celle de *ita.* Au lieu de *ēm, ēte* on dit alors *eitim, eitite, eitinc;* de même *χyitim, χyitite, χytin(e)* au lieu de *χÿm,* etc.

Il peut arriver aussi que le pluriel ait deux formes quand il n'en subsiste qu'une seule pour le singulier.

C'est ainsi que le verbe irrégulier *vete* je vais, fait au singulier de l'aoriste : 1. *vaita,* 2. *vaite,* 3. *vati;* mais au pluriel : 1. *vaitim* ou *vâm,* 2. *vaitit(e)* ou *văte,* 3. *vaitin(e)* ou *van(e)*. Les formes *vam, vate, van* semblent rappeler les formes grecques βάμεν, βάτε, βάν.

Nous n'en persistons pas moins à croire que le choix de l'*r* pour désigner l'aoriste n'est pas l'effet d'un pur hasard. Nous savons déjà que la terminaison *re* ou *ra* sert à former quelques imparfaits; nous la retrouvons dans les participes passés en *-re, -oure* et *-toure*. L'*r* de cette désinence est remplacé dans le dialecte guègue par un *n*, conformément à une règle de la phonétique albanaise. Là où les Tosques disent *pashoure, pare* (vu), *dashoure* (aimé), *dempÿre* (endolori), les Guègues emploient les formes de *pashoune, pame* (*m* pour *n*), *dashoune, damyne*. Quelques verbes irréguliers ne forment leur participe qu'à l'aide de la désinence *-ne* et n'admettent pas la permutation avec la lettre *r*, circonstance qui semble parler en faveur d'une antiquité plus haute de la liquide *n* au participe passé ; exemple : *véne* posé, *ngréne* mangé, *théne* dit, *δenne* donné (1). On peut donc affirmer que Bopp a vu juste en rattachant ces participes albanais aux participes sanscrits et germaniques en *-na,* comme *bhug'-nas* courbé, goth. *bugan(a)s*. Il suppose que l'*a* intercalé dans ces langues entre le thème et le suffixe s'est affaibli en *u (ou)* dans l'albanais. Cet *a*, comme l'*ou* qui lui a été substitué, n'aurait eu qu'une valeur phonétique : les deux voyelles

(1) *Vē* je place, qui fait *vourra* en tosque, fait en guègue *vouna*. Ce dernier, d'après Rossi, se conjugue comme suit : Sing. 1. *vouna,* 2. *voune,* 3. *vouni* ou *vouou*. Plur. 1. *vououm,* 2. *vououte,* 3. *vououn*.

auraient été destinées, à l'origine, à faciliter seulement la réunion de la racine et de la désinence. Il compare avec beaucoup d'à propos le grec ἐδ-α-νός de ἐσθίω à des formes comme στυγνός, σεμνός d'un côté, et à des participes gothiques comme *itan(a)s* mangé, de l'autre.

§ 4. — D'AUTRES FORMES DOUBLES.

Nous venons de parler des verbes qui peuvent former leur aoriste à volonté en *ra* ou en *ta* ou *ita ;* beaucoup de verbes en *aj* et en *ouaij* ont le choix entre *va* et *ita.* C'est ainsi que *gatouanj* je prépare fait *gatova* ou *gatouaïta. Gatova* se conjugue comme *kerkova* de *kerkonj*. De même *ndanj* fait *ndava* ou *ndaita*. Naturellement le *v* disparaît au pluriel de *ndava,* comme l'*r* disparaît dans les aoristes en *-ra*. C'est ainsi qu'on peut dire :

Sing. 1. *ndava* ou *ndaita*.
2. *ndave* ou *ndaite*.
3. *nda-ou* ou *ndaiti*.
Plur. 1. *nda-m* ou *ndaitim*.
2. *nda-t(e)* ou *ndaitit(e)*.
3. *nda-n(e)* ou *ndaitin(e)*.

Nota. — Les verbes en *inj* qui forment leur aoriste en *va* perdent aussi leur *v* au pluriel, quand bien même ce *v* aurait fait partie du thème comme dans *arriva* j'arrivai. Nous donnons ici les formes de cet aoriste :

Sing. 1. *arri-va* j'arrivai.
2. *arri-ve*.
3. *arri-ou*.

Plur. 1. *arri-m*.
2. *arri-t(e)*.
3. *arri-n(e)*.

Ce verbe étant manifestement emprunté à l'italien, les formes *arrim, arrit(e), arrin(e)* du pluriel doivent être considérées comme syncopées. On peut supposer, cependant, que les Albanais ont cru reconnaître dans le verbe *arrivo,* au présent, un ancien aoriste de leur langue, et qu'à cause de cela ils l'ont traité, comme tous les autres aoristes, en *-va*. M. Dozon fait remarquer d'ailleurs qu'à côté d'*arriva* il y a un aoriste *arrita* et un impératif *arrit*.

Une remarque au sujet du verbe *shtie* je jette. Il forme son aoriste à volonté en *va* ou en *ra*. On peut dire *shtūra,* pluriel *shtūm*, ou bien *shtiva, shtivi, shti-ou,* pluriel *shtim, shtit(e), shtin(e)*.

§ 5. — LES AORISTES EN *shë*.

Ces aoristes sont peu nombreux, mais leur formation est très-intéressante, puisqu'elle semble nous ramener aux premières époques de la langue albanaise. Ce sont les aoristes de *bie* je tombe, de *doua* je veux, de *s'οχ* ou *s'ô* je vois, de *app* je donne, de *θom* je dis, et de *ljee* je laisse :

1. *bie,* aor. *rashe* ou *ratshe*. 2. *re*. 3. *ra*. Pl. 1. *ram*. 2. *rat(e)*. 3. *ran(e)*.
2. *doua,* aor. *dësha* se conjugue régulièrement.
3. *s'οχ,* aor. *pashe* ou *patshe*. 2. *pē*. 3. *pā*. Pl. 1. *pām*. 2. *pāt(e)*. 3. *pān(e)*.
4. *app,* aor. *δashe*. 2. *δē*. 3. *δā*. Pl. 1. *δām*. 2. *δāt(e)*. 3. *δān(e)*.
5. *θom,* aor. *θashe* ou *θatsh*. 2. *θē*. 3. *θā*. Pl. 1. *θām*. 2. *θāt(e)*. 3. *θān(e)*.
6. *ljee,* aor. *ljashe* ou *ljee*. 2. *ljē*. 3. *ljā*. Pl. 1. *ljām*. 2. *ljat(e)*. 3. *ljan(e)*.

N'oublions pas de faire remarquer que *bie* signifie aussi je porte, et que, lorsqu'il a cette signification, il emprunte son aoriste à une troisième racine :

Sing. 1. *prouva* ou *proura* je portai. 2. *prouve* ou *proure*. 3. *prou*
Plur. 1. *proum*. 2. *prout(e)*. 3. *proun(e)*.

Pour trouver le sens du singulier suffixe *she* qui, d'ailleurs, ne se trouve à l'aoriste qu'à la première personne du singulier, il suffit d'examiner l'imparfait de *θom* je dis :

Sing. 1. *θoshe*. 2. *θoshe*. 3. *θosh* ou *θoshte*.
Plur. 1. *θoshm*. 2. *θoshete*. 3. *θoshne*.

puis de comparer cet imparfait à l'ancien imparfait de *jam* je suis et de *kam* j'ai :

Sing.	1. *jeshe* j'étais.	Sing.	1. *keshe* j'avais.
	2. *jeshe*.		2. *keshe*.
	3. *ish*.		3. *kish*.
Plur.	1. *jeshem*.	Plur.	1. *kishem*.
	2. *jeshete*.		2. *kishete*.
	3. *ishne*.		3. *kishne*.

Entre *θashe*, première personne de l'aoriste, et *θoshe*, première personne de l'imparfait, la seule différence est dans la voyelle. On voit que le génie de la langue a hésité entre les éléments à l'aide desquels il comptait constituer les deux temps. *Kam*, *jam* et *θom* sont les seuls verbes dont l'imparfait ait été formé sur le même moule, assurément le plus ancien, c'est-à-dire que *jeshe* de *jam* je suis, a entraîné à sa suite *keshe* j'avais, et *θoshe* je disais. —Quant aux autres aoristes en *she*, ils n'ont emprunté au verbe subs-

tantif, comme nous venons de le dire tout à l'heure, que la forme de la première personne. Voilà pourquoi Bopp (1) compare la première personne de ces aoristes aux aoristes grecs en -σα et les autres personnes à celles du second aoriste. Il a soin d'ajouter cependant que les formes albanaises se rapprochent moins des formes grecques que des formes sanscrites. Dans ἔδων, ἔστην, ἔθην, l'*a* antique s'est modifié, affaibli ; mais dans l'albanais l'*a* du sanscrit s'est conservé : *δā*, tout mutilé qu'il soit, se trouve sur le même rang qu'*adat,* gr. ἔδω, *δām* qu'*adāma,* gr. ἔδομεν, *δāt* qu'*adāta,* gr. ἔδοτε. Dans ces formes l'aoriste albanais semble avoir le pas sur le présent sous le rapport de l'ancienneté, ou au moins ne pas le lui céder. On comprend que la plupart de ces verbes aient formé leur présent d'un autre thème. Au moment où ils commencent à se développer, la grande trame de la conjugaison albanaise n'était pas débrouillée encore.

Si les imparfaits en *-she* se sont arrêtés à un si petit nombre, c'est que le génie de la langue comptait se servir de la terminaison *-she* pour le passif. C'est ainsi que l'imparfait passif de πλjακ est πλjακ-εσ'ε j'étais vieilli. Or cet imparfait du passif ressemble dans bien des verbes, parmi lesquels figure précisément le verbe πλjακ, singulièrement au subjonctif de l'aoriste actif, dont nous avons à traiter maintenant. Que l'on compare :

SUBJONCTIF. AORISTE. Actif.	INDICATIF. IMPARFAIT. Passif.
Sing. 1. *pljak-sha.*	Sing. 1. *pljak-eshe.*
2. *pljak-sh.*	2. *pljak-eshe.*
3. *pljak-te.*	3. *pljak-eij.*

(1) Bopp, p. 17.

SUBJONCTIF. AORISTE. Actif.	INDICATIF. IMPARFAIT. Passif.
Plur. 1. *pljak-shim.*	Plur. 1. *pljak-eshim.*
2. *pljak-shi.*	2. *pljak-eshit(e).*
3. *pljak-shin(e).*	3. *pljak-eshin(e)* (1).

Pour expliquer cette ressemblance bizarre, il faut peut-être admettre avec Bopp que, dans des verbes comme πλjακ, la lettre figurative du passif χ ou *n* a été sacrifiée à une euphonie mal entendue, et cela peut-être par simple paresse de prononciation. Mais pourquoi les formes légèrement modifiées de l'imparfait du verbe être *(jam)* servent-elles à indiquer le subjonctif de l'aoriste? C'est que l'incertitude est rendue volontiers dans toutes les langues, et plus particulièrement dans l'albanais par le passé. En effet, le subjonctif aoriste des Albanais est à la fois optatif (Rossi dit *imprecativo*) et conditionnel. Mais si nous faisons suivre dans notre langue française la conjonction *si* de l'imparfait indicatif, le Skipétar n'hésite pas à introduire, comme nous l'avons vu plus haut, le signe figuratif du passé jusque dans le singulier du subjonctif présent.

§ 6. — LE SUBJONCTIF DE L'AORISTE OU OPTATIF.

Les désinences de ce subjonctif — *sha, shë, të* pour le singulier, et *shim, shit, shin(e)* pour le pluriel — indiquent bien réellement par elles-mêmes le passé. La preuve

(1) Hahn, p. 69.

en est que la langue les attache volontiers directement au thème du verbe, thème qui, dans les verbes faibles, est le même au présent et à l'aoriste, mais qui, dans les verbes forts, voit sa voyelle radicale transformée par l'apophonie. Ainsi du thème *ljagch* baigner (présent *ljagchinj,* aoriste *ljagch-a*), l'optatif est *ljagch-ë-sha.*

De *ljā* laver (prés. *ljānj,* aor. *ljaita*), l'optat. est *ljāsha* ou *ljaisha.*

De *vieδ* piller (prés. *vieδ*, aor. *voδa*), l'optat. est *vied-ë-sha.*

Mais la notion du passé renfermée dans la désinence exerce quelquefois sur le thème une action assimilatrice et finit par lui substituer les formes de l'aoriste. Cela arrive, d'après de Rada (1), aux verbes dont le thème est terminé par une voyelle pure ; ils ajoutent, pour former la troisième personne singulier du subjonctif aoriste, un *t* à la même personne de l'aoriste indicatif. Ainsi de *ljaiti* il lava, se forme directement par l'adjonction du *t : ljaitit* qu'il lave, de *rouati* il vit, *rouatit* qu'il voie. Des verbes comme *vio* cacher, *ljee* laisser, qui forment à l'aoriste subjonctif les deux premières personnes du singulier en *sha, she* (*viosha, vioshe ; ljeesha, ljeesh*) et la troisième en *ft : lje-ft, vio-ft,* paraissent avoir été conjugués à l'origine : *viofsha, viofshë, vioftë ; ljefsha, ljefshe, ljeftë.* C'est ainsi que dans *Hahn* nous trouvons *kerkofsha, kerkofshe, kerkofte.* Puis par paresse de prononciation on aura laissé tomber l'*f* dans la première et la seconde personne. — Les verbes forts qui prennent la voyelle *o* à l'indicatif aoriste conservent au subjonctif la voyelle primitive du thème, mais ils introduisent entre la dernière lettre

(1) De Rada, p. 76.

du thème et la désinence *sha,* etc., la figurative *t* du passé, par exemple *marr* je prends, aoriste *mora,* subjonctif aoriste *mar-t-sha; dalj* je sors, aoriste *dolha,* subjonctif aoriste *dalj-t-sha; djek* je brûle, aoriste *dogja,* subjonctif aoriste *djek-t-sha,* etc. Voici maintenant quelques paradigmes destinés à bien expliquer la formation du subjonctif aoriste :

1. Thème *ljagch* baigner.
Prés. *ljagchinj,* aor. *ljagcha.*
Subj. aor. S. 1. *ljagch-ë-sha.*
2. *ljagch-ë-she.*
3. *ljagch-ë-të.*
P. 1. *ljagch-ë-shim.*
2. *ljagch-ë-shit.*
2. *ljagch-ë-shin.*

2. Thème *ljā* laver.
Prés. *ljaanj,* aor. *ljaita* (1).
Subj. aor. S. 1. *ljasha* ou *ljai-sha.*
2. *ljashe* ou *ljai-she.*
3. *ljaitit* (= *ljaiti* + *t*).
P. 1. *ljashem* ou *ljaishim.*
2. *ljashit* ou *ljaishit.*
3. *ljashin* ou *ljaishin.*

3. Thème *vieδ* piller.
Prés. *vieδ,* aor. *voδa.*
Subj. aor. S. 1. *vieδ-ë-sha.*
2. *vieδ-ë-she.*
3. *vieδ-ë-të.*
P. 1. *vieδ-ë-shim.*
2. *vieδ-ë-shit.*
3. *vieδ-ë-shin.*

4. Thème *vió* cacher.
Prés. *vionj,* aor. *viova.*
Subj. aor. S. 1. *vio-sha.*
2. *vio-she.*
3. *vio-ft.*
P. 1. *vio-shim.*
2. *vio-shit.*
3. *vio-shin.*

5. Thème *mar* prendre. Impér. *mirr.*
Prés. *marr,* aor. *mora.*
Subj. aor. S. 1. *mar-t-sha.*
2. *mar-t-she.*
3. *mar-të* (pour *t-te*).
P. 1. *mar-t-shim.*
2. *mar-t-shi* (2).
3. *mar-t-shin(e).*

6. Thème *djek* brûler.
Prés. *djek,* aor. *dogja.*
Subj. aor. S. 1. *djek-t-sha.*
2. *djek-t-she.*
3. *djek-të* p. *t-të.*
P. 1. *djek-shim.*
2. *djek-shi.*
3. *djek-shin(e).*

(1) Cet *i* épenthétique pourrait bien être le même qui s'ajoute à l'impératif des verbes dont le thème se termine par une voyelle pure, par exemple *rouaj* regarde, *ljaoj* lave. (De Rada, p. 75.)

(2) Dozon, p. 244.

Enfin les verbes forts irréguliers forment leur optatif presque tous de l'aoriste, que ce dernier dérive du thème primitif ou d'un autre thème. C'est ainsi que *vē* placer fait *voufsha* ou *vouftsha* (aoriste *voura* ou *vouna*); *vete* aller, *vafsha* ou *vaftsha* (aoriste *vaita*); *χα* manger, *χengersha* ou *χengertsha* (aoriste *χengra*); *doua* vouloir, *dafsha* ou *datsha* (aoriste *dēsha*) ; *θom* je dis, *θasha* et *θatsha* (aoriste *θashe*). Parmi les verbes à double thème, nous trouvons *rafsha* et *proufsha* de *bie* je tombe; *artsha* ou *arθsha* de *vij* (aoriste *erδa*); *pāsha* ou *pâtsha* de *sho* ou *shoχ*; *δafsha* ou *δatsha* de *app* (aoriste *δashe*); enfin *ndenjtsha* ou *ndenjsha* de *ri* ou *rij* (aoriste *ndenja*). C'est ainsi que de *patta,* aoriste de *kam,* vient l'optatif *pafsha, pasha* ou *patsha* (1). D'après M. de Rada, l'optatif de *ljê* laisser, ne serait pas *ljēntsha,* comme Hahn le veut, mais *ljēsha,* deuxième personne *ljēshe,* troisième personne *ljeft.* On voit que *ljeft* est formé comme étant dérivé d'un aoriste en *-va* ou en *-ra.* En effet, les doubles formes des aoristes engendrent des formes doubles à l'optatif; à côté de *χyra* et de *χyita* nous trouvons *χyfsha* et *χyitsha;* à côté de *ndava* et *ndaita* leurs deux dérivés *ndafsha* et *ndaitsha,* etc.

L'hésitation du génie de la langue se manifeste surtout dans les thèmes de quelques verbes forts terminés par une liquide précédée de la diphthongue *ie.* C'est ainsi que de *piel* j'engendre, *pola* j'engendrai, on peut former à volonté les deux formes suivantes de chaque personne de l'optatif :

(1) De Rada, p. 77.

Sing. 1. *poltsha* ou *pjeltsha*.
2. *poltsh* ou *pjeltsh*.
3. *polte* ou *pjelte*.
Plur. 1. *poltshim* ou *pjeltshim*.
2. *poltshi* ou *pjeltshi*.
3. *poltshin(e)* ou *pjeltshin(e)*.

CHAPITRE XII

LE PASSIF.

L'imparfait du passif étant, comme nous venons de voir, composé avec l'imparfait du verbe être, on en peut conclure que le présent du passif sera composé avec le présent du même verbe. C'est en effet ce que Bopp a déjà démontré (1) en plaçant le présent de *jam* je suis en regard du présent passif de *nda* partager. Que l'on compare avec lui :

Sing. 1. *jam* je suis.	Sing. 1. *nda-χ-em* je suis partagé.
2. *jĕ*.	2. *nda-χ-e*.
3. *ishte*, *eshte*.	3. *nda-χ-ete*.
Plur. 1. *jĕmi* nous sommes.	Plur. 1. *nda-χ-emi*.
2. *jini*.	2. *nda-χ-eni* ou *-ii*.
3. *jăne*.	3. *nda-χ-en(e)*.

(1) Bopp, *Ueber das Albanische*, p. 21.

Mais la forme *ndaχem* du thème *nda* nous fait connaître un second caractère de la voie passive dans la langue albanaise. C'est la consonne χ que de Rada rend tantôt par *h*, tantôt par *gh*. Son insertion entre le thème et la désinence ne saurait être déterminée par des raisons d'euphonie. Ce χ est vraisemblablement, comme Bopp le pense, le reste du pronom réfléchi *veteχe*, dont la dernière syllabe rappelle le zend *kha* soi et même le sanscrit *sva*. Mais peut-être vaut-il mieux recourir à une étymologie albanaise (1). Quoique *veteχe* désigne naturellement la troisième personne, il peut s'employer aussi pour la seconde et la première, puisqu'on dit — comme nous avons vu plus haut — *θashe me veteχe* j'ai dit à moi-même, *θane me veteχe* ils dirent à eux-mêmes. Il ne faut donc pas s'étonner que le χ de *veteχe* puisse être l'exposant de toutes les personnes, comme l'*r*, reste du pronom réfléchi *se*, l'est de toutes les personnes dans le passif de la langue latine, par exemple *amo-r*, *amatu-r*, *amamino-r*, etc.

La première syllabe de *veteχe* (*ve*) paraît avoir eu à l'origine le sens de *seul, séparé*, puis l'article défini *te* étant venu s'y joindre, elle a pris le sens de *le même, soi-*

(1) On sait que *veteχe* (et *vete* pareillement) peuvent se décliner comme de véritables substantifs. On dit *veteχeja* le soi. C'est là ce qui fait naître le soupçon que la seconde partie de ce composé pourrait bien être *χe* ombre (aspect déterminé *χieja*). Les Albanais auraient-ils considéré l'ombre d'une personne comme la marque de son identité? Cette idée serait moins heureuse que celle des Hébreux employant le mot *âme* pour remplacer le pronom réfléchi (*nephesh* âme, *naphshi* mon âme, c'est-à-dire moi-même). Notre hypothèse au sujet du sens primitif de la syllabe *χe* est fortifiée par la singulière locution des Skipétars : *me ka χie* une chose me va, me convient, s'adapte à ma personne, à mon être comme mon ombre. Notez que *veteχe* signifie aussi *naturalia*, probablement la plus secrète partie du corps humain.

même. Ce *ve* abrégé en *ou* (*v* s'étant vocalisé et *e* ayant été retranché) se place devant toutes les personnes de l'aoriste et leur donne le sens du passif. Nous croyons que cette manière de former le passif est plus ancienne que celle que nous avons trouvée au présent et à l'imparfait de la conjugaison albanaise. Voici le paradigme de l'aoriste passif comparé à celui de l'aoriste actif :

	AORISTE ACTIF.		AORISTE PASSIF.
Sing. 1.	*ndava* ou *ndaita*.	Sing. 1.	*ou ndava* ou *ndaita*.
2.	*ndave* ou *ndaite*.	2.	*ou ndave* ou *ndaite*.
3.	*ndaou* ou *ndaiti*.	3.	*ou nda*.
Plur. 1.	*ndam* ou *ndaitim*.	Plur. 1.	*ou ndam* ou *ndaitim*.
2.	*ndat*(*e*) ou *ndaitit*(*e*).	2.	*ou ndat*(*e*) ou *ndaitit*(*e*).
3.	*ndan*(*e*) ou *ndaitin*(*e*).	3.	*ou ndan*(*e*) ou *ndaitin*(*e*).

En effet, l'aoriste passif conserve toutes les désinences de l'aoriste actif, excepté celle de la troisième personne du singulier qui se retranche. Cela se comprend : la troisième personne étant suffisamment exprimée par le pronom réfléchi, n'a pas besoin d'être indiquée une seconde fois. On dit par conséquent à l'actif *shitti* il vendit, et au passif *ou shitt* il se vendit ; *ljodi* il fatigua, *ou ljod* il se fatigua. Il y a une particularité à noter pour les thèmes en *o :* on dit *shcroi* à l'actif, il guérit (du médecin traitant le malade), mais au passif *ou shcroua* il guérit (du malade, au passif). De même *sgjoi* il réveilla, *ou sgjoua* il fut réveillé. On sait que les Albanais aiment à dissoudre la voyelle *o* en la diphthongue impropre *oua*.

Ce sont les verbes dont les thèmes se terminent par une voyelle autre que *e* ou *o* qui insèrent presque tous un χ avant la désinence. Les thèmes en *e* ou *o* substituent un *n* au χ; ainsi κθε retourner, fait au présent du passif κθε-ν-εμ

je me retourne, à l'imparfait κθενεσ'ε; κερκο chercher, au présent passif κερκο-ν-εμ, imparfait κερκο-ν-εσ'ε. Bopp fait très-bien remarquer que cet *n* est identique à celui du présent actif singulier. 1, κερκονj, 2, κερκον, 3, κερκον, et ne saurait nullement être considéré comme exposant de la voie passive. Il allègue comme preuve que, dans le dialecte guègue, le χ se rencontre quelquefois après l'*n* en question, qu'on le trouve même non suivi de cet *n* dans les thèmes en *o*, comme dans μαρτο-χ-εμ je me marie, tandis que les Tosques disent μαρτο-ν-εμ, de μαρτονj, μαρτον. Bopp cite (1) comme exemples des deux consonnes simultanément employées σεμυνχεμ je tombe (je me rends) malade (tosque σεμνρεμ), bανχεμ je suis fait (tosque bενεμ), bρινχενε ils se rongent, de bρεινj je ronge, etc.

Ce qui semble prouver encore que le χ n'est pas une simple cheville euphonique, c'est que les thèmes en *oua* présentent à la suite d'une métathèse bizarre la désinence χαεμ, au lieu de αχεμ; c'est ainsi que de γατουα je prépare, se forme le présent passif γατουχαεμ je suis préparé, au lieu de γατουαχεμ.

Enfin, par l'effet de cette paresse de prononciation dont nous avons parlé plus haut, propre surtout à des populations qui n'ont pas de culture littéraire et dont l'idiome n'est pas entretenu par de fortes traditions scolaires, il a pu arriver que l'exposant du passif ait été le plus souvent retranché dans des thèmes terminés par une consonne. Au moins dit-on πλjακεμ je me fais vieux, pour πλjακχεμ, πιλεμ je suis né, pour πιλχεμ.

Il y a d'autant moins lieu de s'étonner de cette suppres-

(1) Bopp, p. 22.

sion, qu'un certain nombre de thèmes qui se terminent en χ perdent cette consonne dans la conversation familière; ce sont κρεχ je peigne, λjεχ j'aboie, νγροχ je chauffe, νδιχ j'aide, ραχ je frappe, φσ'εχ je cache, φτοχ je refroidis, et même σ'οχ je vois et νjοχ je connais.

Disons enfin que les verbes forts, c'est-à-dire ceux dont la voyelle radicale est sujette à l'apophonie, prennent au passif toujours la forme affaiblie de cette voyelle, circonstance qui peut s'expliquer par le poids plus considérable des désinences. C'est ainsi que βεσ' je vêts, fait au passif βισ'εμ (présent), βισ'εσ'ε (imparfait) ; πιελ j'enfante, πιλεμ; νδjεχ je chasse, νδικjεμ; θερρας j'appelle, θερριτεμ; βρας je tue, βριτεμ, βριτεσ'ε, puis : βῖ je place, βιχεμ, ζῖ je touche, ζιχεμ, δῖε j'apporte, διχεμ, σ'οχ ou σ'ο je vois, σ'ιχεμ, σιχεσ'ε, νjοχ je connais, νjοχεμ et νjιχεμ, απ je donne, ιππεμ, θομ je dis, θουχαεμ et θουχεμ. Il est vrai que l'on dit *d*ουχεμ de *d*ουα j'aime, je veux, λjεχεμ et λjινδεμ de λjειν j'enfante (1), et enfin γ'jενdεμ de γ'jειν je trouve (2).

(1) Λjειν j'enfante, fait à l'aoriste régulièrement λjεβα, mais à l'aoriste passif on peut dire non seulement ου λjεβα, mais aussi ου λjινδα, le participe passé est λjερε ou λjινδουρε.

(2) Γjειν fait à l'aoriste γ'jετα, subjonctif γjετσ'α, mais au passif ου γ'jενδα, subjonctif ου γ'jετσ'α, participe γ'jετουρε. Γjειν, chez les Guègues γ'jενιν, serait-il pour γενιν, jενιν? (Comparez γ'juxji *judicium*, γjιτονι = γείτων, γ'jεμοιν *gemo*.) Ce γ initial rappellerait-il le son du χ doux? Dans ce cas, serait-il permis de faire valoir la permutation si fréquente des aspirées φ et χ? en albanais σ'οχ je vois, qui chez les Guègues se dit σ'οφ (cp. gr. σάφα, σοφός); de même ραχ je frappe, chez les Tosques, ραφ (gr. ῥάπτω?) chez les Guègues; κρεχ je peigne (tosque), κρεφ (guègue), etc. Et pourrait-on conjecturer alors que γ'jενίν et le verbe tudesque *find-an* ont la même origine?

CHAPITRE XIII

DE QUELQUES TEMPS COMPOSÉS.

§ 1. — DU FUTUR.

Le futur est, dans la langue albanaise, comme dans la plupart des langues modernes, un temps composé. Les Tosques le tournent par l'auxiliaire *do* vouloir, qui reste invariable à toutes les personnes du singulier et du pluriel, et qu'avec Bopp on peut traduire : *on veut*. Il est suivi du subjonctif du verbe que l'on conjugue, précédé ou non de la conjonction *te* que. Ainsi on dit *do te jēm* ou *do jēm* je serai ; *do te jēmi* ou *do jēmi* nous serons; *do te kēmi* ou *do kēmi* nous aurons; *do te pljaksh* ou *do pljaksh* tu vieilliras, *do te pljakinje* il vieillira. Ce futur rappelle distinctement celui des Néogrecs, dont les Tosques sont les plus proches voisins; en effet, on dit en grec moderne : θὰ ἔρθω je viendrai, θὰ φάς tu mangeras, θὰ πάμεν nous marcherons. Ce θὰ paraît une forme abrégée du verbe θέλω je veux.

Mais le futur peut se former aussi, comme dans les langues romanes, à l'aide de l'auxiliaire *kam* j'ai, suivi (d'après Lecce) de l'infinitif du verbe que l'on conjugue; ainsi *kam me dashoune* j'aimerai, c'est-à-dire j'ai à aimer. C'est là la manière de procéder des Guègues. Mais

dans les colonies italiennes un autre mode d'exprimer le futur paraît avoir prévalu, qui tient le milieu entre le futur des Tosques et celui des Guègues. On y adopte pour verbe auxiliaire *kam,* mais on le fait suivre de τε avec le subjonctif. Nous trouvons chez de Rada le paradigme suivant (1) :

Sing. 1. *cam te ljaanj* je laverai (*ho da lavare*).
2. *chee te ljaash.*
3. *caa te ljaanj.*
Plur. 1. *cheem te ljāmi.*
2. *chimi te ljāni.*
3. *caan te ljānjen.*

§ 2. — PARFAIT, PLUSQUEPARFAIT, ETC.

Les verbes auxiliaires *kam* et *jam* sont naturellement employés dans les temps périphrastiques du passif et du passé. Ainsi on dit (1) *oune jam dashoune* je suis aimé, comme on dit *kam pljakoure* j'ai vieilli, *keshe pljakoure* j'avais vieilli, *kam pasoure* ou *patoure* j'ai eu, *kam kjene* j'ai été. Je dois faire remarquer, toutefois, qu'aux yeux de M. de Rada, l'imparfait et le défini (aoriste) suffisent à épuiser la notion du passé chez les Skipétars, et que les temps composés du parfait et du plusqueparfait auraient chez eux un sens dubitatif. C'est ainsi qu'il traduit *kam ljaar* par *avró forse lavato, kam keen ljaar* par *forse saró stato lavato; patta ljaar* par *fui per lavare,* et *patta keen ljaar* par *fui per essere lavato,* etc.

(1) De Rada, p. 85.

CHAPITRE XIV

DES MODES.

§ 1. — DE L'IMPÉRATIF.

La seconde personne singulier de l'impératif actif présente assurément toujours une forme très-courte; mais on ne saurait affirmer, comme le fait de Rada, que cette forme est identique au thème. Lui-même fait une exception pour les thèmes en *a* et *i* accentués qui ajoutent un *j* à l'impératif. En effet, *friinj* je souffle fait à l'impératif *friij; ruanj* je regarde, *ruaj; maanj* j'engraisse, *maaj*. Je considère ce *j* comme le reste de la consonnance *nj* affaiblie en *j* à cause de la rapidité avec laquelle se donnent les ordres. Ce *j* se retranche après *e* et *o* accentués : *dreitonj* je redresse, impératif *dreitô; shcheljkenj* je resplendis, impératif *shcheljké*. Lorsque, comme dans *taxinj* je promets, *veshinj* j'habille, la syllabe formative du présent et de l'imparfait n'est pas accentuée, elle disparaît à l'impératif; par conséquent on dit *tax* promets, *vesh* habille. Le *i* lui-même est supprimé à l'impératif des verbes qui ont l'habitude de le prendre, lorsque ce mode est suivi d'un pronom enclitique, comme par exemple dans *ljaa-mi* lave-moi, *rua-na* regarde-nous.

Dans les verbes forts l'impératif se réserve le plus sou-

vent la voyelle la plus courte et la plus légère de l'échelle apophonique, c'est-à-dire l'*i*. Mais cette voyelle n'est pas nécessairement la voyelle primitive du thème. Ainsi dans les séries *marr* je prends, aoriste *mora*, impératif *mirr ; dalj* je sors, aoriste *dola*, impératif *dilj ; shes* je vends, aoriste *shitta*, impératif *shit ; vras* je tue, aoriste *vrāva*, impératif *vra* ou *vrit*, ce n'est pas l'*i*, c'est l'*a* (et une fois l'*e*) qui paraissent être les voyelles radicales. Dans des formes comme *shtiir* jette (présent *shtie*, aoriste *shtoura*), *bjere* tombe (présent *bie*, aoriste *rashe*), l'*r* paraît ou se rattacher à la troisième personne du singulier subjonctif ou être identique avec le suffixe *ra* que les Albanais de la Sicile placent quelquefois après les pronoms personnels : *oura* moi, *nara* nous, etc. (Voir p. 123.)

L'impératif passif se forme à l'aide de la particule *ou* qui vient se joindre au thème nu du verbe ; ainsi κερκό cherche, κερκο-ου soit cherché. Cette particule n'est que le pronom réfléchi qui sert à former le passif de l'aoriste. Elle se place avant l'impératif lorsqu'il est précédé de la négation *mos*, par exemple *mos ou ljod* ne te fatigue pas. Au pluriel passif, l'*ë* mi-muet de l'actif devient un *e* ouvert, par exemple *ljodëni* fatiguez, *ljodéni* fatiguez-vous. Cette seconde personne du pluriel est abrégée quelquefois par la syncope : *mos trembi* ne craignez pas, pour *mos trembéni* (1).

§ 2. — PARTICIPES ET INFINITIFS.

Le participe passé se termine dans le dialecte tosque le plus souvent en *oure*. Si l'on considère qu'il y a un certain

(1) De Rada, p. 82.

nombre de verbes forts, tels que *vē, shtie, perζē,* qui prennent *oura* à l'aoriste, on pourrait être tenté de croire que le choix de la voyelle *ou* n'est pas indifférent. Toutefois, cette voyelle ne se trouve en général que dans des thèmes qui se terminent par une consonne; elle n'existe pas dans les thèmes vocaliques, ou dans ceux qui ont perdu leur consonne finale, par exemple *pare* vu, *pire* bu, *vrāre* tué *(vras)*. Souvent, cependant, le besoin de clarté paraît avoir mis en usage, à côté de la forme primitive plus simple, la seconde forme plus complète en *oure* ou même en *toure,* par exemple *ngare* et *ngaitoure* touché *(ngas), ndare* et *ndaitoure* partagé *(nda),* même *dēre* et *deitoure* enivré *(dē)*. Après un *l* la liquide du participe est retranchée, par exemple μϐjέλε semé. Quelques verbes irréguliers prennent *ne* au lieu de *re ;* tels sont *vene* posé, *ngrene* mangé, θ*ene* dit, δ*ene* donné. Nous avons déjà dit plus haut qu'il faut reconnaitre dans ces formes les participes les plus anciens de la langue, d'autant plus que les Guègues ne connaissent pas de participes en *-re,* qu'ils disent *pame* vu pour *pare,* δ*amoune* endolori pour δ*empoure.*

De Rada fait précéder ces participes de l'article *i,* en retranchant l'*e* après l'*r* de la désinence. Il écrit *i ljagcour* baigné, *i dre*δ*our* tordu, *i enour* appris, *i ζshittour* vendu, *i fritour* soufflé; puis *i ljaar* lavé, *i shcouar* passé, *i ngar* touché, *i ljeen* laissé. Sans article, toutes ces formes sont à ses yeux des infinitifs. Cela prouve que les Albanais des colonies italiennes ont comblé la lacune que laisse voir la grammaire tosque, qui ne paraît pas avoir d'expression pour ce mode. On y supplée tant bien que mal par un substantif formé du participe passé. Ce substantif a le plus souvent la désinence d'un féminin, par

exemple *tremboure-a* la peur, *ikoure-a* la fuite, *bljere-a* l'achat. L'infinitif peut occuper le rang d'un substantif dans le dialecte des Albanais de l'Italie ; seulement ce substantif sera neutre. C'est ainsi que de Rada écrit *të ljagcourt, të derδourt,* et qu'il traduit : *il bagnare, il torcere.*

Ce savant nous signale encore un autre participe terminé en *m ;* il cite *i ljagchēm, i shcouam, i sjēlem* (de *sjēlj* tourner), *i ζēnem,* et il traduit : qui peut être baigné, passé, tourné, appris. Ce participe, précédé de la préposition *me* avec, peut tenir lieu de gérondif. De Rada traduit *me ljaam* par *ad essere lavato,* et il ajoute : *significante la possibilità.* Il emploie la même préposition pour former ce qu'il appelle le supin : *mē ljaar* à laver (nécessité), et aussi le supin passif *me ou ljaar* à être lavé *(a lavarsi).*

Le participe en *m* cité par de Rada est emprunté à la grammaire du dialecte guègue. Lecce, dont l'ouvrage concerne ce dialecte surtout, donne comme exemple : *i lezuemi* lu, *è lezumeïa* lue (1). Les Tosques ont des substantifs abstraits comme *bljēmi* l'achat, qui s'y rattachent. Bopp, en comparant au tosque *bljemi* la forme guègue *bljemeïa,* prétend que le sens primitif de ces mots aurait été *emptus, empta.* Il voit dans l'*m* de la désinence une mutilation du suffixe sanscrit *mana,* grec μενο, latin *minu* (*amamini, præfamino*). Il mentionne le suffixe lithuanien du participe passif en *ma : dŭda-mas* = διδόμενος, et il ajoute que dans l'albanais du Nord « je suis acheté » se dit *jam blēm.*

Cet *m* serait-il donc le même qui, dans le dialecte guègue, sert si souvent à désigner l'infinitif? Rossi, dans

(1) Bopp, p. 27.

son tableau synoptique des verbes albanais, écrit en effet *me kenduem* chanter; Bopp, de son côté, probablement d'après Lecce, *kam me kenduen* je chanterai, *kam me pasune* j'aurai. Cet *m* ne nous paraît, en effet, qu'un lapsus de la langue confondant ainsi les formes de l'actif et celles du passif. Nous reproduisons ci-dessous la liste des infinitifs d'après Rossi :

Me passoune ou *passoun* avoir, *me ken* être, *me kendouem* ou *knoue* chanter.
Me δ*δouem* ou δ*δoue* rompre, *me li*δ*oum* ou *li*δ*oun* ou *li*δ lier, *me baam, baa, bamoun* faire.
Me nzierre, nzier ou *zier* délivrer, *me sielle* ou *siel* envoyer, *me piim* ou *pii* boire.
Me vououm, vouou placer, *me ndieem, ndije, nnje* sentir, *me ngram, ngran* ou *hangher* manger.
Me kēn dascloun être aimé.

Les premières formes de tous ces infinitifs sont identiques aux participes passés : *passoun, kēn, kendouem,* δ*δouem, li*δ*oum, baam, nzierre, sielle, piim, vououm, ndiēm, hangher* ou *ngrane, dasctoun*. Dans la liste des gérondifs passés introduits par la particule *toue* ou *toui* pendant, durant, que Rossi énumère, on voit reparaître quelques formes écourtées, telles que *li*δ*, vouou, ndiē* (1); mais il est aisé à voir par tout ce qui précède que l'infinitif est une fonction encore naissante dans la langue des Skipétars, et qui ne semble pas avoir trouvé son expression adéquate et définitive. Le plus étrange de tous les infinitifs cités plus haut est *baamoun*. On dirait qu'en le formant

(1) Ce sont ces formes écourtées qui m'ont fait penser quelquefois que la désinence *m* de l'infinitif pourrait bien n'être que la préposition *me* elle-même, posée une seconde fois et agglutinée au thème du verbe.

la langue a considéré *bām* comme le thème du verbe, et qu'elle a ajouté une seconde désinence à la première (*m*), qui ne lui paraissait sans doute pas assez significative.

Le dialecte des Guègues possède un participe présent qui manque aux Tosques ; il se termine en *s* ou en *si*, lorsqu'on y joint l'article. Ce participe est décliné comme un substantif, c'est-à-dire qu'il n'est pas précédé de l'article prépositif *i, e, të*. On dit *lejouesi* celui qui lit, génitif *lejouesit*, accusatif *lejouesin* ; féminin *lejouesî*, génitif *lejouesese* (1). Bopp essaie d'expliquer cet *s* en le considérant comme le reste d'une désinence de participe indo-européen en ντ ou νσ ; seulement en albanais le *t* ne se serait pas détérioré uniquement au nominatif, mais aussi dans les autres cas. Il rappelle les formes grecques λέγουσα pour λέγοντια, ἱστάς, ἱστᾶσα, δεικνύς, δεικνῦσα, etc. L'*n* serait tombé comme dans le sanscrit *bharatas*, latin *ferentis*, comparé à *bharantam* = latin *ferentem*. Dans le tableau synoptique de Rossi nous trouvons :

	Kendoues,	***δδoues,***	***liδes,***	***bans,***	***nziers,***	***siells,***	***piis,***
Colui che	canta,	rompe,	lega,	fa,	libera,	gira,	beve,
	vouous,	***ndiees,***	***χas.***				
Colui che	pone,	sente,	mangia.				

De Rada considère comme de véritables adjectifs verbaux une espèce de participes ayant pour désinence *të*, comm *i ljagchëtë, i ljaat, i mbielt, i raat*. Il traduit ces formes : *che trovasi bagnato, lavato, raccolto, caduto*. Il y ajoute : *i ljoete* liquide, et il fait la remarque « que ces

(1) Bopp, p. 27 et 28.

adjectifs indiquent l'*abito passivo* (2). » Mais il ne nous apprend pas si l'on en peut former de tous les verbes. C'est que la plupart des adjectifs albanais en *te* marquent la matière dont un objet est fait, comme αρ-τε *aureus*, χεκυρ-τε *ferreus*, γυρτε *lapideus*, dρουιjτε *ligneus*; il est vrai qu'on y trouve aussi υρ-τε *esuriens* de υρι-α *fames*. Quant à πλjοτε, Bopp croit y reconnaître un ancien participe analogue aux participes sancrits en *ta*, par exemple *hatás* tué, *tyaktas* abandonné, etc.

De Rada comprend parmi les noms verbaux aussi des substantifs, comme *ljagchetaar* baigneur, *ljaitaar* blanchisseur, *gchenetaar* trompeur, *vieδetaar* pillard, etc. Nous en avons déjà parlé dans un des premiers chapitres de cet ouvrage.

CHAPITRE XV

DE LA FORMATION DES VERBES AUXILIAIRES *KAM* ET *JAM*.

D'autres savants ont été frappés, comme nous, de l'extrême ressemblance qui existe entre les formes de ces deux verbes, notamment au présent et à l'imparfait (indi-

(1) Giuseppe de Rada, p. 59.

catif et subjonctif), et même à l'impératif. Nous ne reviendrons plus sur l'imparfait : il est évident que celui du verbe *avoir* est entièrement calqué sur celui du verbe *être*. Voici maintenant le présent des deux verbes, d'après Hahn et de Rada :

HAHN.

κα*μ*.	jα*μ*.
S. 1. καμ. 2. κε. 3. κα.	S. 1. jαμ. 2. jε. 3. ισ'τε (εσ'τε).
P. 1. κεμι. 2. κινι. 3. κανε.	P. 1. jεμι. 2. jινι. 3. jανε.

DE RADA.

Cam.	*Jam.*
S. 1. *cam.* 2. *chee.* 3. *ca.*	S. 1. *jam.* 2. *jee.* 3. *esht* (*ēē*).
P. 1. *chemmi.* 2. *chinni.* 3. *caan.*	P. 1. *jemmi.* 2. *jinni.* 3. *jaan.*

Au présent et à l'imparfait, les deux verbes auxiliaires sont manifestement conjugués de la même manière et pour ainsi dire coulés dans le même moule. Il n'en est pas de même à l'aoriste. Celui du verbe *kam* est formé à l'aide du thème *pa* qui a un sens analogue dans l'ancien grec (πάομαι, ἐπασάμην). Voici comment ce temps est conjugué par de Rada :

AORISTE INDICATIF.	AORISTE SUBJONCTIF.
S. 1. *patta* ou *pash.* 2. *patte.* 3. *patte* ou *pat.*	S. 1. *patta* ou *pafsha.* 2. *pash* ou *pafsh.* 3. *pust* ou *paft.*
P. 1. *pattetim.* 2. *pattetit.* 3. *pattetin.*	P. 1. *pashim* ou *pafshim.* 2. *pashit* ou *pafshit.* 3. *pashin* ou *pafshin.*

Voici le même paradigme d'après Hahn :

AORISTE INDICATIF.	AORISTE SUBJONCTIF.
S. 1. πατσ'ε. 2. πατε. 3. πατι, πατ.	S. 1. πατσ'α. 2. πατσ'. 3. παστε.
P. 1. πατεμ, παμ. 2. πατε. 3. πατνε.	P. 1. πατσ'ιμ. 2. πατσ'ι. 3. πατσ'ινε.

Enfin nous reproduisons, d'après Hahn et de Rada, l'aoriste indicatif et subjonctif du verbe *être :*

INDICATIF.

De Rada.		Hahn.	
Sing.	1. *keva, kieva* ou *kesh.*	Sing.	1. κjεσ'ε.
	2. *keve* ou *chieve.*		2. κjε̃.
	3. *kè, chiè.*		3. κjε̃.
Plur.	1. *keem, chieem.*	Plur.	1. κjεμ.
	2. *keet, chieet.*		2. κjετε.
	3. *keen, chieen.*		3. κjενε.

SUBJONCTIF.

De Rada.		Hahn.	
Sing.	1. *kiosha* ou *kiofsha.*	Sing.	1. κιοφσ'α ou κιοφτσ'α.
	2. *kioshe* ou *kiofshe.*		2. κιοφσ'.
	3. *kiote* ou *kiofte.*		3. κιοφτε.
Plur.	1. *kioshim* ou *kiofschim.*	Plur.	1. κιοφσ'ιμ.
	2. *kioshit* ou *kiofshit.*		2. κιοφσ'ι.
	3. *kioshin* ou *kiofshin.*		3. κιοφσ'ινε.

Qui ne voit que nous avons affaire à l'ancien aoriste du verbe *kam* qui remplace l'aoriste absent du verbe *être?* Si l'on en doutait, nous n'aurions qu'à rappeler que l'infinitif de *jam* se dit *kenour, keen,* le participe passé *i, e, të kenour,* le participe futur (*futurus*) *i, e, të kenem;* l'infinitif du verbe *avoir,* au contraire, d'après de Rada, qui donne ici la préférence aux formes tosques, est *passour,* le participe passé *i, e, të passour,* et le participe futur passif *i, e, të passem* (latin *habendus*). Il est vrai que la première personne singulier *keshe* est composée elle-même avec une forme du verbe *jam,* comme θασ'ε, δασ'ε, ρασ'ε; mais il nous paraît évident que la forme la plus usitée a été *keva;* cela paraît ressortir de la forme de l'optatif *kiofsha.* Même on peut conjecturer qu'à l'origine

on disait *kava* au lieu de *keva,* l'*o* de l'optatif nous ramenant plutôt à un *a* qu'à un *e* primitif. Le *j* qui s'est glissé après le *k* dans toutes les personnes de l'aoriste peut être attribué sans doute à l'influence du verbe *jam* lui-même; chez les Albanais de l'Italie, ce *j* a entamé le *k* et en a fait une palatale (*ch* ou *sh*). D'ailleurs le *j* du verbe *jam* n'est lui-même pas radical : les Skipétars l'ont en commun avec les anciens Slaves de la Bulgarie. Que l'on se rappelle les formes du présent du verbe auxiliaire *être* chez les Bulgares : Sing. 1. *jesmi,* 2. *jesi,* 3. *jesti.* Plur. 1. *jesmu,* 2. *jeste,* 3. *sąti.*

Puisque l'aoriste de *kam* a pu prendre la place de celui de *jam,* la signification des deux verbes n'a pas dû différer essentiellement à l'origine. Dans beaucoup de cas, en effet, elle est presque identique dans la plupart des langues indo-européennes. Que l'on se souvienne de tournures grecques comme πῶς ἔχεις; ou bien ἀτιμάσας ἔχει, du latin *habere* et *se habere,* de l'albanais σ' κα σε σι c'est invraisemblable (mot à mot : *non est quo modo*), et enfin des locutions françaises *j'ai froid, j'ai chaud, il y a,* etc.

Le verbe *jam* a exercé sans doute une influence considérable sur la formation de la conjugaison albanaise en général. Après avoir aidé à constituer l'imparfait des verbes *kam* et *θom,* il paraît avoir servi à créer l'optatif ou subjonctif aoriste, ainsi que l'imparfait et le présent passif de tous les verbes. Et pourtant, au moment où il contribuait ainsi à élargir le système de la conjugaison albanaise, il rencontrait à côté de lui un autre type, qui ne paraît pas rentrer dans le cadre des flexions sanscrites. Les verbes albanais paraissent avoir été à peu près invariables au singulier présent, ou bien avoir eu recours surtout à

l'apophonie, pour distinguer les personnes. Cette apophonie elle-même est trop irrégulière pour pouvoir être expliquée par la suppression des désinences, comme cela a eu lieu souvent dans les langues teutoniques; elle est virtuelle et non pas simplement phonétique. — Si *kam* a subi l'influence de *jam* à la première personne du singulier et du pluriel, à la seconde personne c'est le contraire qui a eu lieu : *jini* s'est moulé sur *kini;* il en est peut-être de même de *jē* formé comme *kē*. Quoi qu'il en soit, le parallélisme des deux verbes auxiliaires, au présent et à l'imparfait, est certainement un fait étrange et peut-être unique dans le système de toutes les grammaires existantes.

Une dernière question à poser serait si le verbe *kam* n'aurait pas son analogue dans la langue grecque. Il se prête merveilleusement à l'explication de la désinence κα du parfait des *verba pura* et de l'aoriste premier des verbes τίθημι, δίδωμι, ἵημι, puis des terminaisons -κω, -κον dans des formes verbales comme ἐρύκω, ἀλύσκω, ἔσκον, enfin des adjectifs si nombreux en -κός. Peut-être même, en cherchant bien, trouverions-nous sous le déguisement qui la dérobe à notre attention la vieille racine albanaise elle-même. Qui ignore que les Grecs ont fortifié quelquefois une consonne initiale, surtout π et κ par l'insertion d'uu τ purement euphonique? Nous citerons seulement πτόλις, πτόλεμος à côté de πόλις, πόλεμος, πτέρνα à côté de πέρνα, ἔκανον à côté de κτείνω. Benfey fait venir κτέρεα du sanscrit *kshar* et le rapproche de κείρω, comme il fait dériver κτύπος du sanscrit *kou* (1). Dans κτείνω (sanscrit

(1) Benfey, *Griech. Wurzellexicon*, I, 202; II, 186.

kshan) et κείρω pour κτείρω, κτέρεα, le τ aurait appartenu à la racine. Ne pourrait-on pas supposer que κτάομαι posséder, κτῆνος bétail, c'est-à-dire possession, sont des variantes de formes dans lesquelles le τ n'aurait pas figuré? En tout cas, *ka-ou* le bœuf se rattache fort bien à *kam* j'ai, je possède.

A quelque opinion que l'on s'arrête sur l'origine de *kam*, on n'approuvera pas Bopp rattachant *kjeshe* à une racine κῐ = scr. *s'i* = gr. κεῖμαι, ni M. Camarda rapportant le même verbe auxiliaire au siculo-albanais κελειvj dont l'aoriste très-usité est κελεβα (1). M. Camarda ne manque pas d'identifier ce verbe avec le grec πέλω, πέλομαι, troisième personne imparfait ἔπλετο (2).

(1) Camarda, p. 295. L'aoriste κελεβα y est conjugué comme suit : 2e pers. κελεβε. 3. κελε. Pl. 1. κλεεμ. 2. κλεετε. 3. κλεεν.

(2) Ce paragraphe était écrit avant que nous eussions pris connaissance de la grammaire shkipe de M. Dozon. Ce qu'il dit des temps « admiratifs » formés par l'adjonction au thème du présent et de l'imparfait du verbe auxiliaire « avoir » (*kam* et *keshe*) vient à l'appui de notre conjecture sur l'origine du parfait grec en κα. Voyez d'ailleurs à ce sujet les observations présentées dans l'appendice I.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

PARTICULES

Nous n'avons pas jugé à propos de soumettre à un nouvel examen la longue série des particules (prépositions, conjonctions et adverbes). Si importante que soit cette classe de mots, nous ne pensons pas que, dans l'état actuel de nos connaissances linguistiques, elle puisse fournir de bien vives lumières sur le plan général de la langue shkipe, ni sur la famille à laquelle elle peut appartenir. Bopp rattache μϐε, νδε, νδερ, πα, με, πραπα, ποστε, περ, βρένδα sans peine, à des formes grecques et sanscrites (1), sans parler de κονδρε et σιπερ, qui peuvent se passer d'explication. Il ramène à des pronominaux de provenance indo-européenne les adverbes κjυσ', κjισ', αδα, κου, κετου, ἀσ'του, νουκε, νδε, κjε, παρ (2). Si quelques-uns de ces petits mots, comme κονδρε et σιπερ peuvent être considérés comme des emprunts relativement récents, d'autres, tels que σοτ

(1) Bopp, p. 41-47.
(2) Id., p. 38-41.

aujourd'hui, σιFjετ (guègue σιμυjετ) cette année, *somenat* ce matin (de Rada), σοντε cette nuit, semblent, par leur forme et les éléments dont ils sont composés, remonter à la plus haute antiquité de la langue (1). En somme, le nombre de ces particules est très-considérable, et leur explication, tentée quelquefois avec succès par M. Camarda, laisse encore beaucoup de marge à une étude nouvelle.

Une chose à remarquer est la multiplicité des particules négatives dont se sert le skipétar. Outre νουκε déjà cité, il y a ας (abrégé σ) dont il sera traité dans le chapitre prochain, puis σουν qui en paraît une forme allongée (pour ἀσουν?) (2); jo, qui ne se rencontre jamais devant un verbe (est-ce οὐ grec muni du *jota* slave?), μος répondant pour le sens au μή grec, puis les variantes dialectales de νουκε, νουκου νηγκε et γκε.

CHAPITRE II

DES MOTS COMPOSÉS

Il y aurait peut-être un long chapitre à écrire sur la formation des mots en albanais. Disons-le : cette forma-

(1) De Rada, p. 89; Bopp, p. 2. Ce dernier rappelle les formes grecques σήμερον, σῆτες et le moyen haut-allemand *hînt* pour *hi-naht*, c'est-à-dire : dans cette nuit.

(2) Camarda, p. 311-312.

tion est ce qu'il y a de moins connu; avant d'en traiter, il faudrait posséder un dictionnaire tant soit peu complet de la langue shkipe, comme M. Dozon nous semble en promettre un. Les invasions et les mélanges des races et des langues qui en ont été la conséquence ont dérobé apparemment aux Albanais l'intelligence des origines de leur idiome, et ont épuisé en grande partie sa force créatrice. Sous ce rapport, les Skipétars se trouvent sur la même ligne que tous les peuples néo-latins. Ils sont peu capables de former, chose si facile aux Slaves et aux Germains, des mots nouveaux et des mots composés à l'infini. Ceux dont M. de Rada nous entretient semblent appartenir surtout aux poètes : *fiaalj-ljee* d'un parler doux, *sii-ζeeζ* aux yeux noirs, *buuζ-giërshii* aux lèvres de cerise, *χa-eshtëra* qui dévore les os, etc. (1). Il n'est que juste d'ajouter que les particules négatives *pa* et *as,* ainsi que la préposition *per*, servent à former bon nombre de verbes et d'adjectifs composés. Mais à tout prendre, on fera bien de se ranger à l'avis de M. de Rada : *Per larghe che sieno le fonti aperte alla creazione degli attributivi, il numero n' è ancora troppo scarso nella lingua; e vi supplisce il genitivo de' nomi ; invece di* manico ligneo *noi diciamo* mëruu drûri « *manico di legno,* » etc.

(1) De Rada, p. 49, 50.

CHAPITRE III

CONSTRUCTION ET ORDRE DES MOTS

---

§ 1er. — TENDANCES ANALYTIQUES.

Nous avons fait observer que la grammaire albanaise, tout en gardant beaucoup de propriétés des langues synthétiques, a fait cependant de grandes concessions au principe de l'analyse. Quelques-unes de ces dernières sont communes à l'albanais et au grec, même au grec classique ; c'est le besoin de parler plus clairement qui les a provoquées. La plus importante de toutes est sans doute la création de l'article qui n'existe dans les poémes homériques qu'à l'état latent, et qui est resté inconnu aux Latins. — M. Dozon distingue deux espèces d'articles (1) dans le shkipe ; il appelle l'un article prépositif, l'autre article conjonctif.

Voici, selon lui, la déclinaison de ces articles :

	MASCULIN.		FÉMININ.		NEUTRE.	
Singulier.	Prépos.	Conj.	Prépos.	Conj.	Prépos.	Conj.
Nominatif.	*i*.	*i*.	*e*.	*e*.	*tæ* (*të*).	(*tæ?*).
Gén. et dat.	*tæ*, *sæ*.	Manque.	*tæ*, *sæ*.	Manque.	*tæ*, *sæ*.	Manque.
Accusatif.	*tæ* (*të*).	*e*.	*tæ*.	*e*.	*tæ*.	(*e*)?

Pluriel. *tæ* pour tous les cas et genres du prépositif.
e pour le nominatif et l'accusatif du conjonctif.

(1) Dozon, p. 201.

On peut dire que les deux articles ne sont pas absolument distincts; le conjonctif ne paraît qu'une forme affaiblie du prépositif. — Il s'emploie volontiers dans la rapidité du discours familier. Lorsque le génitif d'un nom indéterminé est uni au nominatif qui le régit d'une manière tellement intime qu'il en fasse nécessairement partie, le signe du génitif *të* ou *së* (M. Dozon écrit *tœ* et *sœ*) peut être supprimé : *nde një deegch trentafiljie* sur une branche de rosier (1). M. Dozon supprime l'article chaque fois que le substantif recteur est au génitif ou au datif : *bririt lyopœsœ* de ou à la corne de la vache; *brirevet lyopœsœ* des ou aux cornes de la vache. De même *bririt lyopœvet* de ou à la corne des vaches (2).

Nous avons parlé déjà plus haut de phrases comme celle-ci : *calji i trimit t'abëresh* ὁ ἵππος ὁ τοῦ νεανίου ἀλβανικοῦ.

Nzori skeep e creout sai ἀφεῖλεν ὀθόνην τὴν τῆς κεφαλῆς.

I së biljës ὁ τῆς θυγατρός, *e së biljës* ἡ τῆς θυγατρός.

Nous avons exprimé l'opinion que ce genre de construction pourrait bien appartenir en propre à l'albanais et avoir été emprunté très-anciennement par les Grecs aux ancêtres de nos Skipétars (3).

Ce qui contribue à nous fortifier dans cette manière de voir, c'est qu'en albanais le génitif suit toujours le nom qui le régit (4); que le nom et son adjectif ne peuvent être séparés que par l'adjectif possessif, que la préposition précède toujours son régime, que l'auxiliaire précède

(1) De Rada, p. 21.
(2) Dozon, p. 203, 204.
(3) *La Grèce avant les Grecs,* p. 47.
(4) Dozon, p. 321.

immédiatement le participe du verbe principal; ce sont autant de points fixes qui servent à rendre la phrase plus claire et lui donnent un caractère plus analytique.

Ce qui rentre dans le même ordre de faits, c'est la répétition du pronom dans la même phrase exprimée une première fois avant le verbe sous sa forme abrégée, enclitique; — et une seconde fois après le verbe sous sa forme pleine, absolue :

Tœ mœ merhte moua groua s'il *me* prenait *moi* (pour) femme.

I thonœ atiy (ils) lui disent à celui-ci (c'est à celui-ci qu'ils disent).

On peut même mettre la forme pleine en tête lorsqu'il s'agit d'appeler sur le pronom l'attention de l'interlocuteur.

Moua mœ lyee moi (tu) m'abandonnes.

Tu tœ lyee vetœm toi (il) te laisse seul.

Enfin, le substantif régime du verbe est souvent précédé du pronom abrégé qui l'annonce pour ainsi dire :

I tha ariout derviçi à lui dit l'ours, au derviche.

S'e lyà tsoupœnœ tœ binte point ne la laissa-t-il, la jeune fille, tomber.

M. Dozon fait remarquer que, dans ce cas, le pronom rappelle un objet dont il a été déjà question (1). C'est ainsi qu'en allemand le neutre du pronom de la troisième personne *es* annonce souvent un substantif ou une phrase entière qu'il s'agit de faire ressortir; il est vrai qu'*es* est alors toujours au nominatif ou à l'accusatif.

(1) Dozon, p. 301.

CHAPITRE IV

INVERSIONS ET CONSTRUCTIONS SYNTHÉTIQUES

Dans une foule de cas, l'albanais est resté fidèle à la synthèse antique. Il ne craint pas de faire attendre le sujet et de suspendre le sens jusqu'à la fin de la phrase, laquelle se termine ainsi, comme on dirait, en pointe. Cela n'arrive pas seulement dans des phrases incidentes, commençant par des adverbes ou des conjonctions comme celles-ci :

Posà ouvrà derhi quand eut été tué le sanglier.

Pas nœ tçikœ na vyeñ edhi dielhi après un peu (de temps) nous arrive aussi le soleil :

Cette inversion se rencontre aussi dans des phrases principales :

Kœtiy mbretit i erdhi koha à ce roi-lui vint le temps.

Elle est saisissante, surtout dans l'exemple suivant :

Nœ mès tœ oudhœsœ dialyinœ e mori ouria.
Au milieu du chemin le garçon (accus.) le prit la faim.
(La faim saisit le jeune homme au milieu du chemin.)

Le sujet est même placé quelquefois après l'attribut :

Tœ tœ viñœ i œmbely douhani.
Afin que te vienne (paraisse) agréable le tabac.

Pour mieux faire connaître la construction albanaise, nous empruntons à la grammaire de M. Dozon une phrase un peu plus longue, munie d'une traduction juxtalinéaire :

Çoumæ miræ e koupetòn çdoñeri sisa i çtroudhi zæmbæræнæ
Moult bien le comprend chacun combien lui serra le cœur

kæliy reçperit kæyo vdekiya e tæ çokyesæ tiya.
à ce marchand cette mort celle de l'épouse sienne (1).

LES ALPHABETS DE LA LANGUE ALBANAISE.

Hahn, 1855.	Rada, 1866.	Miklosich, 1870.
α	*a*	*a*
ι	ι	ι
ου	*u*	*u*
ε	*e*	*e*
ο	*o*	*o*
υ	— (2)	*ü*
ε̱	υ	*e*
χ̄'	*h*	*h*
π	*p*	*p*
b	*b*	*b*
φ	*f*	*f*
β	*v*	*v*

(1) Dozon, p. 322.

(2) Dans sa *Grammaire albanaise* de 1870, M. de Rada supprime la voyelle υ; mais à côté de l'*e* simple il admet un *e* à peu près muet, qu'il écrit *ë*, et un autre dont le son ressemblerait à celui de l'*eu* français, et qu'il écrit *ē*.

Hahn, 1855.	Rada, 1866.	Miklosich, 1870.
μ	*m*	*m*
τ	*t*	*t*
d	*d*	*d*
σ	*s, ss*	*s*
ζ	ζ	*z*
θ	θ	θ
δ	δ	δ
λ	*l*	*l*
λ	*l*	λ
ρρ	*rr*	ρ
ρ	*r*	*r*
ν	*n*	*n*
κ	*c, ch*	*k*
γ, γ̓	*g, gh, gc, gk*	*g*
χ, χ̓	χ	*h*
j	*j*	*j*
λ*j*	*lh*	*l'*
ν*j*	*gn*	*ń*
κ*j*	*k*	*k'*
γ*j*	*gki*	*ǵ*
σ'	*sh*	*s'*
σ̇	*sg*	*z*
τζ	*tz*	*ts*
τσ'	*c*	*ts'*

APPENDICE I

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LA LANGUE SHKIPE SUR LES DIALECTES DE LA GRÈCE MODERNE.

---

§ 1.

Ce qu'il y a de plus robuste, de plus durable dans une langue, c'est sa structure même, j'allais presque dire son ossature, c'est-à-dire sa grammaire. Lorsque deux peuples d'origine diverse se rencontrent sur le même sol, ils ont beau se mêler et se fusionner, et modifier leurs langues par les contacts et par l'intercourse de tous les jours, les deux grammaires ne sauraient jamais s'unir et se pénétrer; il faut absolument que l'une triomphe et que l'autre cède le pas. C'est souvent celle de la race vaincue qui l'emporte, parce que cette race, infiniment plus nombreuse que les envahisseurs, finit par les absorber. C'est ce qui est arrivé en Perse, dont l'idiome, malgré des milliers de mots arabes qui y ont pénétré, a conservé son caractère indo-européen; c'est ce qui est arrivé aussi en Angleterre, dont la langue a gardé sa structure tudesque, en dépit de l'influence exercée sur elle par le français qu'ont parlé pendant trois siècles une dynastie et une noblesse normandes. En France, d'un autre côté, le

celte a été tout à fait évincé par le latin; il a dû disparaître à peu près partout; mais là où il a pu survivre, il a conservé intacte sa grammaire. De même, en Espagne, le basque ne diffère pas essentiellement — on peut le croire au moins — de ce qu'il était il y a deux mille ans; mais la plupart des anciens Ibères adoptèrent bientôt la langue des maîtres du pays. Toutefois, le latin revêtit des formes différentes, suivant qu'il était parlé par la bouche du Celte ou celle du Basque. Dans le français et dans l'espagnol de nos jours, on retrouve les traces plus ou moins profondes des idiomes parlés des anciens habitants de l'ouest de l'Europe. N'en a-t-il pas été de même dans le grec classique? N'en est-il pas de même surtout dans les dialectes de la Grèce moderne? Ces derniers ne porteraient-ils pas quelques marques des langues barbares primitives appartenant à des peuples qui ont partagé et partagent encore avec les Hellènes le sol de leur pays? C'est là ce qu'il s'agit de rechercher.

On sait qu'un nombre incalculable de mots grecs ont pénétré dans l'idiome shkipe et y ont été naturalisés. Rien de plus naturel assurément, — mais ce qui a lieu d'étonner davantage, c'est que ce dernier idiome, à coup sûr peu littéraire, ait pu, à son tour, exercer une influence très-perceptible sur le langage, peu fixé encore, des Grecs modernes.

Dans une étude très-bien faite du dialecte tzaconien, Gustave Deville a soutenu la thèse, très-vraisemblable d'ailleurs, que ce dialecte n'est autre que l'idiome parlé jadis par les Lacones dans les mêmes localités. S'appuyant ensuite sur les conclusions d'Ahrens, Deville fait remonter au-delà de l'invasion dorienne et jusqu'à l'époque où les

Achéens occupaient encore Amyclées, Pharis et Geronthræ, où Hélos était encore habité par sa population primitive, les particularités du dialecte dont il a esquissé la grammaire. Il a insisté sur ce point que la Tzaconie, proprement dite, embrassant la côte orientale du Péloponèse entre Nauplie et le cap Malée, est isolée du reste de la presqu'île et en dehors des grandes communications de la Grèce. Il croit pouvoir assurer que l'invasion des Slaves, qui date de la fin du VIe siècle, n'a pas atteint cette partie de la Morée; il la considère comme un refuge par excellence. Lorsqu'au XIVe siècle, des masses d'Albanais passèrent l'isthme, ils ne se seraient donc pas établis dans la Tzaconie? Deville fait remarquer que, lorsqu'à la fin du dernier siècle la retraite des Russes laissa le Péloponèse en proie à ces mêmes Albanais (1), la Tzaconie dut abriter les populations fugitives de l'Argolide, de la Tégéatide et de la Laconie. L'isolement même de la contrée, au cœur et au sommet d'âpres montagnes, a défendu de la civilisation, comme de la barbarie et des changements sans nombre du temps et des hommes, les restes encore vivants de la plus ancienne langue de la Grèce (2). Aussi Deville n'hésite-t-il pas à identifier, d'après le témoignage des chroniqueurs byzantins, Tzaconiens et Lacones, ou mieux, adoptant les vues de Thiersch, il déclare que les Tzaconiens sont les descendants des anciens Cynuriens (3). Hérodote dit de ces derniers : Κυνούριοι δὲ αὐτόχθονες ἐόντες δοκέουσι μοῦνοι εἶναι Ἴωνες, ἐκδεδωρίευνται δέ. Mais lorsque Thiersch prétend ratta-

(1) G. Deville, *Étude du dialecte tzaconien*, Paris, 1866, p. 24.
(2) *Ibid.*, p. 6.
(3) Hérodote, VIII, c. 73.

cher le dialecte des Tzaconiens à une souche pélasgique, Deville proteste. Quant à nous, nous inclinons du côté de Thiersch ; et cette opinion, nous allons essayer de la justifier par des preuves empruntées au dialecte tzaconien lui-même.

§ 2. — PHONÉTIQUE.

On connaît la prédilection de l'albanais pour la nasalation dans les syllabes initiales. M. Miklosich en a suivi les traces dans le roumain, par exemple *norke* = latin *vipera, neprire* = latin *venenum, numeru* = latin *humerus ;* et jusque dans le roman de Choire, par exemple *nuvigl, nuvill* = latin *ovile*. Le grec moderne fournit à son tour quelques exemples, comme νοικοκύρις pour οἰκοκύρις, νουρά pour οὐρά, νῶμος pour ὦμος, Navarin pour Ἀβαρῖνος, puis νέζερος et νούβορος venant des mots slaves *jezero, obor* (1). Mais c'est dans les formes pronominales du dialecte tzaconien que cette nasalation se fait remarquer d'une manière fort étrange. C'est ainsi que pour ἡμῶν, ἡμᾶς on y dit νάμου, ναμούνανε, au lieu de σοῦ σέ, ντι et ντε, enfin au lieu de ὑμῶν ὑμᾶς, νύμου, νιούμου (dans le dialecte béotien on disait οὐμίων) (2).

C'est ici le cas de se demander si les différentes formes du pronom tzaconien ἔνδερι qui a le sens de οὗτος (3) ne

(1) Miklosich, II, p. 82.

(2) Deville, p. 108, 109.

(3) La déclinaison de ce pronom est la suivante, au masculin et au féminin : *Nom.* masc. ἔνδερι, fém. ἔνδαϊ. *Gén.* masc. ἐνδοῦ, fém. ἐνδᾶρι. *Accus.* masc. ἔνδεννι, fém. ἐνδαννι ; plur. masc. ἔνδει, fém. ἔνδαιϊ.

sont pas, elles aussi, nées sous l'influence d'anciens pronominaux albanais. On connaît l'antique forme lacédémonienne et cypriote ἄνδα pour αὕτη que M. Camarda a déjà rapprochée de l'albanais ἀνδίι, ἀνδάι, tosque moderne ἀνδαjε *de l'autre côté, là-bas*. Dans les mots latins *inde, unde* (1), et peut-être dans l'archaïque *endo*, la première voyelle est significative; reste à savoir si dans ces mots l'*n* est autre chose qu'une consonne parasite, comme il paraît l'être dans les formes albanaises ἄνδεjε à côté de ἄτεjε, νdαjο et νδαιγ à côté de *dajε* frère de la mère, et *daιγ* (chez les Guègues) je partage, etc.

Souvent la nasale triomphe alors de la dentale et l'élimine, par exemple νdασ'τι maintenant, chez les Guègues νασ'τι. C'est ainsi que les Guègues disent νεγjοιγ pour νdεγjοιγ *j'écoute*, νιειγ pour νδιειγ *je pardonne*, etc. Dans le dialecte napolitain aussi, *nd* peut devenir *nn*, par exemple *nnitto* pour *in dicto, nnutto* pour *inductum, cannela* pour *candela, mennetta* ou *bennetta* pour *vindicta*. Miklosich rappelle l'assimilation curieuse de l'osque *opsannam* pour *operandam*, et il est frappé, comme nous le sommes nous-même, de la coïncidence de ces particularités dans l'albanais et dans les dialectes de l'Italie méridionale.

On n'ignore pas qu'une foule de mots albanais commencent par μβ, μπ. Cet μ se justifie quelquefois par l'étymologie; alors il est le reste des prépositions ἐν ou ἀνά. La même chose arrive en tzaconien, par exemple μβάνου pour ἀμβάνου = ἀναβάλλω, μβαίνου pour ἀμβαίνου = ἀναβαδίνω, ἀναβαδίζω; μπλέγγου pour ἀμπλέγγου = ἀναπλήσσω. — Mais

(1) Que l'on compare pour la voyelle initiale les formes parallèles *ibi, ubi*.

d'autres fois il ne faut y voir qu'un affaiblissement du π initial, par exemple μπορτικὴ pour πεύκη pin, μπουνέλι poing (comp. ποῦμμα cité par Hesychius, et le grec moderne μπουνιά coup de poing, latin *pugnus*). Nous ajouterons μπροῦ pour πρίν et ἐμποῖκα parfait de ποιῶ je fais. — C'est ainsi que dans le dialecte néapolitain on trouve *ntiso* = *intensum*, *mbiso* = *impensum;* mais aussi *mbresto* = *presto*, *mbè* pour *bene*, *nci* pour *ci*, *mperò* pour *però* (1).

On sait que l'albanais aime à introduire un ι parasite après les consonnes *l*, *n*, κ, *g*, *s et z*. Il y a des exemples du même usage dans le dialecte tzaconien ; nous citerons ἀλλιᾷ pour le dorien ἀλλᾷ ailleurs, κιᾷ = ποῦ où? κκιαθία pour σκιαφίδα = σταφίδα raisin sec, κκιάουλα = τιάγουλα goutte (comp. σταγών), κκίουλε = στύλος colonne, κίουρε pour τυρί fromage, νιούττα = νυκτα nuit, γριούφου = κρύβω, κρύπτω je cache, γιουκκούμενε = δυσκόμενος, σιούρου = σύρω je tire, σιουσιουρίζου = σφυρίζω, συρίζω je siffle. Dans λιουτσαίνου = ὀλισθαίνω l'ο initial est tombé, τσ est mis pour σθ par inversion, et ιου est pour ι.

Peut-être même faut-il attribuer à l'action de l'albanais le phénomène du tsitacisme, c'est-à-dire la substitution du son τσ au σ, au τ et à des groupes tels que σσ, ττ, σκ, ξ, ψ (2). Deville y voit un fait tout moderne et qui ne serait pas renfermé seulement dans les limites de la Tzaconie. On le rencontre, en effet, dans les diminutifs grecs en -ιτσι, ιτσα et dans les désinences en -τσα pour -σσα du dialecte de Skarpathos : θάλατσα, βασίλιτσα, etc. Dans le tzaconien on trouve τσι pour τι, par exemple τσιτίνδου pour

(1) Miklosich a réuni un grand nombre d'exemples analogues tirés du roumain.

(2) Deville, p. 83, 84.

τιταίνω, ἐτσίταπε pour τέτοιος, τσέρβουλε pour le crétois σερβίλι chaussure grossière, etc., etc.

On pourrait mentionner aussi l'épaississement du σ et du χ prenant souvent un son chuintant. Deville pense que le son du χ s'est transformé alors sous l'influence d'un ι ou d'un ε inséré après la consonne, par exemple τρίχε cheveux (prononcez *tchiché*), χουτέ bélier sans cornes, de χητέω manquer (prononcez *chouté*), etc. (1). Il ne pense pas que cette tradition soit bien ancienne; elle pourrait bien dater de l'invasion des Slaves. — Quant au sigma qui prend un son chuintant dans σπήτι (prononcez *chpiti*) σ'κόκι foie pour συκότι (prononcez *chkoti*), σκούγγουρα taon (prononcez *choungoura*), etc., il ne serait autre que le *san* des Doriens, et pourrait réclamer par conséquent pour lui une haute antiquité. Dans la plupart des cas, toutefois, cette prononciation aurait été amenée par un ι ou un ε voisin, comme dans συάτη = θυγάτηρ (prononcez *chati*), σῖνα = θίς (prononcez *shina*), πᾶσε beaucoup, de πᾶς (prononcez *paché*), etc.

§ 3. — DÉCLINAISON.

La seconde déclinaison du dialecte tzaconien forme le pluriel des masculins, tantôt en οι, tantôt en ου. La première de ces désinences est celle de l'ancien nominatif grec, la seconde celle de l'accusatif en ους ou ουρ (on peut comparer l'espagnol *os, as*). Or, dans nombre de mots ου s'allonge en ουνε par l'addition d'un ε que Deville appelle *proagogique* (?) et d'un ν qu'il désigne par l'épithète d'*eu-*

(1) Deville, p. 83, 84.

phonique. Nous citerons, d'après lui, πέτρουνε les rochers, κήπουνε les jardins, ἴττουνε (ἱστός) les toiles, τράουνε (τράγος) les boucs, χόσκουνε les porcs, ἄθουνε (de ἀθή) les frères, etc.

Pour nous, cette syllabe νε n'est que la forme légèrement affaiblie de la désinence plurielle d'un grand nombre de substantifs du dialecte guègue parlé dans l'Albanie du Nord. Dans ce dialecte qui, à tout prendre, paraît le plus ancien de la langue shkipe, l'*n* de cette désinence tient lieu de l'*r* dont se servent de préférence les Tosques qui confinent au territoire de la Grèce. C'est ainsi que nous trouvons dans la grammaire du consul Dozon (1) *kohéna* les temps (tosque *kohéra*), *perendina* les parents (tosque *perendira*), *spirtina* les esprits (tosque *spirtera*), *ouyena* les eaux (tosque *ouyera*), *velhazen* les frères (tosque *velhazer*) pour *velhazene, velhazere, mbretena* les rois (tosque *mbretera*) *krene* les chefs (tosque *krere*), etc. Nous avons vu ailleurs que la désinence plurielle *ra* des Tosques se rencontrait encore dans le roumain *(juguri, duguri)*, et dans plusieurs dialectes italiens, notamment dans celui de la Sicile (par exemple *voscura, ramura, nomira, loghira,* etc.).

Ce résultat obtenu, nous n'hésitons pas à faire un pas de plus. Les masculins en α périspomène et en η qui, dans le dialecte tzaconien, suivent la première déclinaison, forment, d'après Deville, leur pluriel en αδε, ainsi :

ὁ πραματευκή,	plur.	οἱ πραματευτάδε (κη pour τη).
ὁ σερικκή,	—	οἱ σεριττάδε.
ὁ ψωμᾶ,	—	οἱ ψωμάδε.
ὁ ψαρᾶ,	—	οἱ ψαράδε.
ὁ ληστή,	—	οἱ ληστάδε.

(1) *Manuel de la langue shkipe ou albanaise*, par le consul Dozon, Paris, 1878, p. 331.

Les masculins en αρη le forment en ιδε, par exemple :

ὁ περβολάρη jardinier, οἱ περβολάριδε.
ὁ ἀλωνάρη le batteur sur l'aire, οἱ ἀλωνάριδε.

Deville semble voir dans ces formes des métaplasmes, et il pense que αδε, ιδε ont dû être abrégés de αδερ, ιδερ.

Passe pour le métaplasme; mais on ne comprendrait pas que les descendants des anciens Lacones eussent choisi expressément une désinence qui désigne le pluriel de substantifs féminins (-άς, άδος; ίς, ίδος).

Nous ne croyons pas nous tromper en reconnaissant dans ces formes étranges la terminaison plurielle de la déclinaison déterminée des Albanais, par exemple *mbreterete* les rois, *babalarite* les parents, *pashalarite* les pashas, *fikite* les figuiers, *zogkite* les oiseaux. Aux pluriels grecs en -αδε répondent des pluriels albanais comme : *trimate* les pallicares, *bourhate* les hommes, *ouyerate* les eaux, *grãte* les femmes, *Gegate* les Guègues. Il est vrai que le passage de la ténue τ à la moyenne δ n'a lieu en général qu'après des nasales. Mais il ne faut pas oublier que des formes empruntées à un idiome étranger, qui ne sont pas comprises, sont sujettes à des déformations plus considérables.

§ 4. — CONJUGAISON.

Quoique le système de la conjugaison shkipe et celui du dialecte tzaconien soient absolument différents, ils n'en présentent pas moins quelques analogies singulières. Dans l'un comme dans l'autre idiome, la lettre finale des radicaux

détermine la formation des temps. En albanais, les radicaux à désinence vocalique forment le passé par l'adjonction des syllabes *-ta, -va* ou *-ra*. Dans le dialecte tzaconien, ces mêmes radicaux prennent au passé la syllabe -*κα*. Les radicaux terminés par une consonne ne prennent au passé qu'un simple *a* en albanais, mais ils modifient assez souvent la voyelle caractéristique. Il n'y a pas de modification de ce genre dans le dialecte tzaconien; mais comme dans l'albanais, les radicaux à consonne forment le passé en s'augmentant d'un *α* et en se faisant précéder en outre de l'*e* de l'augment. Exemples :

RADICAUX A DÉSINENCE VOCALIQUE.

Albanais :	*dreitó-nj* je redresse,	passé	*dreitó-va.*
	frii-nj je souffle,	—	*fri-ta.*
	shtie je jette,	—	*shtu-ra.*
Tzaconien :	ὁροῦ je vois,	passé	ὡράκα.
	καλοῦ j'appelle,	—	ἐκαλέκα.
	ἀπολύου je paie la rançon,	—	ἀπολύκα.

Il faut ajouter aux verbes purs les verbes dont le radical se termine par une liquide :

δύρου,	passé	ἔδυρκα.
πτείρου (σπείρω),	—	ἔπτειρκα.
μαραίνου,	—	ἐμαράγκα.
κίνου,	—	ἐγκίκα, etc.

RADICAUX TERMINÉS PAR UNE CONSONNE.

Albanais :	*taxinj* je promets,	passé	*tax-a.*
	vesh-inj je vêts,	—	*vesh-a.*
	marr je prends,	—	*môr-a.*
	dalj je sors,	—	*dôl-a.*

(1) Deville, p. 122, 123.

Tzaconien :	γιουρίζ-ου,	passé ἐγιουρία (pour ἐγιουρίσα).
	ἐλπίζ-ου,	— ἐλπία.
	δραμίνδ-ου je cours,	— ἐδραμία.
	σαλέγγου je secoue,	— ἐσαλεύα.
	μβαΐκκ-ου je fais sortir,	— ἐμβαΐα.

On remarquera que dans l'albanais comme dans le dialecte tzaconien, il existe une tendance à renforcer la forme du présent pour mieux exprimer ainsi l'idée de durée qui est inhérente à ce temps. Les deux idiomes laissent volontiers tomber ce renfort au passé, afin de mieux rendre la notion d'une action rapide et passagère et réellement passée. Que l'on compare : albanais *taxinj, taxa*, et tzaconien δραμίνδου, ἐδραμία, ἐλπιζου, ἐλπία. Dans le grec classique on sent bien ce contraste dans μανθάνω ἔμαθον, λαμβάνω ἔλαβον, εὑρίσκω εὗρον, γιγνώσκω ἔγνων.

Le tzaconien semble profiter de toutes les circonstances pour rendre plus saisissant ce contraste entre les formes allongées du présent et les formes écourtées de l'aoriste. Ce dialecte, à l'exemple de l'ancien lacédémonien, élide volontiers un σ placé entre deux voyelles. Les Spartiates disaient : Μῶα pour Μοῦσα, ὁρῶα pour ὁρῶσα. C'est ainsi que les Tzaconiens ont supprimé invariablement l'σ non du futur (θὰ γιουρίσου, θὰ θαυμάσου), mais de l'aoriste (ἐγιουρία, ἐφκύα pour ἔπτυσα, etc.). Remarquons seulement que lorsque la voyelle du radical est un α, ce dernier se contractant avec l'α de la désinence, il naît des formes très-courtes dans lesquelles le génie de la langue semble se complaire (1) :

(1) Deville, p. 123.

νυστάζω	—	ἐνυστάα,	contracté	ἐνυστά.
τρομάζω	—	ἐτρομάα,	—	ἐτρομά.
βράζω	—	ἐβράα,	—	ἐβρά.
βαστάζω	—	ἐβαστάα,	—	ἐβαστά.
θαυμάζω	—	ἐθαυμάα,	—	ἐθαυμά.

Par une hardiesse singulière, la langue a appliqué ce mode d'abréviation aux verbes en -ασσω -αττω. Les traitant comme s'ils se terminaient en -αζω, elle forme des présents φυλάττου, ταράσσου, πράσσου, ῥιάσσου les aoristes ἐφυλά, ἐταρά, ἐπρά, ἐριά.

Il est étrange au moins que l'albanais qui, lui aussi, possède un certain nombre de verbes en *as,* retranche au passé ou la syllabe intercalaire ou l'*s* de cette syllabe :

peltsas je crève,	aoriste	*plyasa.*
kelas je place,	—	*kalhu.*
flyas je parle,	—	*folya.*
pelhas je mugis,	—	*palha.*
gerças j'invite à la noce,	—	*griça.*

La syllabe formative du présent est quelquefois supprimée, sans que la forme de l'aoriste soit raccourcie; ce dernier se termine quelquefois en *-ita.*

kertsás je craque,	aoriste	*kerts-ita.*
geltás je rugis,	—	*gelt-ita.*
bertás je brame,	—	*bert-ita.*

D'autres fois l'*s* seul s'élide, et il est remplacé alors par le *v,* consonne formative de l'aoriste :

vrás je tue,	aoriste	*vra-va.*
çkas je glisse,	—	*çka-va.*

Il est bien évident que les verbes albanais dont nous venons de parler n'ont pas subi l'influence de la conjugaison tzaconienne. Ce serait donc celle-ci qui se serait ressentie de l'action exercée sur elle par un idiome barbare. Ou bien l'analogie que nous croyons remarquer entre les deux ordres de faits serait due au seul hasard. Nous devons dire pourtant que ces analogies sont plus nombreuses qu'on ne pense.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que dans le tzaconien le parfait et l'aoriste ne présentent plus de différence syntaxique. En effet, les verbes qui forment leur passé en κα n'en ont pas qui se termine en α (au lieu de σα, ancienne terminaison de l'aoriste I) ; ceux qui ont un passé sous forme d'aoriste en α n'en ont pas sous forme de parfait en κα. Sous le rapport du sens, les deux formes du passé sont absolument identiques. Ce n'est pas tout. Le passé en -κα est bien précédé d'un augment comme le passé en α simple, mais il ne prend pas le redoublement comme faisaient les parfaits du grec classique ; ce dernier ne considérait pas non plus la désinence -κα comme l'exposant du seul parfait. Comment expliquer sans cela les aoristes ἔδωκα, ἔθηκα, ἧκα? Donc les deux passés du dialecte tzaconien ne seraient que deux formes différentes d'un véritable aoriste premier. Ici nous sommes arrêtés par Deville, affirmant que les verbes en -φου ont un véritable parfait second : βάφου, γράφου, τύφου, τρέφου, κιούφου font au passé : ἐβάβα, ἐγράβα, ἐτύβα, ἐτρέβα, ἐκιούβα. Sont-ce bien de véritables parfaits ? Ils ont l'augment de l'aoriste ; et qui nous dit que ce ne sont pas réellement des aoristes seconds qui, au lieu de l'ancienne terminaison -ον, ont pris par métaplasme celle du premier aoriste α ?

La terminaison de cet aoriste était sans doute jadis σα. Mais les Tzaconiens apparemment n'ont plus conscience de ce fait; pour eux il n'y a qu'une forme du passé où les parfaits et les aoristes se confondent, elle qui est précédée du préfixe ε — l'ancien augment — et suivie de la désinence α ou κα.

M. Camarda s'est posé aussi la question (1) si les passés albanais en *ta* ne seraient pas des aoristes. Quant à ceux en *a,* il ne fait pas de doute qu'ils ne soient des parfaits, surtout lorsque la voyelle du radical est modifiée : *marr, môra; tiere, tôra,* etc. Mais il considère comme des parfaits aussi les passés en *va* et en *ra*. Si dans ces derniers *v* et *r* n'ont pas une valeur purement phonique, il faudra voir dans *-va,* exactement comme dans l'italien *.vo, va* dans *cantavo, cantava*, un reste du latin *bam. Ra* serait alors peut-être pour *sam* ou *ram* (comme dans *e-ram fueram*) et se rattacherait à la racine *as* être. C'est donc à des imparfaits primitifs et non pas à des parfaits que nous aurions affaire. Quant à la désinence *ta,* c'est autre chose. Qu'on la rattache à un participe passé qui, dans les langues indo-européennes, a un *t* pour exposant, ou qu'on y voie l'analogue du passé des verbes germaniques en *te,* terminaison dérivée elle-même du parfait *dëda* j'ai fait, on ne peut affirmer que ce *ta* marque d'une manière certaine un aoriste. L'albanais a abandonné l'augment, en supposant qu'il l'ait jamais possédé. Quant au redoublement, il semble en offrir un seul exemple : χα je mange fait χεγγρα au passé, et νγρενε au participe. La forme primitive de la racine paraît avoir été χρα, γρα (comparez

(1) *Grammatologia della lingua albanese,* p. 149.

le grec γραίνω). L'albanais, aussi bien que le tzaconien, paraît donc avoir confondu le parfait et l'aoriste.

Il y a lieu cependant de faire ici une réserve importante. Le consul Dozon, dans son *Manuel de la langue shkipe* (1), nous entretient de deux temps composés avec le présent et l'imparfait du verbe auxiliaire avoir (*kam* j'ai, *keçe* j'avais) formant désinence. Exemples :

Prés.	*lyith* je lie,	passé composé	*lyithkam, lyith-keçe.*
	korh je moissonne,	—	*korhkam, korhkeçe.*
	mbielh je sème,	—	*mbielhkam, mbiel-keçe.*
	dalj je sors,	—	*daljkam, daljkeçe.*
	çkrouañ j'écris,	—	*çkrouakam, çkrouakeçe.*
	lyañ je lave,	—	*lyakam, lyakeçe.*
	vras je tue,	—	*vrakam, vrakeçe.*

M. Dozon ajoute à cette liste encore :

Prés.	*hâ* (*χa*) je mange,	passé composé	*hengerkam, hengerkeçe.*
	bie je tombe,	—	*renkam, renkeçe.*
	kam j'ai,	—	*patkam, patkeçe.*
	yam je suis,	—	*kyenkam, kyenkeçe.*

Seulement M. Dozon se trompe en supposant que le radical déterminé par le verbe auxiliaire aurait la forme d'un participe apocopé. Nous n'y pouvons découvrir que le radical lui-même, légèrement modifié dans *henger-kam* (redoublement) ou remplacé par un second thème *(patkam),* ou même par l'infinitif (*kyenkam, renkam*). Car de Rada voit dans *keen* être et *lyeen* laisser des formes de l'infinitif (2).

(1) Page 226. Il s'appuie sur les études de son maître Cristoforidis, Albanais de naissance.

(2) Dozon, *Manuel de la langue shkipe,* p. 227.

M. Dozon paraît avoir été induit en erreur par les tournures latines *compertum, cognitum* composées avec *habeo*. Mais comment a-t-il pu désigner alors les formes *vrakam lyithkam, vrakeçe lyithkeçe,* par les noms d'imparfait et de prétérit, quand ce sont manifestement des parfaits et des plusqueparfaits? Citons, pour prouver que nous sommes dans le vrai, les propres exemples de M. Dozon :

1. *Kuy kyenga ñe miye hère m'i mire nga oune :* en voilà un qui vaut mille fois mieux que moi (*kyenga* pour *kyenka* dans le sens de πέφυκε).

2. *Mbi gyithe te trendafilyit renka vesa si indjia :* sur les rameaux du rosier *voici que* la rosée *est tombée* comme des perles.

3. *Çpirti im paseka kyenoure çoume i nderçim sot nde sut te tou :* ma vie *a été aujourd'hui* très-*honorée* à tes yeux (c'est-à-dire tu l'as épargnée).

M. Dozon dit d'ailleurs lui-même (1) : le premier (de ces deux temps composés) marque un passé dont l'effet dure encore, et en réalité le présent, parfois même un futur prochain (!!).

Ce parfait et ce plusqueparfait dont nous entretiennent MM. Dozon et Cristoforidis ne se rencontrent malheureusement pas dans les chants nationaux et dans les écrits connus jusqu'à présent des Albanais. Hahn, Camarda, de Rada n'en font nulle mention. Il faut donc admettre que les formes de ces temps composés ou se sont conservées dans quelque coin reculé du pays des Skipétars pour se répandre de nouveau de nos jours sur une plus grande

(1) Dozon, *Manuel de la langue shkipe*, p. 226, 227.

étendue du pays ; — ou bien qu'elles sont d'une origine toute récente et qu'elles ont été créées pour ainsi dire sous nos yeux (1).

Supposons, pour un moment, que cette dernière hypothèse soit la vraie; nous assistons dès lors à la formation d'un temps qui nous paraît de tout point l'analogue du parfait grec. La langue albanaise a-t-elle réellement senti le besoin d'avoir un parfait véritable? La formation de ce parfait serait alors une espèce de restauration. Nous avons cru reconnaître, en effet, dans l'auxiliaire *kam,* un ancien verbe pélasgique qui aurait pénétré dans la conjugaison du grec ancien et aurait donné naissance à des formes comme εὑρίσκω, ἐρύκω, βιβρώσκω, etc., et aux parfaits inexplicables jusqu'à présent en -κα. L'existence du nouveau parfait albanais semblerait venir sérieusement à l'appui de notre conjecture.

Si, par impossible, les parfaits et plusqueparfaits signalés par MM. Dozon et Cristoforidis devaient être considérés comme faisant partie de la conjugaison albanaise depuis les temps les plus anciens, l'identité de ces temps avec les temps respectifs de la conjugaison grecque acquerrait un haut degré de vraisemblance.

(1) Je viens pourtant d'en découvrir quelques exemples dans la Μέλισσα Ἀλβανικὴ, recueil de chants et de récits albanais publiés en 1878, par M. Mitko, p. 165. Κιήνηκε τη μῶς να ιέετη *fuit hoc* (ac) *non fuit*. Au commencement du second récit, p. 166, la même tournure se trouve répétée. P. 176, Κιήνουρκη τη μῶς νά ιέετη. C'est toujours la même tournure; seulement κιήνουρκη est une forme composée du participe κιηνουρ (*été*), et de κε, troisième personne du singulier, présent de *kam* j'ai.

§ 5. — NOTE SUR LES MOTS ἄς ET κούλλικα.

1. Il existe en grec moderne une particule ἄς qu'on place volontiers devant l'impératif et qui alors, dans le tzaconien au moins, souffre quelquefois l'apocope : ἄ' μόλη (ἄς ἔρθῃ), ἄγ καθσᾶμε, ἄς καθίσομε. On considère cette particule ordinairement comme née de l'impératif ἄφες de ἀφίημι (1). L'albanais semble l'avoir adoptée pour certains cas, par exemple ἄς τε σκοΐμε : *passons*. Mais cet ἄς nous semble différer profondément de la négation ἄς pas, point; on la redouble aussi ἄς -ἄς ni -ni. Cet ἄς est souvent abrégé par les Albanais, qui n'en laissent debout que la consonne : σ'χα, σε σ'κα οὔ, il ne mange pas, car il n'a pas faim.

2. Κούλλικα vache (grec moderne γελάδα). Deville compare κίλλιξ, mot très-rare expliqué par Hésych. βοῦς τὸ ἓν κέρας ἔχων διεστραμμένον. En albanais κουλότ signifie *paître*. Κιλλικύριοι était le nom de l'antique population de la Sicile réduite au servage par les colons grecs. C'est elle qui devait cultiver les champs et mener paître les bestiaux. La désinence υρ, ουρ a un caractère éminemment pélasgique. Syracuse fut fondée par Archias en 735, et le nom de cette ville s'explique par une étymologie albanaise (σόρρεα corneille; σορράκου mauvais).

(1) Deville, p. 81.

RÉSUMÉ DES RECHERCHES GRAMMATICALES.

DANS QUELLE FAMILLE DE LANGUES CONVIENT-IL DE PLACER LA LANGUE ALBANAISE?

---

§ 1. — ÉLIMINATIONS.

Ceux qui auront lu attentivement les pages qui précèdent resteront convaincus, avec nous, que l'albanais, qui se présente aujourd'hui comme une langue mixte composée d'éléments étrangers et même hétéroclites, n'en est pas moins un idiome très-ancien qui a son originalité et pour ainsi dire son cachet à lui. Sa phonétique, qui ne ressemble à nulle autre, ses déclinaisons bizarres, ses conjugaisons édifiées apparemment sur une double base, ont sollicité les méditations de philologues célèbres comme Bopp, Pott, et tout récemment encore de Miklosich. Mais les résultats de leurs savantes recherches n'ont pas été jusqu'à présent bien concluants.

Nous aura-t-il été donné de faire un pas de plus que de tels devanciers? Ce seraient eux qui nous auraient indiqué la route où il fallait continuer de marcher. Commençons par résumer les résultats obtenus :

1. Il nous a semblé que la phonétique, la déclinaison et même la conjugaison des Albanais, tout en subissant

l'influence des langues parlées des peuples environnants, avaient laissé à leur tour des traces très-visibles dans la grammaire des Roumains, des Bulgares, des Italiens du Midi et de la Sicile, et peut-être même dans celle du grec classique.

2. Nous avons hésité à classer l'albanais parmi les langues qui se groupent plus directemeut autour du sanscrit. Comment n'aurions-nous pas reculé devant une affirmation qui avait paru quelque peu téméraire non seulement à Pott, mais encore à Bopp, si disposé pourtant à découvrir dans toutes les parties de l'ancien et même du nouveau continent quelques membres égarés ou perdus de la grande famille des langues indo-européennes?

3. D'un autre côté, la langue des Skipétars nous présente des traits trop connus et une physionomie pour ainsi dire trop familiale pour qu'il nous soit permis d'y voir un simple ἅπαξ γενόμενον, le produit unique d'une race à part. Pour essayer de découvrir ce que cet idiome pourra être, procédons par élimination; disons d'abord ce que, à coup sûr, il n'est pas.

Il n'est certes pas un idiome sémitique. Malgré quelques emprunts très-anciens et d'ailleurs isolés faits par les Albanais au vocabulaire araméen (comme *gomar* âne, hébreu חַמוֹר etc., etc., peut-être אֵם mère?) et quelques mots tirés de l'arabe et introduits dans le shkipe par les Turcs (par exemple *ketab* lettre, *χalyk* foule), la grammaire albanaise diffère *toto cœlo* de celle de l'arabe et de l'hébreu. Elle ne connaît ni les prénoms suffixes qui se joignent aux substantifs, ni le *status constructus,* ni les modes variés (itératif, factitif, etc.) de la conjugaison sémitique.

La langue des Skipétars a eu incontestablement des contacts avec les idiomes tshoudiques et tatares. La négation μος ou μως rappelle le *mas* des Tshouvashes (dont l'albanais ἄς pourrait n'être qu'une forme raccourcie). Le mot κjουμεστ lait, est évidemment le *koumyss,* le lait de jument dont se nourrissent encore aujourd'hui les Mogols (1). Enfin le pronom *shoumë* semble tirer son origine d'un substantif *chamuq, chamu, gamy, gemu* qui a le sens collectif de *tous,* ou de *beaucoup* (mot à mot : *totalité*) et qui appartient en commun aux Tshouvashes et aux Turcs, aux Mogols et aux Tongouses. Agglutiné aux noms des Tshouvashes, il en forme le pluriel (2). — Considérons maintenant que les Turcs ne se sont emparés de l'Albanie que vers la fin du XIVe siècle. Skander-Beg, son héroïque défenseur, ne succomba même qu'en 1469 ; et pourtant le dialecte siculo-albanais, à peu près libre de mots turcs, montre déjà partout le pronom indéfini *shoumë* au lieu du rare *bol* (répondant peut-être au grec πολύς). Il faut donc admettre que les Albanais ont été en rapport de bonne heure avec des populations de souche tshoudique et finnoise. En effet, l'Épire a été envahie depuis le VIe siècle par des Huns, des Avares et des *Bulgares.* Une partie de ces derniers se fixa même dans le pays à partir du IXe siècle (3). Mais déjà ils étaient *slavisés,* c'est-à-dire qu'ils avaient échangé l'idiome tshoudique qu'ils parlaient d'abord contre la langue désignée de nos jours sous le nom de bulgare ou de vieux slovène.

On peut supposer enfin que dans une antiquité plus

(1) Duncker, I, p. 729.
(2) *Revue de philologie et d'ethnographie,* vol. I, p. 120.
(3) Hahn, p. 310.

reculée, les Albanais ont été les voisins des tribus mogoles portant le nom de Skolotes et habitant entre les embouchures du Danube et du Don (1). Les relations ont pu durer assez longtemps pour que la langue shkipe s'en soit quelque peu ressentie. Il est au moins singulier que les idiomes finnois de l'Ouest aient exactement, comme l'albanais, la double déclinaison, déterminée et indéterminée. C'est ainsi qu'en finnois on dit à l'aspect indéterminé : *kalá* du poisson, pluriel *kaloi* des poissons; à l'aspect déterminé *kala* le poisson, pluriel *kalat* les poissons. De même (indéterminé) *isé* père, pluriel *isi* des pères; (déterminé) *isé* le père, *iset* les pères. On remarquera que la désinence du pluriel défini en finnois *t* rappelle celle du même pluriel en albanais (2).

Malgré ces quelques points que le shkipe et les langues ougro-tshoudiques ont en commun, le système grammatical de ces dernières est formé sur un tout autre plan que celui de la langue albanaise. Celle-ci est une langue à flexion comme toutes les langues indo-européennes et sémitiques; celles-là, au contraire, appartiennent à la classe des langues agglutinatives présentant cette étrange variété et complication des formes grammaticales qui les caractérisent d'une manière toute particulière.

§ 2. — L'ENSEMBLE DES LANGUES CAUCASIQUES.

Il reste une dernière voie qui pourrait bien conduire à la solution véritable. Autour du Caucase et dans ses vallées

(1) Duncker, p. 728.
(2) Ujfalvj, *Étude comparée des langues ougro-finnoises*, I, p. 58.

profondes séparées par des parois abruptes, demeurent de nombreuses peuplades parlant des langues très-différentes, quoiqu'on y remarque plusieurs groupes distincts. A cause de cette particularité même, le Caucase est appelé des Arabes *la montagne à langues*. Deux de ces dernières, l'arménien et l'ossète, sont considérées d'ordinaire comme faisant partie de la famille indo-européenne. Il n'en est pas de même du géorgien, du mingrélien, du laze, du suano-colque, de l'abchase et du tsherkesse. Tous ces idiomes ont leur caractère à eux, leur originalité, quoique dans leur vocabulaire et même dans leur grammaire on trouve les traces de l'influence des langues parlées par leurs voisins, Perses, Turcs, Russes. La construction arménienne a quelque chose de l'emboîtement de la phrase turque. La déclinaison turque pourrait de même avoir déteint sur celle des Suano-Colques : en effet, le pluriel des substantifs chez cette peuplade caucasique se termine souvent en *ar, el, al,* et même en *lar* (comparez suano-colq. *kogho-lar* cousins, au turc *baba-lar* pères) (1). A tout prendre et à certaines différences près, les langues dites caucasiques sont coulées dans un moule semblable à celui où se sont formées les langues des Aryâs ; elles en constituent une branche latérale ou, si l'on aime mieux, collatérale. C'est pourquoi Bopp a cru pouvoir les considérer comme faisant réellement partie de la même famille, et qu'il a essayé d'énumérer les titres et degrés de cette parenté. Il n'a pas manqué de signaler la coïncidence qui subsiste entre les nominatifs et accusatifs

(1) Rosen, *Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische*, p. 59.

pluriels en *t'a* de la déclinaison géorgienne, en *ta* de la déclinaison ossète, et le pronom démonstratif servant en albanais de désinence à l'aspect déterminé (comparez alb. *malle-te* les monts, à géorg. *mg'udel-t'a* les prêtres, et à l'oss. *fidal-t'a* les ancêtres) (1).

Nous avons été frappé nous-même de l'identité de la terminaison *ta* du prétérit albanais avec la terminaison *di* de l'imparfait géorgien, ou celle de *t* de l'imparfait laze, ou celle de la désinence *dem* ou *tem* du prétérit persan (2). Ce n'est pas tout. L'albanais forme le pluriel d'un très-grand nombre de noms en *-era;* le suano-colque en présente peut-être autant qui se terminent en *ar* ou *ar* (3).

Dans la plupart des idiomes qui se parlent autour du Caucase, la numération se règle non pas sur le système décimal proprement dit, mais sur le système vigésimal; il en est de même, comme nous l'avons vu, dans l'albanais. Enfin les explétifs *re* et *bo* de la langue shkipe semblent trouver leurs analogues dans le *ra* et *ba* des Abchases, dont le premier se joint à quelques-uns de leurs pronoms, et l'autre s'ajoute aux noms de nombre de deux à dix (4).

Si l'on réfléchit ensuite que des noms de villes et de montagnes léléges se rencontrent dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Halys et même au-delà, on ne s'avancera pas beaucoup en envisageant les Albanais comme d'anciens voisins des Arméniens et des Suano-

(1) Bopp, *Die Kaukasischen Glieder des indo-europ. Sprachstamms*, p. 16 sqq.

(2) Bopp, *ibid.*, p. 47.

(3) Rosen, *Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische*, p. 59.

(4) Rosen, *ibid.*, p. 74 et 76.

Colques, et leur langue comme un idiome caucasique qui, tout en conservant son caractère original, s'est formé non pas à l'aide des *mêmes éléments constitutifs*, mais sur le *même plan* que ses langues sœurs, plan un peu bigarré d'ailleurs et dont plusieurs traits paraissent empruntés aux différents groupes de cette vaste tour de Babel qu'on appelle la famille caucasique (1).

Il faut ajouter, toutefois, que l'albanais a été rapproché peu à peu surtout des langues indo-européennes, et notamment du groupe gréco-latin par la longue cohabitation des Skipétars avec les Aryâs de l'Occident.

Bien entendu, nous ne prétendons pas que les ancêtres des Albanais aient été les seuls possesseurs du sol de la Grèce avant l'arrivée des Hellènes. De nombreuses peuplades s'y seront heurtées et mêlées, et bien des idiomes aujourd'hui éteints y auront été parlés. On sait que l'Anatolie renfermait plus de langues que de provinces ; dans la seule petite république d'Œnoanda on en comptait quatre.

§ 3. — RAPPROCHEMENTS ET COMPARAISONS.

Rappelons encore quelques témoignages en faveur de l'origine caucasique des Albanais. Insuffisants par eux-

(1) On remarquera entre autres les traits suivants : dans l'abchase, la conjugaison a lieu surtout à l'aide de préfixes, les désinences restant à peu près invariables au singulier et au pluriel ; dans le suano-colque, *ou* ou *w* est souvent le caractère de la première personne du singulier (comparez l'albanais *ou, oune* moi); enfin, dans le mingrélien, le présent de l'indicatif peut ou non introduire un *n* dans ses désinences, et cet *n* pénètre ensuite dans l'imparfait, qui est formé du présent (Rosen, *ibid.*, p. 64, 65). — On se souvient de l'importance de la nasale dans la conjugaison faible de l'albanais.

mêmes, ils peuvent, ajoutés aux considérations que nous venons de présenter, donner plus de vraisemblance à notre opinion.

On sait que l'Albanie est appelée *Arbenia* par les Guègues. Arba ou Arva était le nom d'une île de l'Illyrie qui s'appelle encore aujourd'hui *Arbe.* La montagne qui séparait les Liburniens de la Pannonie est appelée Ἄλβανον ὄρος par Ptolémée. Non seulement le nom des Alpes si répandu en Europe, mais aussi ceux d'Arben, des Ἄρβιτα ὄρη, de la peuplade des Ἄρβιες dans la Gédrosie, enfin celui d'Armenia et d'Armengh — (c'est ce dernier que se donnent les Vlaques (1) du Pinde), nous conduisent des confins de la Gaule jusqu'au pied du Caucase et au-delà. La rivière Arzèn, qui coule à trois lieues de Tyranna, rappelle l'Arsanias des Arméniens, qui s'écrit aussi Ἀρζήν. Encore aujourd'hui un affluent de l'Euphrate porte le nom d'Arsên (2). Faut-il rapprocher ce nom du mot tshoude *ars'in* mesure de longueur, suédois *arshin,* russe *ars'in,* et albanais αρσ'ιν mesure de trois aunes (3)? Que nos lecteurs comparent et jugent.

Dans l'Arménie aussi bien que dans l'Albanie, nous rencontrons un lac *Lychnitis.* Il y a dans le dernier de ces deux pays un canton *Bolbene,* et il y a un lac *Bolbe* dans la partie de la Macédoine occupée par les Bisaltes. Le nom d'un canton arménien *Otene* ou *Hotene* ne diffère guère de celui des Chotti habitant près de Scodra.

Comparons encore les Ματιανοί de la Médie appelés

(1) Hahn, p. 231.

(2) Id., p. 304.

(3) *Essai de Grammaire vêpse ou tshoude,* dans la *Revue de philologie et d'ethnographie,* p. 4.

Ματιηνοί par Hérodote, et le nom de la rivière *Mati* qui coule dans l'Albanie du milieu, puis celui du canton *Mati,* ainsi que celui de ses habitants : Ματjανι. — Le lac Van qui, comme on sait, est situé dans l'Arménie, s'appelait Μαντιανὴ λίμνη, et le sens de l'adjectif, d'après Strabon, aurait été *vert de mer.* — On connaît une province de la Médie qui porte le nom d'*Elymaïs,* qui est identique à celui de l'*Elymeia* de la Macédoine, où se trouvait une ville *Elyma,* et à celui des *Elymi* qui, d'après la légende, auraient quitté Troie avant sa chute pour émigrer en Sicile. Hahn signale une ville médique du nom de *Gaza* dont le sens est « trésor », et il fait remarquer que *gasti* en albanais signifie « joie », γεζοινj je réjouis. En turc aussi *chási* signifie joie et *chasiné* trésor. — Enfin il existe dans la Médie une ville Σάρακα, dans l'Arménie un canton Συρακήνη, dans l'Hircanie un district Σιρακινή, dans la Sarmatie asiatique une peuplade Σίρακες ou Σιρακηνοί. On connaît le lac Συρακώ dont Syracuse tire son nom. Συρράκο est un chef-lieu des Vlaques du Pinde ; un nom de village Σαρακινικο se rencontre dans l'Albanie méridionale et sur la côte orientale de l'Eubée. Hahn (1), à qui nous empruntons cette nomenclature, a, pour expliquer un nom si répandu, pensé à σορρεα corneille, d'où σορράκου méprisable, honteux. A Bérat, le mot σόρρεα est employé comme sobriquet. Ne vaudrait-il pas mieux rattacher tous les noms propres cités par nous plus haut, et qui pourraient bien avoir la même racine, à un autre mot albanais ? Nous voulons parler de σιρι génération, espèce.

Terminons cette longue liste par le nom des Κερκέται,

(1) Hahn, p. 304.

peuplade du Caucase qui rappelle celui de nos Tsherkesses et qui se répète, ou à peu près, dans les *Cerceti Montes* qui bordent au nord le cours du Pénée. En albanais κjαρκου signifie le cercle, d'où le pluriel κjαρκετε. Rondeur et montagne sont des notions presque corrélatives. Hahn cite à l'appui le nom même du Caucase, qu'il rapproche du lith. *kiausia* charpente osseuse de la tête, et du scr. *kauças* bouton, paume.

L'énumération de tous ces noms de peuples, de villes, de cantons, de lacs et de montagnes, qui se reproduisent à la distance qui sépare la mer Caspienne de celle de l'Ionie, a assurément son importance. Elle ne donne pas la certitude que l'on obtient à l'aide des inscriptions, de l'histoire ou seulement de traditions pieusement conservées par une longue série de générations ; — mais de toutes les opinions que l'on pourra mettre en avant sur l'origine des Albanais, celle que nous venons d'exposer paraîtra probablement encore la plus plausible.

(1) Hahn, p. 329.

APPENDICE II

L'ÉPITHALAME CHEZ LES ALBANAIS

§ 1. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Ceux même qui ne possèdent qu'une teinte légère des lettres anciennes ont lu assurément avec plaisir le bel épithalame composé par Catulle, vraisemblablement d'après des modèles grecs où un chœur de jeunes gens et un chœur de jeunes filles alternent leurs chants, celui-ci célébrant la vie innocente et heureuse que la fiancée va quitter en même temps que la maison paternelle, celui-là invoquant l'astre du soir qui va combler les vœux du jeune et ardent époux.

Vesper adest, juvenes, etc.

On ne peut guère espérer trouver chez des montagnards rudes et presque barbares des fleurs d'une poésie aussi exquise et d'un art quelque peu raffiné. Mais enfin, si l'art des Skipétars est imparfait, l'élan poétique ne saurait leur être refusé. Puis, il faut le dire à leur éloge : ils restent fidèles aux traditions de leurs ancêtres, car, malgré la distance des temps et des civilisations, les chants

que les Albanais de la Sicile et de la Calabre font entendre encore aujourd'hui, lorsqu'ils assistent à la célébration d'un mariage, ne sont pas sans avoir conservé une vague ressemblance avec ce produit si parfait de la Muse latine dont nous venons de parler.

Les chants servent d'accompagnement aux différents actes de la fête, à un cérémonial fort compliqué, dont Hahn nous a fait connaître dans son livre les détails les plus circonstanciés, et dont M. Dozon semble nous transmettre la teneur authentique dans un texte albanais. Mais ce texte, recueilli à Pœrmet, est entaché manifestement de certaines corruptions qui s'y sont glissées à la suite de la fréquentation des Turcs et des Albanais. Puis l'épithalame lui-même y est singulièrement déformé et mutilé. Il paraît, au contraire, avoir conservé une pureté relative dans la bouche des Albanais de la Sicile et de l'Italie méridionale. Le souvenir de la patrie absente a constamment hanté leur esprit, et tout ce qui la rappelait a été religieusement respecté (1).

Dans l'étude qui va suivre, c'est aux albanophiles italiens du Sud que j'ai cru devoir m'attacher, et parce qu'ils donnent la pièce plus complète, et parce que dans la répartition des personnes du chœur et dans l'alternance des chants, ce texte paraît avoir gardé les traces d'une antiquité bien plus haute.

(1) On connaît le chant naïf composé par les Albanais qui, forcés de s'expatrier après la mort de Scander-Beg, se fixèrent en Italie et en Sicile. Leurs descendants le savent par cœur encore aujourd'hui, et le font entendre souvent : « O belle Morée ! depuis que je t'ai quittée, je ne t'ai plus revue. C'est là que j'ai mon vénérable père ; c'est là que j'ai ma mère aussi ; c'est là qu'habite mon frère. O belle Morée ! depuis que je t'ai quittée, je ne t'ai plus revue. » (Camarda, Appendice, p. 126.)

Le premier qui, de nos jours, ait fait mention de ces chants, est Vincenzo Dorsa, dans son intéressant ouvrage (*Su gli Albanesi ricerche e pensieri, Napoli, 1847*). Il en reproduit quelques-uns dans une traduction italienne libre; mais il n'en donne pas le texte. Ce texte se trouve dans deux publications de la même année (1866) : l'une est due à MM. Girolamo de Rada et Niccolà Jeno De' Coronei (*Rapsodie d'un poema Albanese,* p. 54), et l'autre au savant Camarda (*Appendice al Saggio di grammatica comparata sulla lingua albanese,* p. 116). Toutes les deux ont puisé évidemment à la même source, car, malgré des variantes et des changements considérables dans l'ordre des vers et des chœurs, le texte est en réalité le même dans les deux ouvrages. Celui de M. Camarda est un peu plus court : des passages qui ont paru moins importants ont été retranchés; les chants des chœurs ont été placés dans un ordre qui révèle, sinon un art exercé, au moins une certaine méthode. Nous pensons que M. Camarda a procédé quelque peu comme les diascévastes des chants homériques, — nous sommes loin de l'en blâmer, — mais nous croyons le texte de MM. de Rada et Jeno plus ancien, non seulement parce qu'il est plus complet, mais aussi parce que, dans son ordonnance un peu confuse, semble percer une inspiration plus rude et plus primitive. C'est à ce texte que nous nous sommes attaché dans les pages qui vont suivre.

Le texte des poésies nuptiales que nous rencontrons dans le livre de M. Dozon a un caractère absolument fragmentaire. — On doit en dire autant des ἀλβανικὰ ᾄσματα γαμήλια réunis dans le recueil de morceaux de prose et de poésie albanaises que M. Mitko vient de publier au

Caire (1). Il y a cinquante-six petites pièces, dont la plus longue compte quatorze vers et la plus courte deux seulement ; mais elles sont sans connexité entre elles.

Nous ne nous proposons pas d'étudier dans tous ses détails le cérémonial très-compliqué et très-varié d'un mariage albanais ; on peut en prendre connaissance dans le livre de Hahn (2). Nous ne nous occuperons que de ceux qui sont indispensables pour l'intelligence des chants ou qui peuvent fournir quelques données ethnographiques.

§ 2. — LE CÉRÉMONIAL.

MM. de Rada et Jeno nous apprennent que le mariage revêt encore aujourd'hui, dans les colonies italiennes, le caractère d'une fête publique. Le jeudi qui précède le dimanche des noces, la maison du futur se remplit d'hommes et de femmes. Deux chœurs composés de ces dernières entourent la jeune fille qui pétrit la pâte du gâteau nuptial *(pettà)*; on entonne un chant dont on ne possède, à ce qu'il paraît, que quatre vers ; le gâteau est fait de farine, d'œufs et de sucre, et il offre à la surface en bas-relief des images d'arbres, de serpents et de quadrupèdes divers, avec celles du soleil et de la lune placées au-dessus. Les auteurs, en parlant du chant, conjecturent que les vers perdus expliquaient le sens symbolique du gâteau,

(1) Ἀλβανικὴ Μέλισσα σύγγραμμα ἀλβανο-ἑλληνικὸν συνταχθὲν ὑπὸ Ε. Μήτκου, p. 59.

(2) Hahn, p. 144-147.

et que ce dernier, ainsi que le rite entier, date des temps païens. — En effet, le serpent est un des attributs de Déméter, et il marque la fécondité. Le soleil et la lune font allusion à la double influence des arbres sur les fruits de la terre et ceux de la femme, c'est-à-dire sur la naissance des enfants ; c'est là ce que symbolisait à Eleusis l'ἄνοδος et le κάθοδος de Cérès et de Proserpine. Le gâteau rappelait les bienfaits de la déesse qui avait enseigné aux hommes l'agriculture, et qui était considérée comme la représentante de la fécondité conjugale (1). Voilà pourquoi Déméter était invoquée comme καλλιγένεια, comme la déesse qui accordait de beaux enfants. Chez les Béotiens, les thesmophories avaient lieu en plein été et en plein midi (2), et les femmes d'Érétrie et d'Eubée, lorsqu'elles célébraient la même fête, faisaient rôtir les viandes, non pas au feu, mais au soleil (3). Le sens de cette cérémonie n'est-il pas que les produits de Cérès mûrissent aux rayons de l'astre du jour et qu'ils ne sont pas le résultat d'une chaleur artificielle? — Nous croyons d'autant mieux retrouver dans ce premier acte préparatoire de la fête nuptiale en Albanie un reste des anciennes thesmophories que, d'après Hérodote, ces dernières n'étaient guère d'origine grecque, mais avaient été déjà célébrées par les femmes des Pélasges.

Voici le sens des quatre premiers vers chantés par les femmes entourant la jeune fille qui pétrit la pâte : « O

(1) Ἄρουρα θηλεῖα παίδων γνησίων ἄροτος. — Voyez Hermann, *Griech. Alterthümer*, II, 289.

(2) Μεσημβρίας. (Xénoph., *Hellen.*, v, 2, 29.)

(3) Plut., *Quæstiones gr.*, c. XXXI : Οὐ πρὸς πῦρ, ἀλλὰ πρὸς ἥλιον ὀπτῶσι τὰ κρέα.

toi, jeune fille gracieuse, gracieuse autant qu'ingénue, toi qui pétris cette pâte, étends-la avec vigueur et rends-la ferme. » Chaque vers se compose de quatre trochées, dont le dernier peut perdre la brève, — c'est un mètre fort affectionné des anciens poètes. Ainsi :

Se ti vashýza gaseare — ᴗ — ᴗ — ᴗ — ᴗ
Sá gaseare aky dylhür — ᴗ — ᴗ — ᴗ —
Cy m' gkieshyn atta bruum, — ᴗ — ᴗ — ᴗ —
Gkieshe fort e ngcûre shuum — ᴗ — ᴗ — ᴗ — (1).

Celle qui pétrit la pâte doit être une vierge dont les parents sont tous les deux en vie, et qui a des frères ; plus il y en a, mieux cela vaut ; elle est estimée heureuse, quand même elle serait pauvre. On souhaite au jeune couple un bonheur semblable. Il est certainement curieux qu'à Rome il y ait eu une expression spéciale pour désigner les enfants dont les deux parents étaient encore vivants ; on les appelait *patrimi* et *matrimi*. Toutefois Minerve était appelée *virgo patrima,* et un *pater patrimus* l'homme qui a encore des enfants du vivant de son père (Festus).

La jeune fille qui a pétri la pâte en remplit un plat et fait le tour de la société en priant chacun d'y jeter de

(1) M. de Rada parle d'autres rhythmes encore qui, par leur variété, semblent rappeler ceux des odes pindariques. Nous avouons que nous n'en saisissons pas bien le principe. Les vers trochaïques dont nous venons de donner un échantillon sont appelés *ottonari* par M. de Rada ; mais il nous entretient aussi d'*endecasillabi* dont la marche est très-irrégulière. Il faut surtout retenir la remarque qu'il laisse échapper ailleurs : « Les poésies anciennes paraissent soumises seulement à la loi d'une accentuation assez vague ; les poésies composées récemment sont souvent *rimées.* »

l'argent. Lorsqu'elle arrive près du futur, elle essaie de lui mettre de la pâte à la figure ou ailleurs, et de lui tirer le plus d'argent possible. Ce dernier se défend d'abord; puis il finit par se laisser mettre un peu de pâte. L'argent ainsi recueilli appartient à la jeune fille. Une autre jeune fille met pendant ce jour les beaux habits et les armes du prétendu; elle en joue le rôle, car ce dernier n'a le droit de mettre ses vêtements de gala que le dimanche. Cet usage est au moins singulier, et il rappelle plutôt certains rites de l'antique Orient sémitique que les mœurs de la Grèce.

Le vendredi (jour de la mort du Christ) il y a interruption des fêtes. Le samedi, rien ne bouge à la maison de la fiancée, mais il n'en est pas de même dans celle du prétendu. Tous ses proches parents sont invités; chacun apporte un agneau. On mange, on boit et on danse pendant toute la nuit.

§ 3. — CONTINUATION; LE CÉRÉMONIAL ET LES CHANTS.

La vraie fête a lieu le dimanche; le nombre des invités y est très-considérable : il y en a cent et plus dans les villages un peu populeux.

On se réunit dans l'habitation de la jeune mariée, qu'on place sur un siége élevé et dont on lave la tête avec du vin. C'est alors que les femmes, divisées en deux chœurs, entonnent un chant destiné à émouvoir le cœur de la jeune fille et à lui enseigner les devoirs matrimoniaux en lui rappelant qu'elle devra quitter sa maison,

sa famille et ses parents. Les deux chœurs alternent leurs chants; mais ceux-ci n'ont pas besoin, comme dans les odes grecques, d'être d'une égale longueur.

Premier chœur. — « Prenez place, jeune fiancée. L'heure est venue où vous vous en irez épouse et dame à côté d'un époux, allumer le foyer d'une maison nouvelle. »

Deuxième chœur. — « O vous, compagnes et voisines, peignez-lui bien sa chevelure; tressez-la délicatement; nattez-la et nouez-la; ne lui tordez pas un cheveu — qu'à cette heure au moins elle n'ait point à souffrir. »

(Arrive la maîtresse des cérémonies pour orner la fiancée d'un béret brodé de velours et de soie qui couvre ses tresses et son chignon, et qui est la marque distinctive de la condition matrimoniale. Ce béret s'appelle *chêsa* en albanais.)

Premier chœur. — « Sur votre trône de souveraine, la chevelure gracieusement nouée, le béret coquettement posé sur votre tête, orgueil de votre futur maître, ornement des jeunes vierges, levez-vous, car vous avez déjà trop tardé. »

Second chœur. — « Personne n'est en retard ici, si ce n'est sa vénérable mère qui a voulu lui acheter d'abord la *zoga* pour l'empêcher de partir trop vite. Pourquoi tant la presser à cette heure suprême? Le soleil s'est à peine levé. »

(Ici intervient un troisième chœur de femmes qui parle au nom de la fiancée.)

Troisième chœur. — « Partout où j'ai pu trouver des fleurs, je les ai cueillies; j'en ai fait des bouquets, j'en ai envoyé à tous les proches.

Envoyer dans ces circonstances un bouquet à un parent, c'était l'inviter à la noce.

(La maîtresse des cérémonies revêt maintenant la future de la *zoga,* espèce d'habit de dessus des mariées et d'un devant brodé. Finalement elle la couvre d'un voile attaché à la *chêsa* au moyen d'une épingle d'or surmontée d'une colombe.)

Premier chœur. — « O fiancée, jeune fille candide, pour qui êtes-vous le pommier non planté, qui a étendu ses racines sans terrain? » (Le traducteur italien explique ces lignes étranges de la manière suivante : *Quel melo è un simbolo di virginale purezza intatta all' azione e agli influssi che torbidi ci si agitano d'attorno nella vita.* En effet, la jeune fille paraît être comparée à un arbre né dans le paradis, ne portant que des fruits purs. C'est une apparition angélique, céleste.)

Troisième chœur (groupé autour de la future). — « Personne, en vérité, ne m'a arrosée jamais; naturellement, comme une fleur des champs, la grâce est venue me parer. Sous la seule influence du soleil j'ai grandi et embelli. »

§ 4. — LES CHANTS; LE CÉRÉMONIAL.

(Sur ces entrefaites arrive le prétendu, entouré d'un nombreux cortége d'hommes et de femmes, accompagné de deux garçons d'honneur. Mais parvenu au seuil de la maison de la mariée, il en trouve la porte fermée, et il est forcé de s'arrêter.)

Chœur d'hommes (du dehors). — « O hirondelle au cou

blanc, ouvrez vite et montrez-vous, car votre amant vient frapper à votre porte. »

Les femmes ici paraissent se grouper différemment. Un premier groupe, le groupe principal, se forme probablement de la réunion des deux chœurs qui figurent au commencement de l'épithalame. Le second groupe qui entoure la jeune fille (troisième chœur) reste ce qu'il était. Un troisième groupe va se former; il se compose, selon toute apparence, de dames plus âgées qui parlent au nom des parents.

Premier chœur de femmes (du dedans). — « Silence, compagnons, car elle est occupée. Nous avons du linge à la lessive; nous avons des pains au four. Nous allons les retirer : puis *il* pourra venir. »

Chœur d'hommes (du dehors). — « Courage, seigneur époux. Il ne s'agit point d'aller à la bataille; vous allez enlever une vierge au visage rose comme la pomme, à la taille délicate et frêle. »

Chœur de femmes qui chantent en même temps (che cantano à un tempo). — « Puisque l'heure est venue pour vous de partir, soyez douce et gracieuse pour tous, ma sœur, comme le soleil lorsqu'il se lève, comme le vin au fond des coupes, comme la *petta* sur la table. Voilà que le monde extérieur, que le monde étranger se ferme pour vous. Comme la colombe du ciel, forte de l'amour de votre camarade, heureuse et à l'abri de la pluie... »

(A un coup de fusil tiré à un signe donné par les chanteurs, la porte est forcée; le futur et les deux garçons d'honneur, se précipitant les premiers, saisissent avec une feinte violence la fiancée par la main, telle

qu'elle est, couverte de son voile, assise sur son trône, au milieu de ses amies et compagnes qui chantent.)

Premier chœur de femmes. — « Prenez maintenant, prenez congé de vos compagnes, de vos compagnes et de vos voisines. Recevez la bénédiction de ta mère, de ta mère et de ton père. »

Chœur des femmes qui entourent la mariée. — « Que vous ai-je fait, ô ma mère, que vous me chassez de votre sein, de votre sein et de votre foyer? »

Chœur des femmes groupées autour des parents. — « O fille chérie, emporte la bénédiction et de Dieu et la nôtre. Abandonne les coutumes que tu as pour adopter celles que tu trouveras dans la maison de ton époux. Quoi que tu fasses, montre-toi aimable et gracieuse. Puisse notre nom, continué par tes enfants, répandre un nouveau lustre. »

Pendant que la mariée, accompagnée des garçons d'honneur, s'avance vers l'église à la tête du cortége, le jeune homme, entouré d'un autre groupe de parents de sa future compagne, la suit à une petite distance sans la perdre de vue.

Chœur des hommes. — « Là-haut, sur la montagne, on voit une vaste plaine où s'ébattaient les perdrix. Un aigle fondit sur l'essaim, en choisit la plus belle, et l'enleva avec lui dans les airs. »

Chœur des femmes entourant la fiancée. — « O aigle, aigle redoutable, laissez-nous la petite perdrix. Voyez comme, depuis que vous l'avez saisie, des larmes abondantes inondent son sein. »

Chœur des hommes. — « Il ne la laissera ni ne la rendra, parce qu'il la veut pour lui-même. »

Tous entrent à l'église, et le silence se fait. Les jeunes époux sortent de là la tête couronnée de fleurs. Ils se tiennent par la main, et les chœurs aussitôt reprennent des deux côtés.

Chœur des femmes réunies. — « Ouvrez-vous, montagnes, et aplanissez le chemin où vont passer cette perdrix et cet aigle aux ailes d'argent. Il cherche un lieu de repos, et il ne l'a pas encore trouvé. »

Chœur des hommes, — « Il le trouve à la porte de la belle-mère... »

Les chœurs des hommes et des femmes confondus. — « O matrone vénérable, grenade mûre, sortez de la maison, venez à la rencontre du jeune couple. Étendez des étoffes de soie sous leurs pieds, jetez autour de leur cou votre ceinture d'or... ».

§ 5. — AUTRE ÉPITHALAME.

Voici maintenant un autre chant fort en usage aux repas de noces, chanté sur un air particulier et original. Il paraît presque aussi ancien que l'épithalame dont nous venons de traduire le texte, et il remonte peut-être aux mêmes sources, à en juger d'après les tournures et les images qui sont à peu près les mêmes dans l'un et dans l'autre :

« De quoi se compose le menu du festin? (Mot à mot : qu'est-ce qui a fait la table?) Il se compose de pain et de vin de Malvoisie fait avec du raisin rouge; de viande de bélier et de sanglier. C'est le festin d'un noble qui envoie à son lieu de destination sa fille nouvellement

mariée. (*Voyez*) les carafes d'argent, les fourchettes d'or, les matrones vêtues de *zogas* couleur d'azur, portant des pendants d'oreilles, les joues empourprées d'une joie vive. La perdrix descend de la montagne ; elle arrive les ailes alourdies par la neige. Elle les agite, elle les secoue, et elle me remplit la coupe devant la fiancée pâle et blanche au cœur troublé. »

Les dernières lignes manquent un peu de clarté. Dans l'épithalame, la perdrix désignait la fiancée elle-même. Ici, le poète semble entendre par là le cortége qui l'accompagne et qui arrive sans doute des régions montueuses de l'Albanie.

MM. de Rada et Jeno ajoutent : « Lorsqu'ils se sont levés de table, les invités et presque toutes les dames de l'endroit commencent le bal où le jeune couple seul doit rester immobile. Ils parcourent en dansant toute l'habitation et chantent la ballade du jeune Constantin dont les amours prirent une si triste fin. — Cette ballade, que nous expliquerons et traduirons ailleurs, et dont l'origine paraît très-ancienne, est peut-être le fond sur lequel Bürger a brodé son charmant poème *Léonore*. Dans l'une comme dans l'autre domine la même pensée triste qui forme le refrain si souvent répété dans les strophes du poète allemand : *Les morts vont vite.* »

§ 6. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ; COMPARAISONS.

Personne ne niera, je pense, que les chants entonnés aux noces par des chœurs albanais que nous venons de mettre en français ne rappellent quelque peu les épitha-

lames des anciens Grecs. Hahn a signalé d'autres ressemblances entre le cérémonial de mariage des Skipétars et celui des Grecs et des Romains. Citons d'abord le grand voile qui couvre la future : c'est le *flammeum* des Romains. L'Albanais dit : j'ai voilé, c'est-à-dire j'ai fiancé ma fille, avec le sens du latin *nubere*. — La mère du futur jette du riz sur le jeune couple et le cortége qui l'accompagne. Ce fruit est le symbole de la fécondité et de la richesse. Chez les anciens Grecs, c'étaient les grains de sésame qu'on faisait entrer dans le gâteau de noce. Chez les Sémites, nous trouvons Ashéra qui a pour attribut la grenade ; on aura remarqué que c'est par le nom de grenade mûre que la future belle-mère est désignée par les chœurs. Hahn croit avoir reconnu dans les *confetti* qu'on jette en Italie au carnaval un souvenir des καταχύσματα des noces de la Grèce ancienne.

Le jeune couple a soin, en franchissant le seuil de sa nouvelle demeure, d'y entrer d'abord par le pied droit. Il en était de même chez les Romains. Chez eux, la fiancée ne devait pas toucher le seuil. Mais auparavant on présente chez les Albanais un cerceau aux mariés. Il faut qu'en se tenant par la main ils le traversent en rampant ; puis on brise le cerceau pour indiquer par là que l'union est éternelle. C'est ainsi que chez les Béotiens on brûlait devant la porte de la demeure du jeune couple l'axe du char conjugal ; c'était dire que le retour en arrière était impossible (1).

Avant l'accomplissement du mariage, les jeunes gens se

(1) Plut., *Quæst. rom.*, c. XXIX : Ἐμφαίνοντες δεῖν τὴν νύμφην ἐμμένειν ὡς ἀνῃρημένου τοῦ ἀπάξοντος.

rendent à la source du village; ils tiennent des plats à la main, et ils doivent s'asperger mutuellement; la future sort le plus souvent toute trempée de cette cérémonie. Hahn se demande si cet usage ne serait pas un souvenir du λουτρὸν νυμφικόν que les mariés prenaient jadis en Grèce au jour de la noce. L'eau de ce bain devait être cherchée à une source déterminée par le λουτροφόρος. Le savant albanophile croit retrouver aussi dans les différents repas qui ont lieu dans la maison de la fiancée comme dans celle du prétendu, chez les beaux parents respectifs, les προαύλια, ἐπαύλια, ἀπαύλια des anciens.

La filière qui relie le rituel nuptial des Albanais à celui des Grecs et des Latins paraît donc assez bien établie. Nous nous proposons seulement de traiter encore quelques points dont l'importance paraît avoir échappé jusqu'à présent aux albanophiles.

§ 7. — LE RAPT.

Le rapt était-il la forme la plus ancienne de l'union conjugale? On serait disposé à le croire en lisant le quinzième chapitre du *Lycurgue* de Plutarque (1) où ce dernier nous apprend que chez les Lacédémoniens les mariages clandestins n'étaient pas rares et que la loi les favorisait. Le secret pouvait être gardé pendant plusieurs années. Chez les Romains aussi on faisait semblant d'*entraîner* la future *(abripitur)*, en souvenir du rapt des Sabines, comme on croyait à Rome. Mais ce rapt plus ou

(1) Ἐγάμουν δὲ δι' ἁρπαγῆς.

moins légendaire n'était-il pas justifié par une coutume primitive? C'est l'avis de Hahn ; c'est aussi un peu le nôtre. En effet, non seulement chez les Albanais, mais aussi chez les Grecs modernes et les Valaques, l'usage veut que la jeune fille fasse semblant de quitter comme à regret la maison paternelle. Lorsque, au lieu d'être assise sur un char, elle va à pied (χαμαίπους chez les anciens), on la conduit par les deux bras, on la pousse par derrière, pendant qu'elle fait les plus petits pas possible. Hahn veut reconnaître dans certaines parties du rituel matrimonial de l'île d'Eubée des traces de l'antique mariage par rapt. Nous ne comprenons pas bien pourquoi chez les Skipétars le garçon d'honneur (παράνυμφος. alban. βλαμ) doit, au moment d'emmener la future, voler deux cuillers, rendues d'ailleurs plus tard, ainsi que la tasse ou les verres emportés par les gens du futur. Serait-ce pour signifier que la jeune fille, en quittant en secret ses parents, a le droit de se munir de quelques ustensiles de ménage? Nous savons déjà qu'au milieu de la fête le futur, suivi de deux garçons d'honneur, pénètre dans la réunion des femmes qui entourent la jeune fille et emmène cette dernière. Nous nous demandons seulement si cet usage provient d'une tradition hellénique ou s'il a appartenu déjà, comme quelques indices semblent le faire croire, aux antiques Pélasges.

§ 8. — DE LA SITUATION DE LA JEUNE FEMME.

On n'ignore pas que la femme albanaise est tenue à la soumission la plus absolue vis-à-vis de son mari ; elle est

obligée, surtout pendant la première année de son mariage, de témoigner par certaines démonstrations humiliantes le plus profond respect à ses beaux parents. On veut qu'en tout point elle donne l'exemple de l'obéissance et de l'abnégation. La bienséance exige que pendant cette première année et avant la naissance du premier enfant, elle ne parle jamais à son mari en présence d'autrui, encore moins en présence de ses beaux parents. Il lui est même défendu d'appeler son mari par son nom, et elle a honte d'appeler d'autres hommes par leur nom, lorsque ce nom est le même que celui de son mari (1).

A qui les mœurs actuelles des ménages albanais ne rappellent-elles pas ce qu'Hérodote nous apprend de la situation des Ioniens (2) qui épousèrent des femmes cariennes après en avoir tué les pères, les maris et les enfants? Ces femmes auraient fait serment, et elles l'auraient fait prêter de même à leurs filles, de ne jamais manger à la même table que leurs maris, ni de les appeler par leurs noms. Hahn fait observer que les femmes du pays de Riça ne dînent pas non plus avec leurs maris, lorsque des hôtes sont priés. Ajoutons qu'en albanais le pronom démonstratif de la troisième personne *ai* sert précisément aux Albanaises nouvellement mariées pour désigner le nouvel époux. Il est vrai qu'on l'emploie aussi pour désigner un ennemi dont on ne veut pas prononcer le nom. Ne semble-t-il pas qu'Hérodote, croyant raconter un fait isolé, nous fasse connaître et ait fait parvenir jusqu'à nous un usage de l'antique population de

(1) Hahn, p. 142.
(2) Hérodote, I, 146.

ces contrées, usage qui se serait conservé chez les Albanais de nos jours?

§ 9. — DU VLAM.

Les anciens Grecs avaient déjà des garçons d'honneur ; ils les appelaient παράνυμφοι, πάροχοι ou νυμφαγωγοί. Voici la définition qu'en donne Photius (1) : Οὗτος δέ ἐστι φίλος ἢ συγγενὴς ὁ μάλιστα τιμώμενος καὶ ἀγαπώμενος. Chez les Albanais, son nom est βλαμ (avec l'article βλαμι). Le mot est dérivé de βελα frère et de la désinence μ qui sert à former des adjectifs, donc *fraternel*. C'est en effet le plus proche ami du fiancé. Tous les deux se sont juré fidélité à l'église où le prêtre a consacré ce lien par une prière particulière. Souvent, à cette occasion, ils se font une déchirure dans la peau, et l'un boit quelques gouttes du sang de l'autre. La cérémonie se termine par un repas. Ce genre d'alliance fut jadis considéré comme sacré, et il subsiste toujours, quoique, d'après Hahn, il soit condamné aujourd'hui par l'Église.

Le vlâm joue un rôle considérable dans le rituel du mariage. Il fait les honneurs pour le nouveau marié; il remercie pour ce dernier, lorsqu'on porte des toasts en son honneur. Car le futur, aussi bien que la fille, doit, pendant toute la durée de la fête, se montrer discret, modeste et humble. Le vlâm a la mission de mettre à la fiancée ses brodequins et sa ceinture, de veiller sur elle pour qu'elle ne tombe pas du cheval, lorsqu'elle se met en route pour la maison du futur, de lui retirer le voile au moment de

(1) *Lexic.*, p. 52.

la bénédiction nuptiale. Enfin le mardi, jour du repas que le beau-père donne à son gendre et qui précède la nuit de noce, le vlâm reconduit le jeune époux avec d'autres amis à sa maison ; il y reste le dernier, et même, pour taquiner son ami, il y reste bien longtemps. Il ne se décide à se retirer que lorsqu'on lui a laissé entrevoir toutes sortes de douceurs, telles que cadeaux, invitations, dîners, etc., etc.

§ 10. — DE L'AMOUR CONTRE NATURE CHEZ LES ALBANAIS ET CHEZ LES ANCIENS GRECS.

Le πάροχος ou νυμφαγωγός a-t-il joué à l'époque de la décadence de la Grèce et de Rome un autre rôle, un rôle honteux auprès du jeune homme avant son mariage ? Certain passage d'un épithalame de Catulle le donnerait à penser. Le vice de la pédérastie, si répandu chez les Osmanlis, n'est malheureusement pas étranger aux Albanais; mais s'il faut ajouter foi à Hahn, ce sont les Tosques surtout qui s'y livrent. Les Guègues connaissent aussi l'affection passionnée d'un homme jeune pour un bel adolescent, — les poésies de Nisib en font foi, — mais cet amour est généralement aussi pur qu'il est exalté. On dirait la tradition dorienne conservée à travers les siècles chez un autre peuple de montagnards sous une latitude plus boréale. Ce sont le plus souvent de jeunes gens de seize à vingt ans et au-delà qui aiment des garçons de douze à seize ans ; c'est une sorte d'amitié enthousiaste, jalouse et romantique, à laquelle le mariage met fin ordinairement. Pour naître, elle ne tient compte

16

que de la beauté, et elle se moque des différences de religion. Sectateurs de Mahomet et chrétiens sont unis ainsi par la même passion, comme ils sont entraînés quelquefois par le même enthousiasme lorsqu'il s'agit de combattre pour l'indépendance de la patrie (1).

Nous savons par mille témoignages, et notamment par celui de Socrate rapporté par Platon, que la passion dont un homme brûlait pour un adolescent était tolérée des anciens Grecs et même encouragée lorsqu'elle restait honnête. A Sparte notamment, le plus âgé des deux devait former le cœur de son jeune ami, le remplir des sentiments les plus généreux, lui inculquer l'obéissance et le respect des lois. Il était responsable de la conduite du jeune homme, et la vie se passait à Lacédémone tellement au grand jour, la surveillance des autorités était tellement sévère, que les égarements honteux paraissent avoir été très-rares (2). Un homme comme Pindare pouvait, dans ses vieux jours, proclamer sans honte la vive tendresse qu'il ressentait pour le jeune Théoxenos de Ténédos. « Celui, s'écrie-t-il, qui peut regarder, sans être agité de désirs, le feu qui brille dans les yeux de Théoxenos, celui-là porte dans son sein un cœur noir de fer ou d'airain forgé dans une flamme froide (3). Il ne faut donc pas s'étonner si les jeunes gens en Grèce tiraient vanité du nombre de leurs adorateurs (4), et s'ils rougissaient de n'en pas avoir (5). Platon croit voir dans des attache-

(1) Hahn, p. 166 et suiv.
(2) Duncker, *Histoire de l'antiquité,* IV, 393.
(3) Pindare, *Scol. II,* édit. Dissen, p. 235.
(4) C. Nepos, *Præf.,* § 4, 3.
(5) *Cicéron chez Servius,* ad *Æneid.*, IX, 325.

ments de ce genre une supériorité de la race grecque sur les barbares qui dédaignent, dit-il, la philosophie et la gymnastique. Il pense que l'amour remplit les âmes de fierté et de courage, et qu'il fait naître ces liaisons durables et fortes qui font trembler les tyrans (1). »

Nous sommes convaincus qu'à tout prendre, ces amitiés passionnées entre personnes du même sexe ont contribué beaucoup à la dégénérescence des mœurs des anciens Hellènes. Nous savons que la tolérance des lois allait malheureusement fort loin (2). Tout ce que l'on peut dire pour leur excuse, c'est que les Grecs s'étaient trouvés sur le sol envahi et occupé par eux en présence de cultes impudiques où étaient prônées toutes les débauches, et qu'ils n'ont voulu les accepter qu'après les avoir modifiés et pour ainsi dire ennoblis. N'ont-ils pas agi de même à l'égard des orgies auxquelles l'adoration de la Vénus sémitique et du dieu Bacchus donnait lieu? On peut croire, en effet, que la pédérastie, élevée à la hauteur d'une institution ou au moins d'une coutume généralement acceptée, n'a pas appartenu dès l'origine à la race de Yavan. Elle est inconnue aux Aryâs. Hahn dit expressément (3) qu'elle est étrangère aux Serbes et aux Bulgares, deux nationalités voisines des Albanais et constamment mêlées à ces derniers. Ce sera donc chez les populations primitives de la presqu'île du Balkan et d'une partie de l'Asie-Mineure qu'il faudra

(1) Platon, *Sympos.*, p. 182 B.

(2) Cicéron, *Rep.*, IV, 4 : *Lacedemonii ipsi quum omnia concedunt in amore juvenum præter stuprum, tenui sane muro dissæpiunt id quod excipiunt; complexus enim concubitusque permittunt, palliis interjectis.*

(3) Hahn, p. 166.

chercher le germe et même l'expansion première de ce vice contre nature. N'est-il pas naturel que ces populations, qui n'avaient pas su assigner aux sexes leur véritable rang et leur vraie mission sociale, aient donné à une gynécocratie mal dissimulée une pédérastie souvent immorale pour contrepoids?

C'est, en effet, chez les habitants de la Troade et de la Mysie que les Grecs avaient rencontré les cultes de Priape et d'Aphrodite. Ganymède était comme Ilos, comme Assarakos, fils du roi Tros, l'aïeul de l'infortuné Priam. Or, lorsque Ibykos célèbre dans des vers ardents les charmes du bel Euryalos, il rappelle la beauté de Ganymède qui avait subjugué les sens du maître des dieux. Lorsque nous recherchons les cantons de la Grèce où a sévi ce vice étrange, qui nous inspire une répugnance si profonde, nous trouvons en dehors de Lacédémone, où il était contenu dans des limites étroites: d'abord la Crète, où les colons achéens rencontrèrent à côté des populations phénicienne et pélasgique des Etéocrètes (probablement les aborigènes de l'île), — puis l'Élide et la Béotie avec Thèbes, sa capitale Dans ces deux dernières contrées, la pédérastie paraît avoir revêtu un caractère particulièrement abject, s'il faut ajouter foi à Démosthène (1) et à Cicéron (2). Or, ce n'est pas seulement dans la Crète, mais encore dans Lacédémone et dans l'Élide que la population primitive (Léléges, Caucones, Pélasges) s'est maintenue le plus longtemps. Dans la Béotie, où a régné longtemps une dynastie phénicienne, Stra-

(1) *Démosthène contre Leptine*, p. 490.

(2) Cicéron, au passage déjà cité : *Eleos et Thebanos apud quos in amore ingenuorum libido etiam permissam habet et solutam licentiam.*

bon nomme plusieurs peuplades barbares antérieures à l'arrivée des Grecs. Si nous considérons que les Albanais, et notamment leur branche septentrionale, les Guègues, sont les seuls Européens où la pédérastie soit encore en honneur, nous sommes amenés à conclure qu'elle y a été ou une institution primitive, ou un vice héréditaire. On peut admettre, toutefois, que chez les Guègues elle a pu, grâce à la sobriété de cette race de montagnards et à l'heureuse influence du christianisme, affecter un caractère plus honnête.

§ 11. — APPENDICE. RÉPARTITION DU TEXTE DE L'ÉPITHALAME ENTRE LES DIFFÉRENTS GROUPES DU CHŒUR.

L'épithalame peut se partager en quatre actes ; les anciens diraient *systèmes*. Mais on chercherait vainement dans le poème moderne l'exacte responsion des rhythmes strophe par strophe et syllabe par syllabe qui caractérise le lyrisme des anciens Grecs.

Dans le premier acte, nous trouvons trois groupes de femmes ou de jeunes filles, dont le troisième entoure d'une manière particulière la fiancée. Nous les désignons par les lettres A, B, C. Au deuxième apparaît le chœur des hommes (D). Les chœurs A et B se réunissent pour former un groupe plus considérable (E). Enfin, au troisième acte se produit un nouveau chœur, celui des femmes, plus âgées probablement, qui font cortége aux parents de la mariée (F). Voici maintenant le tableau et l'ordre des chants répartis entre les différents chœurs, avec l'indication du nombre des vers à chanter par chacun :

Premier acte.

Chœur A }	. . . .	5 vers.
— B }	. . . .	5 —
— A }	. . . .	6 —
— B }	. . . .	7 —
— C }	. . . .	3 —
— A }	. . . .	3 —
— C }	. . . .	3 —

Deuxième acte.

Chœur D }	. . . .	3 vers.
— E }	. . . .	4 —
— D }	. . . .	6 —
— E, C }	. . . .	10 —

Troisième acte
(après l'enlèvement de la jeune fille).

Chœur E }	. . . .	5 vers.
— C }	. . . .	3 —
— F }	. . . .	7 —

Quatrième acte
(après le retour du chœur des hommes).

Chœur D }	. . . .	6 vers.
— C }	. . . .	4 —
— D . . . }	. . . .	2 —
— F (et C?) }	. . . .	4 —
— D	. . . .	1 —
— C, D, E, F	. . . .	4 —

NOTES

Sur quelques endroits habités jadis par les Pélasges, sur des dieux qu'ils ont vénérés et des usages qu'ils ont pratiqués.

Les pages suivantes peuvent être considérées comme un supplément à notre ouvrage « *La Grèce avant les Grecs* ». Elles sont le fruit de recherches incessantes qui sont loin d'être terminées. Si incomplètes qu'elles paraissent, elles fortifieront l'opinion de ceux qui pensent avec nous que, parmi les populations parcourant le sol de l'Hellade antérieurement à l'arrivée des Hellènes, les ancêtres des Albanais de nos jours tenaient une large place.

Le professeur Kiepert, dont la compétence dans les matières traitées par nous ne saurait être contestée, dit quelque part qu'il n'y a pas vingt noms propres dans la Grèce dont l'origine soit réellement hellénique. Cela est exagéré assurément ; ce qui est certain, c'est que le nombre de ceux qui s'expliquent avec le secours de l'albanais paraît tous les jours plus considérable.

§ 1. — NOTES GÉOGRAPHIQUES.

Hérodote nous raconte que les Pélasges expulsés de la Grèce avaient fondé trois villes : l'une entre l'Axios et le

Strymon, dans la Thrace : Kreston; deux autres dans la Mysie : Skylaké et Plakia (1). Hérodote assure qu'ils avaient conservé dans ces trois localités la langue de leurs ancêtres. Si cette langue avait eu quelque rapport sensible avec celle des Grecs, Hérodote n'aurait pas manqué de le dire, lui qui possédait si bien les différents dialectes de son pays. Le nom de Plakia rappelle sans doute un nom hellénique πλάξ, πλακός, d'où notre « plaque »; mais en albanais πλjακ veut dire « vieux », et Hahn nous apprend que Πλακία était le nom d'un ancien faubourg d'Athènes habité par des Albanais. Πλακία signifierait par conséquent « vieille ville ». Il y en avait une du même nom sur la côte du sud-ouest de la presqu'île Taurique (2); Strabon l'appelle Παλάκιον. On y adorait la Δινδυμηνή, Πλακιανή, c'est-à-dire Cybèle, déesse dont le nom paraît avoir une origine sémitique. Mais Cybèle s'appelait aussi Rhéa; c'est un mot dont les racines grecques et latines ne sauraient rendre raison. On sait que Rhéa était considérée comme parcourant au printemps les montagnes verdoyantes de la Phrygie et de la Lydie sur un char attelé de lions, qu'elle représentait la force régénératrice de la nature. Or en albanais il existe un adjectif *rhi,* féminim *rhe* avec l'article défini Ῥεjα. Le sens de cet adjectif est : frais, jeune; le féminin signifie aussi simplement : *jeune épouse* (grec νύμφη).

Le nom de la ville de Σκυλακή rappelle celui d'un roi des Scythes : Skyles (3), celui de la Skylla et de la montagne Σκύλλαιον. Pour trouver le sens de ces noms, il ne

(1) Herod., I, 57.
(2) Plin., IV, 86.
(3) Herod., IV, 18.

faut pas songer au grec σκύλαξ, mais au verbe albanais τσ'κοολj j'arrache, je déchire, sens qui s'applique parfaitement à un récif ou à un mont abrupte. Mais τσ'κουλjεμ veut dire aussi « je quitte un endroit, j'émigre, je m'exile ». C'est évidemment le sens du nom de Σκυλακή ; c'est la ville des exilés.

Κρηστών pourrait bien venir de l'albanais κρεστεα crinière, soie, brosse, et être le nom d'une ville fortifiée comme *Spina*. Le mot rappelle d'ailleurs le latin *crista*.

L'origine d'autres noms propres s'éclaircit à l'aide des noms doubles. Le mont Lakmon, qui réunit comme dans un « nœud » les chaînes de l'Illyrie, de la Macédoine et de l'Épire, s'appelle aujourd'hui Zygos; en albanais Λjακου signifie nœud, courroie, jonction. L'idée de jonction peut être appliquée à des vallées aussi bien qu'à des montagnes. Le nom de Lakka appartient encore maintenant à une vallée de l'Épire; il paraît avoir appartenu à celle qu'arrose l'Eurotas (qu'on appelait aussi Iris), d'où serait venu le nom de Laconie donné à la contrée.

L'exemple d'un nom bien ancien parvenu jusqu'aux temps modernes est celui des Néropes, peuplade de la Thrace habitant au nord de la Macédoine. On sait par Homère qu'ils travaillaient les premiers en Europe le fer et l'airain; au moins donnait-il au bronze l'épithète de νώροψ, — car c'est à tort que l'on traduit les mots νώροπα χαλκόν par « fer impitoyable (1) ». En réalité ce sont Pline (2), Pausanias (3) et Clément d'Alexandrie (4) qui

(1) *Iliad.*, II, v. 578; XI, v. 16. — *Od.*, XXIV, v. 466, 499.
(2) Plin., VII, 56.
(3) Paus., I, 28.
(4) *Stromat.*, I, p. 317.

nous présentent les Néropes comme les plus anciens fabricants en métaux de notre continent. Les Néropes furent soumis plus tard par les Serbes et les Bulgares. Or, dans les lois données par le czar *Ducszqn,* les cultivateurs sont désignés par le nom de *néropsh.* Il s'agit ici évidemment des anciens naturels du pays refoulés dans les plus basses classes de la société. *Njeri* veut dire l'homme en albanais ; *ap, op, opia* est un ancien mot qui paraît avoir eu le sens de *terre.* On le reconnaît dans *Dryopes, Dolopes,* etc. Dans les mots grecs on est assez disposé à l'identifier avec ὄψ vue, par exemple Ἔλλοψ.

On prétend que l'ancien nom de l'île de Kos aurait été *Meropis.* Son nom de Kos lui aurait été donné par les Cariens qui, par ce mot, désignent la chèvre. M. Fligier (1) fait observer que *koza* en polonais et *kosh* en arménien ont le même sens. Il eût été utile d'ajouter qu'en albanais aussi *kats* veut dire « une petite chèvre ».

Nous avons essayé d'établir ailleurs que les Sicules étaient une population pélasgique ou illyrienne. Ils ont donné leur nom à la vieille Trinacrie ; mais ils ont parcouru aussi l'Italie inférieure et moyenne, et on trouve leurs traces jusque dans le *Latium.* Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que l'île de Naxos s'appelait autrefois la petite Sicile, et qu'il y avait une Σικελία dans les environs d'Athènes (2). J'ai fait venir le nom des Σικελοί du verbe σιχονj j'épie, je cherche du regard. C'est apparemment une forme fréquentative du verbe σοχ σιχ qui

(1) Beaucoup de ces notes sont empruntées aux deux brochures de M. Fligier : *Zur præhistorischen Ethnologie.* I. *Der Balkanshalbinsel.* II. *Italiens.* Wien, 1877.

(2) Fligier, *Balkanshalbinsel,* p. 49.

pourrait bien se rattacher à la même racine que l'allemand *sehen* (1).

Ajoutons une conjecture sur l'origine du nom du Pinde. Déjà les anciens appelaient les sommets des montagnes *juga,* les comparant à des attelages de bœufs *(juga boum).* Eh bien! en albanais πέντια (guègue πινδι) signifie entre autres choses aussi un attelage de bœufs (2).

§ 2. — NOTES MYTHOLOGIQUES

Nous venons d'expliquer par l'albanais le nom de Rhéa-Cybèle. Nous croyons retrouver une pensée pélasgique dans le nom du héros Endymion. Qui voudrait faire venir ce mot du verbe ἐνδύω? Nous connaissons déjà la prédilection que les Albanais ont pour la nasalation initiale : Endeis, Andania, Andera; des centaines de mots de leur langue en sont autant de preuves flagrantes. Or, en albanais νδιμονj signifie « j'aide, je protége ». *Endymion* pouvait tirer son nom aussi bien de la faveur que lui accordait Diane que de celle dont il honorait les Eléens. Il était l'amant de l'une et le patron des autres. (Comparez les mots albanais *ndimetar̈i* défenseur, compagnon; *ndiχmea* secours, protection.)

Nous croyons de même que plusieurs des héros et des héroïnes qui figurent dans la guerre de Troie représen-

(1) M. Reinach me fait remarquer que les *Cicones* d'Homère rappellent le terme latin *ciconia,* comme le nom des Léléges reproduit l'albanais λjελjεκ cigogne. Les Cicones seraient-ils une peuplade pélasgique mêlée à des Italo-Grecs?

(2) Hahn, *Alb. Lexicon,* p. 95.

tent en réalité de très-anciennes divinités. C'est d'abord Achille, vénéré dans l'Épire sous le nom d'Aspetos, qui paraît être l'albanais *shpeite* (rapide), et dont le πόδας ὠκύς d'Homère ne serait que la traduction (1). C'est Hector adoré comme Ζεὺς Ἕκτωρ, sorte de *Jupiter Stator;* car ἕκτωρ en grec signifie le gros clou qui réunissait les deux branches du timon (2). C'est Agamemnon qui, sous le nom de Ζεὺς Ἀγαμέμνων, avait un culte chez les Léléges (3). Dans les deux premières syllabes de celui qu'on appelait « le roi des rois », on peut reçonnaître le vieux mot pélasgique *ago* qui signifie Dieu, qui se retrouve dans une inscription récemment découverte à Mylasa, où le Neptune des Cariens est appelé *Osogo,* c'est-à-dire *aquarum Deus.* Hélène esi certainement Σελήνη, la déesse de la lune, la déesse brillante; elle avait son temple à côté de celui d'Apollon à Thérapné; on célébrait en son honneur la fête des Héléniennes en même temps que les Hyacinthies d'Apollon (4). Agamemnon, qui entre en campagne pour ressaisir l'illustre fugitive, serait-il l'astre du jour qui court après l'astre des nuits toujours égaré, toujours retrouvé? En effet, μέμνων, qui est la seconde partie du nom propre du roi de Mycènes, ne veut pas dire seulement

(1) Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui identifient la première partie du nom d'Achille avec le nom du serpent *ahi* (cet *ahi* serait le dragon enflammé, c'est-à-dire la chaleur torride qui tient enfermées dans les montagnes les vaches laitières, c'est-à-dire les nuages de la pluie), et la seconde partie de ce nom avec le mot *lavas,* grec λᾶας pierre. Ἀχιλλεύς serait *Ahilavas* (all. *Drachenstein*), c'est-à-dire celui qui glace, pétrifie, dompte le dragon.

(2) Sappho, *Fragm.*, 149, éd. Bergk.

(3) *Eustathe à Homère, Iliad.,* II, XXV, p. 168.

(4) Duncker, *Histoire de l'antiquité,* I, p. 38.

celui qui se souvient, mais aussi celui qui reste, c'est-à-dire opiniâtre, constant, entêté. Μέμνων est un des noms par lesquels les Grecs désignaient l'âne. Μιμνήσκω n'est qu'un fréquentatif de μένω. Dans l'albanais de nos jours, je me *rappelle* se dit μεντονj, de là μεντουεμι *memor*.

En présentant ces observations, nous n'avons nullement l'intention de contester la réalité d'une expédition dirigée par les Achéens contre une ville située près de la mer, entre le Simois et le Scamandre ; — mais nous pensons que dans le récit que nous a fait Homère, l'histoire et la fiction sont mêlées d'une manière inextricable, que plusieurs légendes, à l'origine tout à fait distinctes, ont pu être greffées les unes sur les autres, et que si, à une époque plus rapprochée de la nôtre, on a pu de grands hommes ou d'hommes puissants faire des dieux, dans des temps primitifs on a pu suivre la méthode opposée : on aura fait descendre les dieux au rang des mortels ; on leur aura attribué les désirs, les passions, les vices et les vertus de ces derniers, — on en aura fait des humains surhumains, c'est-à-dire des héros, des demi-dieux.

§ 3. — NOTIONS SUR LES MŒURS.

Pour établir l'identité des Pélasges et des Albanais, Hahn s'est efforcé de démontrer la persistance de certains usages très-anciens chez les habitants actuels de l'Épire et de l'Albanie proprement dite. Peut-être attache-t-il une trop grande importance au maintien de la *vendetta* qui fleurit encore aujourd'hui chez d'autres populations méditerranéennes et ailleurs. Il a fait remarquer que les

assemblées du peuple avaient lieu encore dans les montagnes de la Riça comme dans les temps primitifs. Il paraît frappé du fait que les Albanais, en enterrant leurs morts, leur tournent la tête vers l'ouest, exactement comme les Athéniens. Et pourtant les faits les plus curieux, les plus significatifs paraissent avoir échappé au savant albanophile. Ce sont ceux qui s'expliquent par l'empire d'une espèce de gynécocratie sous lequel les Pélasges paraissent avoir vécu longtemps. Dans l'état social qui appartenait à cette race primitive, la femme exerçait une influence considérable, sinon prépondérante. Le fait est attesté par les inscriptions de Còs; on connaît ce qu'Hérodote nous rapporte des mœurs et de la vie des Lyciens (1).

A Élis exista longtemps un collége sacerdotal de matrones nobles qui pouvaient remplir l'office de juges. Encore aujourd'hui, en Albanie, lorsque des négociations s'ouvrent après une guerre, des femmes faisant office de messagères conduisent les négociations de l'armistice, et ce sont elles qui en fixent le jour et le lieu.

Bellérophon, suivant une antique légende conservée par Plutarque, faisant la guerre aux Lyciens, et Neptune, pour secourir son héros favori, inondant le pays, les matrones lyciennes allèrent au-devant de leur ennemi et, pour le fléchir, entr'ouvrirent leurs tuniques. Belléphoron, à l'aspect de l'emblême démétérien, s'inclina et se retira plein de respect (2). — Encore aujourd'hui la femme est réputée inviolable chez les Monténégrins; dans les batailles, il leur est arrivé de placer leurs compagnes

(1) Comparez *La Grèce avant les Grecs*, p. 189.
(2) *Ibid.*, p. 190, 191 sqq.

au premier rang comme un rempart invincible. Les femmes slaves, dit-on, ne craignent pas, en pareil cas, d'imiter la conduite des Lyciennes; elles ont la superstition de croire que ce geste portera bonheur aux leurs. Les Albanaises ont adopté cet usage; mais les adversaires, qui ne révèrent plus l'emblême démétérien, ne leur ménagent pas les coups de fusil (1).

Sans doute, chez les Grecs aussi, le geste de Baubo se faisait dans les mystères d'Éleusis, en présence des initiés. Mais Déméter elle-même était une déesse pélasgique, et le rituel de son culte venait en grande partie des Pélasges. En Égypte, où régnait une certaine gynécocratie, nous retrouvons, au témoignage d'Hérodote, le même geste dans la célébration de certaines fêtes religieuses.

Les gynécocraties appartiennent aux civilisations très-imparfaites d'un monde encore primitif. Les peuplades qui, les premières, habitèrent notre globe en sortant de la promiscuité, ne reconnurent pas d'abord les avantages du principe plus idéal de la paternité, et voyant que la perpétuité de la race s'attachait à la mère, en firent la base de l'ordre social.

M. Salomon Reinach, jeune philologue d'avenir, m'a fait, au sujet du § 10 de l'appendice II (p. 241), des communications savantes dont, avec son autorisation, je détache ici quelques passages :

1. Il est permis de croire que non seulement en Grèce, mais dans l'Inde, les populations aryennes trouvèrent, en s'établissant, le sol

(1) Hahn, p. 182.

occupé par des races inférieures, dravidiennes peut-être, adonnées à des pratiques ignobles dont les Aryas ne purent pas absolument refuser l'héritage. De ce nombre serait, outre l'amour contre nature, le culte du phallus, *Linga*. Le culte du Linga qui, aujourd'hui encore, est surtout répandu dans le Dekhan, paraît être d'origine dravidienne (Wurm, *Geschichte der indischen Religion*, 1874). Il n'en est pas fait mention dans les Védas.

2. L'antiquité nous a laissé deux textes importants au sujet de l'origine de la pédérastie : celui de la Genèse, qui ne dit pas, il est vrai, que Sodome ait été le berceau du vice en question ; et surtout le fargard du Zend-Avesta où la pédérastie est représentée comme ayant pris naissance en Verhkâna, c'est-à-dire dans l'Hyrcanie, peuplée certainement par des Anariens. M. Reinach rapproche du premier fargard du Vendidad un passage des Hypotyposes de Sextus Empiricus, où il est dit que la pédérastie, vice honteux en Grèce, passe pour parfaitement licite chez les Γερμανούς. Cette leçon est absurde, Tacite (Germanie) ayant signalé les peines sévères dont ce vice est l'objet chez les Germains. Les éditeurs avaient donc corrigé Καραμανούς. Mais comme la Caramanie (aujourd'hui Kerman) est la province où la religion de Zoroastre a subsisté et subsiste encore dans toute sa pureté, M. Reinach est d'accord avec moi pour écrire Γερκανοός, c'est-à-dire Υρκανούς, l'Hyrcanie étant appelée Gorkan par les Néo-Persans. Il reste acquis, dit notre jeune savant, par les expressions mêmes de Sextus, que la pédérastie était considérée par les Grecs comme un vice d'étrangers et de barbares.

3. D'après une antique légende rapportée par Ovide dans les *Métamorphoses*, Orphée, après la perte d'Eurydice, se console, le premier, par l'amour antiphysique ; les femmes des bords de l'Hèbre (*Cicones, Odryses*, etc.) se vengent de lui en le déchirant. Aux yeux de M. Reinach, Orphée est l'aède thrace châtié à cause de ses mœurs barbares et s'y étant adonné parce qu'il a perdu son amante, c'est-à-dire *parce que des institutions gynécocratiques tenaient les sexes séparés dans le pays où il habite.*

ERRATA.

Page 47, ligne 16, au lieu de : *Le pluriel des substantifs masculins en* on, lisez : *Du pluriel des substantifs masculins* terminés *en* on.

Page 82, ligne 5, après § 7, ajoutez : *Continuation des observations.*

Page 113, ligne 16, après : *Examen des désinences pronominales,* ajoutez : *du singulier à l'indicatif.*

Page 113, ligne 17, après § 1, ajoutez : *Les trois personnes du singulier à l'indicatif présent.*

Page 115, ligne 4, après § 2, ajoutez : *Ressemblance des désinences pronominales au présent actif et au présent passif.*

Page 116, ligne 21, après § 3, ajoutez : *Les trois personnes du singulier à l'aoriste et à l'imparfait.*

Page 192, ligne 1, au lieu de : *Chap. IV,* lisez : § 2.

Page 195, ligne 4, après § 1, ajoutez : *Du dialecte tzaconien.*

TABLE.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BENLŒW. La Grèce avant les Grecs. Étude linguistique et ethnographique. Pélasges, Léléges, Sémites et Ioniens. *Paris,* 1877, in-8°, br., 264 pages. 5 fr.

Livre I. Pélasges et Léléges. — Livre II. Les preuves linguistiques — Livre III. Le mélange des races dans le Péloponèse. — Livre IV. Civilisation préhistorique de la Grèce. — Livre V. Javan, Yavanas et Ioniens.

BIKÉLAS (D.). Les Grecs au moyen âge. Étude historique traduite du grec moderne par E. LEGRAND. *Paris,* 1878, in-12, br. .... 2 fr. 50

BURNOUF (E.). La légende athénienne. Étude de mythologie comparée. *Paris,* 1872, in-8°, br., pl. .... 6 fr.

— La ville et l'acropole d'Athènes aux diverses époques. *Paris,* 1877, un beau volume grand in-8°, orné de 21 planches. .... 10 fr.

GIDEL (Ch.). Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. *Paris,* 1878, in-8°, de VIII et 614 pages .... 10 fr.

LENORMANT (F.). Les antiquités de la Troade et l'histoire primitive des contrées grecques. I. *Paris,* 1876, in-8°, br., fig. .... 6 fr.

RAMBAUD (A.). L'empire grec au Xe siècle : Constantin Porphyrogénète. *Paris,* 1870, gr. in-8°, br. .... 10 fr.

SATHAS (C.). Bibliotheca græca medii ævi. *Paris,* 1872-1876, 6 vol. in-8°, brochés. .... 60 fr.

SATHAS et LEGRAND. Les exploits de Digénis Akritas. Épopée byzantine du Xe siècle, publiée pour la première fois. *Paris,* 1876, in-8°, de CLII et 300 pages. Texte, traduction, notes et glossaire .... 15 fr.

DEHÈQUE. Dictionnaire grec moderne français. *Paris,* 1825, in-12, de 700 pages à deux colonnes. .... 6 fr.

LAAS D'AGUEN. Nouveau dictionnarie français-grec moderne, 2e édition. *Paris,* 1874, in-12, de 950 pages à deux colonnes. .... 10 fr.

— Dialogues français et grec moderne, 3e édition. *Paris,* 1875, in-18, de VIII et 167 pages .... 2 fr.

LEGRAND (E.). Grammaire grecque moderne, suivie du panorama de la Grèce d'ALEX. SOUTSOS, *Paris,* 1878, in-8° de LI et 320 pages. .... 8 fr.

Orléans, imp. G. JACOB, cloître Saint-Étienne, 4.